

# **L'Immortel de Pangea**

**Lord, Jeffrey**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

GERARD DE VILLIERS 92

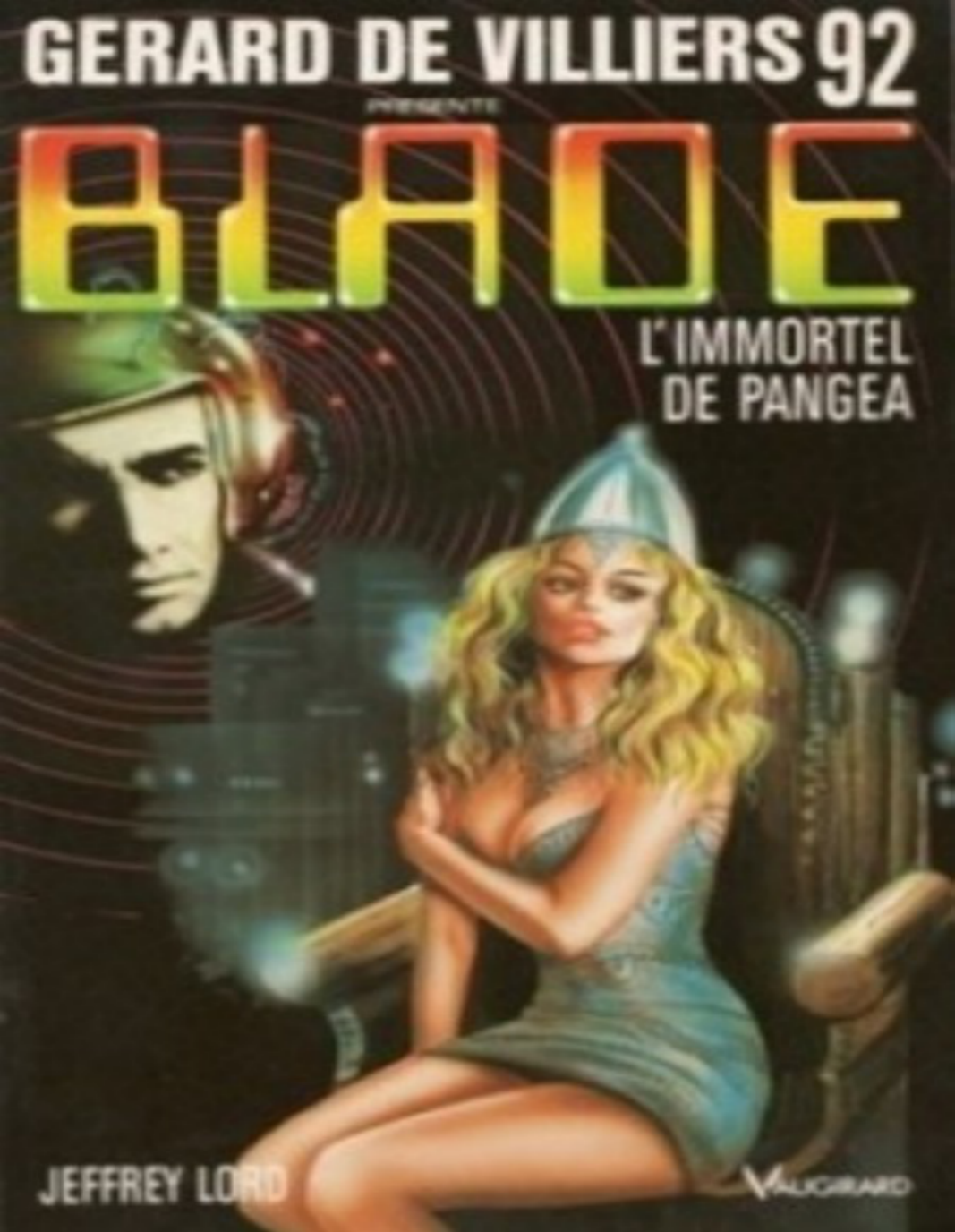
PRÉSENTE

# BLADE

L'IMMORTEL  
DE PANGEA

JEFFREY LORD

VALÉRIANO



**JEFFREY LORD**

# **BLADE**

## **L'IMMORTEL DE PANGÉA**

Adapté de l'américain  
par Patrice Roger



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© By Book Creation, Inc.  
Produced by Lyle Kenyon Engel.  
© UGE Poche/GECEP 1993

ISBN 2-285-01169-5  
ISSN 0395-7780

# CHAPITRE PREMIER

— Je vois que tu n'aimes pas beaucoup les voyages...

— Très intéressant...

— Oui, c'est ça, tu es plutôt du genre casanier.

La jeune femme décroisa ses longues jambes fuselées et serra un peu plus la main de Richard Blade entre les siennes.

— Tu me dis si je me trompe...

— Bien sûr, répondit le voyageur de la Dimension X en laissant vagabonder son regard sur le haut du pyjama de la jeune femme, tendu par deux seins lourds qui ne demandaient qu'à jaillir de leur prison.

Le grand lit à baldaquin sur lequel ils étaient allongés se mit à craquer furieusement lorsque Blade décida de passer à l'action, écourtant volontairement la séance de prédiction.

— Richard... murmura la jeune femme en sentant glisser son unique vêtement le long de ses jambes.

En quelques secondes, elle se retrouva aussi nue que la première des femmes dans le jardin d'Eden. Ses cheveux, d'un blond vénitien, venant agacer la pointe de ses seins.

Pour le voyageur de la Dimension X, ce week-end dans un manoir hôtel de Stratford-upon-Avon, programmé depuis une éternité, débutait exactement comme il l'avait envisagé.

Sa jeune conquête, rencontrée une semaine plus tôt dans une boîte de la capitale, possédait toutes les qualités requises pour devenir châtelaine ; une classe naturelle, une conversation adéquate et des mensurations à faire pâlir de jalousie un top-model.

Richard Blade tendit le bras vers la mini-chaîne laser posée sur un meuble brillant de cire, tout près du grand lit.

Aux premiers accords de la symphonie numéro vingt et un de Mozart, leurs deux corps étaient pratiquement soudés l'un à l'autre. Les prémices furent tout aussi raffinées que la musique. Blade embrassait les cuisses de sa partenaire avec douceur lorsque sa bouche avide trouva l'entrée de la grotte mystérieuse, une lueur trouble apparut dans les yeux bleus de la jeune femme.

Au rythme du chef-d'œuvre de Mozart, leur cadence fut tout

d'abord sage, puis, suivant le tempo des violons, s'accéléra peu à peu pour devenir infernale.

Le lit se mit à ressembler à un radeau de fortune, perdu dans un océan déchaîné, bousculé et malmené par des vagues gigantesques. Les râles sibilants de la jeune femme ne tardèrent pas à couvrir les notes s'échappant du piano de Rudolf Serkin, puis du London Symphony Orchestra tout entier, dirigé par Claudio Abado.

La cadence demeura la même jusqu'au terme de l'allegro vivace. Trente minutes et neuf secondes plus tard, un raz de marée inonda la grotte embrasée et éteignit le feu qui la consumait. Tous les deux roulèrent sur le côté. Leurs cœurs battaient encore si fort qu'ils avaient l'impression que les tambours de l'orchestre continuaient seuls la symphonie.

Blade sauta du grand lit surélevé, se dirigea vers un bureau de style géorgien et pêcha son paquet de Benson and Hedges. Après avoir aspiré puis rejeté la première bouffée de sa cigarette, il écarta les épais rideaux de velours rouges qui masquaient l'une des trois fenêtres de la chambre. Un timide rayon de soleil pénétra dans la pièce.

Dehors, les allées du grand parc entourant le manoir disparaissaient encore sous la brume hivernale.

— C'était divin... murmura la jeune femme en ouvrant à son tour les yeux.

Blade se détacha du spectacle romantique qu'offraient les petits matins de la campagne anglaise pour s'occuper de celui encore plus beau de sa jeune compagne s'étirant mollement.

— Et ce soir tu vas découvrir ce qu'est le vrai théâtre...

Elle ouvrit de grands yeux faussement naïfs.

— Si on reprenait les répétitions de Roméo et Juliette... ?

\*

\* \*

— Ah ! Si cette chair trop solide pouvait se fondre, se dissoudre et se perdre en rosée ! Si l'éternel n'avait pas dirigé ses canons contre le suicide ! Ô Dieu ! Combien pesantes, usées, plates et stériles me semblent toutes les jouissances de ce monde !

La jeune femme serra encore plus fort le bras de Richard Blade. Son corps tout entier semblait tétanisé face à la force, la puissance que le comédien donnait à son Hamlet.

Le voyageur de la dimension X, ne pouvait détacher son regard du visage de Kenneth Branagh, seul sur la scène du théâtre de Stratford-upon-Avon.

Les spectateurs silencieux et attentifs semblaient retenir leur souffle, comme s'ils avaient craint de voir se rompre le charme fragile de cette communion avec le texte du Shakespeare.

À la fin de la représentation, alors que les petits lampadaires du siècle dernier se rallumaient un à un, aucun des participants à cette grande messe du théâtre classique ne se leva immédiatement, comme s'ils avaient voulu maintenir le charme quelques instants encore.

La partenaire de Blade se lova contre son épaule. Alors qu'il s'apprêtait à prendre ses lèvres offertes, une main puissante frappa son dos.

Il sursauta et, après un court moment de surprise, se retourna.

\*  
\*   \*

— Mais, bon sang, à quoi pensez-vous donc ?

Richard-Blade frissonna et s'extirpa avec grande difficulté de la rêverie qui l'avait transporté très loin de la tour de Londres.

— Au week-end qui m'attendait, répondit-il avec dans la voix assez de reproches pour mettre J suffisamment mal à l'aise.

Aussi impassible qu'une falaise de Cornouailles, le chef du MI6 fronça seulement ses épais sourcils. Son éternel costume trois-pièces gris anthracite devait dater pratiquement de la même époque que la galerie souterraine qu'ils traversaient, sous la tour de Londres. Un mastodonte en uniforme kaki du Spécial Branch leur ouvrit la lourde porte de l'ascenseur donnant accès aux laboratoires de Lord Leighton, le génial concepteur du projet qui permettait à Richard Blade de voyager dans les dimensions parallèles.

— Encore une nouvelle conquête ? demanda J, après que les deux portes coulissantes se furent refermées.

— Elle s'appelle Caria et elle est Danoise, lâcha Blade dans un profond soupir.

— J'admire votre attachement à la construction de l'Europe.

— Quatre-vingt-neuf, cinquante-huit, quatre-vingt-cinq...

— Son numéro de téléphone ?

— Non... Ses mensurations... Vous ne trouvez pas qu'il y a de quoi rêver ?

Après être sortis de l'ascenseur, les deux hommes remontèrent en silence le couloir qui menait au Saint des Saints.

— Je vous prévient, « il » est d'une humeur exécrationnelle ce matin.

— Connaissant Lord Leighton, je ne sais pas si je percevrai la



différence...

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'antre du savant, le vieux paralytique les accueillit en effet avec une litanie de jurons et de récriminations contre, dans le désordre : le retard de Blade – habituel –, la qualité du matériel, le professionnalisme des techniciens et la radinerie du Premier ministre qui refusait une misérable rallonge de crédits de vingt-cinq millions de livres !

— Regardez-moi ça ! fit-il en brandissant le clavier d'un ordinateur au-dessus de sa tête.

Richard Blade et son chef avancèrent à pas prudents jusqu'au centre du laboratoire.

— Le programme a été retardé de quinze jours à cause de ce stupide engin, poursuivit Leighton.

« Il aurait suffi d'un week-end de plus pour me combler de joie », pensa Blade.

— Si le matériel était plus fiable, nous perdriions moins de temps ! Il lança un regard en coin vers Shadwick l'ex-représentant d'Averoigne Inc. le fournisseur dudit matériel, qui avait quitté son ancien employeur pour rejoindre l'équipe du projet DX, malgré l'hostilité du Lord Leighton à son endroit.

— L'essentiel est que nous soyons prêts maintenant, se risqua J.

Le vieux savant laissa tomber l'objet de sa colère et fixa le chef des services secrets de sa très gracieuse majesté. De ses yeux, semblèrent jaillir deux rayons lasers ultra-puissants, capables de réduire en cendres son imprudent contradicteur.

— Mon cher, vous n'êtes qu'un technocrate...

Après qu'il eut lâché ce qu'il considérait comme l'insulte suprême, le vieillard soupira et redevint presque calme.

— Si cela peut vous rassurer, je l'admets répondit J en fin thérapeute.

Lord Leighton se désintéressa de ses interlocuteurs pour gagner sa place devant la console principale de l'ensemble informatique.

Blade n'attendit pas que la lueur des témoins lumineux ne vienne éclabousser les murs du laboratoire de lumières multicolores pour se diriger vers son vestiaire.

L'intérieur de « sa » pièce lui non plus n'avait pas changé. La même armoire métallique pour y ranger ses vêtements, la même petite glace accrochée à l'un des murs.

Lorsqu'il eût achevé de s'enduire son corps d'athlète de la pommade sombre et nauséabonde censée le protéger des brûlures des électrodes de l'appareil de translation, il se drapa dans une serviette. Il

préservait ainsi la pudibonderie victorienne du vieux professeur. Ce geste lui arracha un sourire. Il arrivait en effet toujours dans la Dimension X aussi nu qu'au jour de sa naissance.

Ce n'était d'ailleurs pas loin d'en être une, il y avait la douleur de l'expulsion, une sorte d'accouchement, puis la découverte d'un monde étrange et souvent hostile.

De retour dans la pièce principale, un frisson lui parcourut l'échine. À cause du grand nombre d'ordinateurs nécessaires à la bonne marche du projet DX, la climatisation fonctionnait jour et nuit dans le laboratoire.

— Ah ! Enfin... grogna Leighton en couvrant à peine de sa voix aiguë le bourdonnement des machines.

Une fois installé sur le fauteuil de dentiste revu et corrigé qui trônait à côté des appareils perfectionnés, Leighton le ficela solidement avec des électrodes de couleurs différentes.

— Elles sont plus fines que d'habitude, je les sens à peine sur mon corps, remarqua Blade.

— Vous venez de mettre, si j'ose dire, le doigt sur la seule nouveauté, lui apprit Leighton. J'ai remplacé mes anciens câbles par d'autres plus fins. Cela fonctionne sur le principe des fibres optiques. Si vous voyez ce que je veux dire. Rassurez-vous, ils sont tout aussi performants que les autres.

— J'en suis persuadé, répondit Blade alors que le savant, sans attendre sa réponse, dirigeait son fauteuil roulant vers la console de commande principale.

La grille de protection, suspendue juste au-dessus de la tête de Blade, se mit à descendre en grinçant jusqu'à l'emprisonnement total.

Lord Leighton se mit à pianoter sur sa console. De temps à autre, il rejetait sa tête en arrière comme un pianiste virtuose.

Mais le bourdonnement de plus en plus aigu ramena les pensées de Blade vers la réalité. Un nouveau voyage commençait.

D'instinct, il ferma les yeux sous l'assaut de la douleur qui s'emparait de son corps. Lorsqu'il les rouvrit, il distingua la silhouette de J qui s'étirait, qui se disloquait. Les cheveux blancs de Lord Leighton, eux aussi, s'étaient rallongés, ils poussaient à vue d'œil jusque dans le bas du dos du savant.

Puis, ce fut comme si une main invisible avait éteint toutes les lumières de la pièce.

Blade plongea dans un puits profond et étroit aux parois rugueuses. La pente était si brusque qu'il ne parvint pas à esquisser le moindre geste.

## CHAPITRE II

Richard Blade eut l'impression d'atterrir dans un immense lac pourpre dont les rives accidentées étaient en proie aux flammes. Un ciel très bas crachait des éclairs fulgurants qui déchiraient de gros nuages violets. Malmené par un vent violent, il roula sur lui-même et échoua sur une berge. L'orage tonnait comme une batterie de canons. Le peu de végétation qu'il pouvait apercevoir au bord du lac se mit à fondre et se transforma en une immonde pâte brune qui s'écoula dans l'eau. Il essaya de s'agripper à un arbuste, mais l'arbrisseau se liquéfia entre ses mains. La mince forêt s'étalant sur les berges n'était plus qu'une monstrueuse coulée de lave qui mourait dans le lac. Blade leva la tête et aperçut un arbre gigantesque, seul rescapé du cataclysme, qui pointait ses cinq branches principales, tortueuses et noircies, vers le ciel. Tout d'un coup, touchées par la foudre, elles se transformèrent en une main géante qui prit son envol, flotta un moment dans l'air et fondit dans la direction de Blade. Le voyageur interdimensionnel n'eut pas le temps d'esquisser un mouvement de recul, la paume du membre titanesque se posa sur son dos et les doigts gigantesques emprisonnèrent son corps et l'arrachèrent de la terre ferme.

\*  
\* \*

Un rayon de soleil, transperçant avec difficulté un épais rideau de nuages, salua son retour à la vie. Richard Blade retrouva les paupières et se redressa.

Il se trouvait en un lieu particulièrement aride et sec. Un ciel lourd pesait comme un couvercle au-dessus du paysage. Fixant les masses nuageuses cotonneuses et sales, il tenta de déterminer à quel moment de la journée il se trouvait. S'agissait-il des brumes matinales s'accrochant désespérément au faible relief ou des ultimes limbes d'une journée de brouillard ? L'air raréfié, appauvri en oxygène, accentuait le malaise qui le gagnait maintenant. Il avait la sensation de se déplacer à haute altitude, tant l'air était ténu.

Sur sa droite, à une centaine de mètres, il remarqua une étrange colline constituée d'un entassement anarchique de blocs de roche. Faute d'avoir découvert un but plus intéressant, il se dirigea vers l'amoncellement.

Sous une croûte desséchée qui cédait sous son poids, le sol était mou ; ses pieds s'enfonçaient comme s'il avait progressé dans un sable pulvérulent et sa progression était ralentie. Le vent qui soufflait était brûlant. Le ciel blanchâtre dispensait une lumière fatigante pour la vue. Blade sentait son épiderme réagir avec rapidité au bombardement d'ultra-violets qu'il subissait. « Bronzage rapide assuré, cancers de la peau de toute beauté ! pensa Blade. Il ne faisait pas bon être un adepte du bronzage dans cette dimension !

Il ne mit que quelques minutes pour rejoindre l'étrange relief. Les monumentaux blocs de pierre semblaient avoir été lancés par la main d'un géant puis abandonnés sur place. Blade s'approcha de l'un des rochers et profita de son ombre bénéfique. La pierre rugueuse et fraîche épousa la courbe de son dos. Aucun bruit, pas de signe de vie, Blade se demanda un instant si l'ordinateur de Lord Leighton ne l'avait pas expédié dans une dimension déserte ! Il décida d'attendre que l'ardeur solaire se calme. Comme tous les guerriers, Blade était capable de s'endormir quasiment instantanément afin de profiter de chaque occasion de repos. Il ferma les yeux.

Il n'était assoupi que depuis une demi-heure lorsque le grincement de pièces métalliques frottant l'une contre l'autre le fit sursauter.

Quatre robots de forme humanoïde, bardés de cuirasses, se dirigeaient droit sur lui. Leurs minuscules têtes sphériques vissées sur des corps trapus tournaient sur elles-mêmes. De leurs carapaces, à la hauteur de ce qui aurait dû être la poitrine chez un être humain, jaillissaient plusieurs faisceaux lumineux semblables à des lasers.

L'un des rayons atteignit le visage de Blade qui ne ressentit rien, il devait s'agir d'un système de repérage ou d'identification. Blade décida qu'il était plus prudent de ne pas attendre que l'information ait été traitée pour prendre le large.

Il se laissa rouler le long de la pente et ne se releva que quelques mètres plus bas, les machines avançaient lentement vers l'endroit qu'il avait occupé. Arrivés au pied de la pente elles se rassemblèrent et se mirent à émettre des sifflements stridents de mauvais augure.

La vitesse et une bonne capacité d'anticipation semblaient ses seules armes face aux androïdes.

Il contourna légèrement la butte et entreprit son ascension sur un versant caché à la « vue » des engins. Alors qu'il avait atteint le sommet du monticule, il risqua un regard. Les machines n'avaient pas bougé. Elles devaient attendre des ordres de ceux qui les contrôlaient.

Sa marge de manœuvre était étroite, d'autant que le soleil, qui venait de remporter une bataille contre le brouillard, commençait à lui chauffer sévèrement la peau.

Après cette, pourtant, courte ascension le cœur de Blade battait à tout rompre, et un cercle de feu semblait entourer son front. Il lui fallait tenir compte de l'air raréfié. Décidément le séjour dans cette dimension commençait mal !

De son poste d'observation il tenta un coup d'œil panoramique. Rien. Pas une construction à l'horizon, pire, pas de végétation non plus, seulement une étendue désolée et sèche, brûlée de soleil.

Mais son mouvement n'était pas passé inaperçu. Un rocher situé à quelques mètres seulement de lui vola en éclats. Une pluie de fines échardes de pierre s'abattit sur lui, occasionnant quelques coupures sans gravité sur son bras droit.

Le coup n'était pas passé loin !

Résolu à ne pas leur donner une seconde chance de l'abattre, Blade s'éloigna du faite de la colline et se laissa basculer sur l'autre versant.

Il dévala la pente à une vitesse qu'il contrôlait si difficilement qu'il devait lutter pour conserver son équilibre. S'accrochant au passage à des blocs de pierre dressés, il parvint à ralentir et à stopper sa course folle.

Il s'arrêta un instant dans une cavité creusée par l'érosion dans le flanc d'un énorme rocher. Dos appuyé à la pierre, mains sur les hanches il entreprit de reprendre son souffle, tête renversée en arrière, bouche grande ouverte, il aspirait goulûment l'air frais de l'abri.

Des bruits de pas métalliques, et d'éboulis lui apprirent que les machines étaient en train de contourner la colline. Passant la tête avec précaution, il entraperçut même les reflets du soleil sur les cuirasses métalliques.

Il était hors de question de fuir en terrain dégagé, et plus encore d'affronter à mains nues des robots armés. Il entreprit d'explorer, en aveugle, la grotte qui lui avait donné refuge.

Soudain ses doigts ne rencontrèrent que le vide. S'agissait-il d'un coude de la paroi ? Non, la paroi de pierre repartait quelques dizaines de centimètres plus loin. La fissure était juste assez large pour que Blade puisse s'y glisser. Il fit une muette prière pour qu'elle ne s'achève pas en cul-de-sac.

Une chose au moins était sûre, jamais les robots ne pourraient l'y suivre !

## CHAPITRE III

La fente dans la pierre était étroite et Blade éprouva quelques difficultés pour glisser son corps athlétique entre les deux parois.

Soudain les murs s'écartèrent. L'étroit boyau donnait accès à une seconde grotte.

Il fit quelques pas prudents dans l'obscurité, une main suivant la paroi. Les échos des recherches des robots, qui avaient atteint la première salle, lui parvenaient, étouffés.

Bizarrement la paroi était plate et rectiligne. Ce n'était pas une grotte mais un couloir. Malgré les ténèbres, il pouvait identifier, grâce à sa sensibilité tactile, une décoration en damier qui faisait alterner des plaques grenues, au toucher semblable à du liège, et des plaques lisses et froides, d'évidence minérales.

Tout en avançant avec prudence, il cherchait soigneusement de la main une issue, un objet, une fissure qui signalerait une porte. Toujours rien. Soudain sa main ne rencontra plus que le vide. Le mur s'effaçait. S'agissait-il d'un coude de la paroi ou de l'amorce d'un autre couloir ? Impossible de le savoir. Il s'y engouffra escorté par l'écho de ses pas. Ce nouveau couloir étant en fait un escalier, il faillit, surpris de ne plus trouver de sol sous son pas, le dégringoler plus rapidement et violemment qu'il ne le souhaitait. Poussé par la curiosité, son pas se fit plus rapide. Le cheminement était étroit et l'écho de ses pas disparut. Le silence devint pesant, oppressant. Après quelques minutes, il buta contre un mur qui fermait l'extrémité du souterrain mettant fin à ses rêves d'évasion. Au toucher, il s'agissait d'une paroi de briques jointes par un ciment qui s'effritait au contact. Blade laissa échapper un juron et, de rage, frappa la brique de sa main fermée. Surpris, il s'aperçut que son coup de poing désespéré avait ébranlé le mur. Plusieurs briques s'étaient enfoncées et laissaient maintenant filtrer une timide lumière.

Heureux de voir que la chance semblait enfin lui sourire, Blade se mit au travail avec une ardeur décuplée. Si certaines briques se réduisaient vite en poussière, d'un coup d'épaule ou de pied, d'autres, un peu mieux conservées, freinèrent son avance. En moins d'une demi-heure, il vint pourtant à bout de leur résistance et ouvrit une brèche assez large pour passer de l'autre côté du mur.

La lumière qui régnait dans la pièce lui sembla d'une violence

agressive après son long séjour dans l'obscurité. Mais il écarquilla tout de même les yeux, sous l'effet de la surprise.

Il n'était pas dans un nouveau couloir, mais dans une étrange pièce dont les murs, le plafond et le sol étaient recouverts de carreaux de porcelaine azurée.

Quelques pièces de mobilier d'allure rustique, une chaise, une petite commode, associées à la petite piscine – on pouvait difficilement parler d'une baignoire – qui s'enfonçait dans le sol, dévoilaient sans l'ombre d'un doute la nature de la pièce.

Il s'agissait d'une salle de bains. Ou plutôt il s'était agi d'une salle de bains luxueuse.

Le fond de la piscine était recouvert d'une épaisse couche de débris, de cadavres d'insectes et même ceux de quelques serpents et crapauds qui avaient dû bénéficier des dernières traces d'humidité. Il y a bien longtemps.

C'étaient les premières créatures identifiables croisées par Blade dans cette dimension. Et elles étaient mortes depuis des années.

Quand l'agent secret britannique voulut saisir le dossier de la chaise, celui-ci s'effrita et il ne resta qu'une poignée de poussière dans sa main.

« Charmant endroit » songea-t-il. Il traversa la salle en évitant de marcher sur les nombreux débris de verre qui jonchaient le dallage et pénétra dans un vaste hall contigu dont les murs étaient recouverts de marbre rose, avec quelques listels verts qui imitaient les pilastres.

Le système d'éclairage était le même, des globes de verre scellés au plafond, et maintenant recouverts d'une immémoriale poussière.

Mais qui fonctionnaient encore.

Poursuivant son exploration, il échoua dans une immense pièce un peu sombre aux murs tapissés de bibliothèques regorgeant d'ouvrages. Le sol était de verre épais et recouvrait un aquarium géant où l'on pouvait encore reconnaître les restes de centaines de poissons morts. Dans l'eau trouble, il distingua des ampoules électriques, seul éclairage de cette pièce elle aussi sans fenêtre.

Environné de rayonnages de bois laqué noir, le lieu était étrange. Il fit quelques pas au-dessus du vieil aquarium, dans l'odeur fade de la poussière, avec la sensation déroutante de marcher sur les eaux d'un étang. Mais l'heure n'était pas à la rêverie. Il s'approcha des bibliothèques.

Il eut la surprise de constater que la plupart étaient écrits en anglais ou en français. Cette dimension était donc une proche parente de sa Terre.

Les centaines de livres solidement reliés étaient classés par pays et par auteurs. Les noms de la plupart des écrivains lui étaient totalement inconnus ainsi que ceux de certaines nations comme la république indépendante et réunifiée d'Ispâr ou le territoire du Yucca Land. Sans pouvoir vraiment s'expliquer pourquoi, il fut soulagé de retrouver « L'île au trésor » de Robert Louis Stevenson, « Les aventures d'Arthur Gordon Pym » d'Edgar Poe et le recueil des « Simples contes des collines » de Rudyard Kipling.

Délaissant ces reliures aux prestigieuses signatures, il se retourna. La lumière des petites ampoules vacillait et les variations de l'éclairage donnaient naissance à des ombres fantomatiques.

Le cerveau de Richard Blade était encombré d'une foule de questions sans réponse.

Qui avait construit l'édifice où il se trouvait ?

Pourquoi avait-il été abandonné ? À cause d'une guerre, d'un cataclysme ?

Quel était le lien avec les robots qui l'avaient pourchassé dès son arrivée dans cette dimension ? Étaient-ils responsables de l'extinction de la civilisation ou, au contraire, une de ses ultimes manifestations ? Cet air raréfié, l'ardeur du soleil dont les rayons étaient imparfaitement filtrés par l'atmosphère, ces sols arides et calcinés, tout cela évoquait une planète vieillie, mourante peut-être. « Pas très gai, tout ça ! »

Le voyageur interdimensionnel se dirigea vers le seul miroir de la pièce. La glace dont le tain s'écaillait lui renvoya l'image d'un homme fatigué, sale, la bouche grande ouverte, éprouvant toujours des difficultés pour respirer correctement.

Son instinct de guerrier reprit vite le dessus sur cette lassitude lorsqu'il perçut un bruit étouffé dans la pièce derrière lui. Il fit volte-face. Personne.

Mais il était sûr de n'avoir pas rêvé. Quelqu'un avait bougé dans la pièce aux murs recouverts de livres. Quelqu'un qui avait dû ressortir par la seconde porte.

Les réflexes de Blade étaient de nouveau en alerte. Le chasseur se réveillait !

La porte en question donnait sur une galerie au sol recouvert d'un tapis en piteux état, meublée en tout et pour tout d'une dizaine de chaises de métal autrefois chromé. Les murs croulaient encore sous les livres.

Un paravent dissimulait, autant qu'il la révélait, une ouverture qui donnait sur un escalier en colimaçon. Blade l'emprunta et se retrouva dans une petite chambre. C'était une pièce sombre et exiguë, simple



comme une cellule monacale. Les murs étaient en béton gris, le lit en bois plein. Le regard de Blade se porta sur une grande malle d'osier, ouverte et débordante d'objets hétéroclites. Pêle-mêle, il fut surpris de découvrir un sextant, un baromètre, une horloge ancienne, un violon, une série de disques laser aux boîtiers craquelés par le temps et un coffret de métal contenant une bobine de film de trente-cinq millimètres dont il ne parvint pas à déchiffrer le titre inscrit sur une étiquette jaunie et à demi décollée.

Un inventaire saugrenu qui renforçait l'impression que Richard Blade avait déjà ressenti dans la bibliothèque, le fait d'être dans un musée, un étrange conservatoire privé de la culture de tout un monde.

Le sien !

Brusquement une voix pointue, haut perchée, s'éleva dans la chambre, interrompant sa réflexion. Il s'était laissé surprendre !

— Retournez-vous doucement... mais, faites très attention jeune homme, je suis armé...

Richard Blade s'exécuta sans brusquerie. Dans son esprit, il y avait bien plus de curiosité que de crainte. Peut-être allait-il trouver la réponse à quelques-unes des questions qu'il se posait ?

## CHAPITRE IV

C'était un vieil homme qui portait une veste de couleur grenat, élégante mais trop grande pour lui, un pantalon blanc et des souliers noirs et jaunes dont le cuir était craquelé. Sa chevelure blanche ondulée paraissait postiche. Sa peau était fine et lisse presque féminine, cireuse, marbrée de fines veinules aux tempes.

— Ne faites surtout pas de gestes brusques, annonça-t-il d'une voix pointue, comme celle d'un enfant, montrant une petite langue ronde, cramoisie.

Dans sa main droite l'homme tenait un antique revolver au canon rouillé. Nullement impressionné par l'arme du vieillard, Blade essaya de fixer son vis-à-vis. Sous des sourcils broussailleux, ses petits yeux noirs semblaient éteints ; pourtant il décela dans ce regard quelque chose de vivant et de magique qui ne demandait qu'à revivre.

— Je sais que vous me poursuivez, reprit le vieillard. Vous et votre satanée police, mais vous ne m'aurez pas vivant.

— Pas du tout, vous vous trompez, répliqua Blade en faisant quelques pas pour se rapprocher de lui.

— Vous avez marché, se mit à crier le vieux, affolé, en tournant sur lui-même à la recherche d'un ennemi invisible, brandissant à deux mains son arme dans un geste de menace dérisoire.

Cela confirma la première impression de Richard Blade, l'homme était aveugle, ou pratiquement. Il saisit doucement les bras du patriarche et lui ôta son arme sans violence.

— Chien... geignit le vieillard en tentant maladroitement de résister.

— Calmez-vous, ordonna Blade d'une voix ferme, je ne vous veux aucun mal. Je sais que cela vous paraîtra peut-être étonnant mais je suis un homme envoyé d'un autre monde...

— Un homme !... l'interrompit le vieillard d'une voix amère. Un homme ! Connaissez-vous au moins la signification de ce mot ? C'est un être vivant qui parle, qui aime et surtout qui réfléchit, pas l'exécutant mécanique d'un pouvoir sans âme.

Il recula, et finit par s'asseoir sur le rebord du lit.

— À quoi bon vous expliquez cela, vous n'êtes qu'un inculte comme votre maître. Les hommes et leur civilisation sont à cent lieues

de vos préoccupations. Finissons-en tout de suite, tuez-moi puisque vous m'avez découvert.

— Je ne suis pas venu vous tuer, rétorqua Blade. Je suis Blade, un voyageur venu d'un autre monde, d'une autre dimension. Je pense que vous pouvez comprendre ce concept. Le monde dont je viens ressemble beaucoup au vôtre, mais il est plus jeune. On n'y connaît pas les soldats que j'ai rencontrés à l'extérieur. Mais je crois que c'est surtout le temps qui nous sépare.

Il jeta un coup circulaire dans la chambre et son regard s'arrêta sur la malle.

— Toutes ces choses que vous détenez là, je les connais, ou presque, poursuivit-il, certains des auteurs soigneusement rangés dans vos bibliothèques sont des hommes célèbres de ma dimension et de mon temps.

— Vous êtes un Homme ! bégaya le vieillard après un temps d'hésitation, comme s'il découvrait une chose perdue et oubliée depuis longtemps.

Et il se mit à pleurer, enfouissant son visage dans ses mains.

Il se leva ensuite et se dirigea vers Richard Blade, il posa les mains sur ses épaules et parcourut ses bras, s'arrêtant sur ses mains. Puis il palpa son visage.

Ses yeux brillants semblaient avoir retrouvé un peu de vie. Blade était certain que le vieillard le distinguait, même si son image était floue et vague.

— Nous accueillons facilement la réalité, peut-être parce, que nous soupçonnons que rien n'est réel, fit en souriant l'étonnant patriarche.

Puis, comme s'il voulait banaliser les vers du poète qu'il venait de citer, l'ancêtre se mit à rire franchement.

— Ne prenez pas au sérieux ce que je vous ai dit, demanda-t-il. Accordez-moi la faveur de vous montrer tolérant envers un vieil homme qui, depuis une éternité ne dialogue qu'avec ses livres, partage humblement les joies et les peines de leurs héros, et qui n'attend, comme eux, que le mot « fin » pour disparaître.

— Peut-être pourriez-vous m'expliquer certaines choses, répondit Blade, profitant des bonnes dispositions de son interlocuteur, j'avoue que depuis mon arrivée, les surprises n'ont pas manqué !

— Soit, soit, approuva le vieillard, mais tout d'abord, trouvez quelque chose pour vous vêtir dans cette malle et rendons-nous dans ce que j'ai la faiblesse d'appeler mon salon de travail.

Richard Blade avança vers la malle désignée par le vieil homme.

Située près du lit, elle semblait faire office de chevet. Elle était pleine de vêtements. Certains tombèrent littéralement en poussière lorsque Blade les déplia. La plupart était nettement trop étroit pour lui. Finalement il dénicha et enfila une combinaison de travail blanche en tissu synthétique. Ainsi habillé, il précéda le maître des lieux dans l'escalier en colimaçon. Quelques minutes plus tard, ils se retrouvèrent dans le grand salon-bibliothèque.

— Il m'a fallu vivre dans cette ruine inconmode, commença le vieillard en se laissant tomber sur une pile imposante de gros dictionnaires qui lui servait de chaise.

— Pourquoi ?

— À cause d'eux ! explosa-t-il, pris d'une colère soudaine.

— Eux, ce sont les hommes du dessus ?

— Ne leur faites pas l'honneur de les appeler des hommes, répondit le vieillard, ce sont des monstres totalement dépourvus de la plus petite once d'humanité. Ils ont transformé nos campagnes en déserts arides et nos villes en dépotoirs fétides.

— Alors, il n'y a plus d'êtres humains sur ce continent ?

— Si, bien sûr, mais ils n'en ont plus que l'apparence extérieure. Leurs esprits sont morts, et leurs âmes perdues. Leurs actes ne sont dictés que par leur animalité. Ce sont des animaux sans conscience. Des pantins grotesques !

— Comment tout cela a-t-il commencé ?

— Notre malédiction est née avec l'apparition de cet immortel... Il est la cause de tous nos tourments. C'est lui le responsable de la chute...

— Si vous repreniez depuis le début, demanda patiemment Blade plus pragmatique, en essayant de trier dans son esprit toutes ces informations. Tout d'abord, qui êtes-vous ? Où sommes-nous ?

Le vieillard essuya son front couvert de sueur du dos de sa main et rentra sa tête dans ses épaules.

— Je m'appelle Bustos Domec, je suis, ou plutôt j'étais écrivain avant de devenir par la force des choses, un animal traqué, une taupe qui se terre dans son trou, et vous vous trouvez dans le royaume de Pangéa. Vous disiez tout à l'heure que ce monde vous semblait plus creux que le vôtre. C'est sûrement vrai, notre planète est vieille, c'est une boule hors d'âge qui tourne par habitude autour du soleil. Les continents se sont tous regroupés, et cette nouvelle Pangéa, qui a donné son nom à notre royaume, est l'ultime avatar de la planète. Il y a des centaines de millions d'années il n'y avait aussi qu'un seul continent, puis il s'est fracturé et les plaques tectoniques ont entamé

un voyage autour du globe. Avant de se retrouver et de se réunir. C'est la fin du voyage, Blade le voyageur. La planète se meurt. Oh bien sûr, il lui reste quelques millions d'années encore. Plus qu'aux humains. Du moins à ce qui en tient lieu maintenant. Des pantins, des marionnettes entre les mains d'un fou, à la poursuite d'un cauchemar !

La voix du vieil homme avait enflé sur ces derniers mots. Blade l'incita à poursuivre son récit, d'un hochement de tête.

— Il y a une dizaine d'années, le souverain de ce royaume, Eusèpe, a été renversé par son Premier ministre Muerta, un triste individu sans foi ni loi dont la seule source d'inspiration est le mal. Il lui aura fallu moins d'une décennie pour réaliser la plupart de ses projets. L'anéantissement de toutes formes de culture, censée perturber inutilement l'âme humaine, l'aliénation des sujets, grâce à une police plus que musclée et à des robots spécialement conçus pour assumer cette tâche.

— J'ai déjà eu l'occasion de les croiser, fit Blade. Et aujourd'hui, que cherche-t-il ce Muerta ?

— Les massacres et la disparition de la pensée ne lui suffisent plus. Ce fou s'est mis en tête de devenir immortel. Il veut absolument parvenir à trouver la formule, si formule il y a ! De nombreux groupes d'habitants des villes ont déjà été arrêtés en vue d'expériences.

Pour Richard Blade, le tableau s'éclaircissait progressivement. Il commençait à s'y retrouver dans les formules un peu trop littéraires de Bustos Domec. Les hommes n'avaient pas disparu du moins physiquement, c'est leur humanité, leur spiritualité qui avait été effacée par le régime de Muerta.

— D'après vous, est-il en mesure d'y arriver ?

— Probable, répondit l'écrivain, tous les savants travaillent pour lui, certains contre leur gré, mais les travaux avancent. Nous n'avons plus d'hôpitaux, les morts s'entassent dans les caniveaux mais ce tyran et ses sbires ne sont préoccupés que par cette recherche extravagante.

— Mais, tout à l'heure vous m'avez bien parlé d'un immortel ?

— Oui... au cours de leurs expériences, les scientifiques sont parvenus à donner l'immortalité à un homme, un seul, parmi d'autres. Comme si nos malheurs passagers ne nous suffisaient pas. Heureusement, ces fous ne savent pas encore comment ils sont arrivés à ce résultat. J'espère qu'ils ne trouveront jamais. Sinon cela signifierait la fin de toutes nos espérances.

— Vous dites nous... Y a-t-il d'autres hommes qui ont décidé de résister ?

— Oui, fort heureusement, répondit Bustos Domec... Quelques petits groupes luttent, mais ils sont trop inorganisés pour inquiéter

vraiment Muerta et sa clique. Ce monde est fatigué. Ses révolutionnaires aussi.

Le vieil homme se leva et désigna du bras les livres rangés sur les rayons des bibliothèques.

— Moi aussi je résiste. Je pense, bien que cela puisse paraître absurde, que cet endroit regorge de trésors bien plus dangereux que toutes les armées. Même si à présent mes yeux se sont presque éteints. Je me dois de les conserver en vie.

La lumière venant des petites ampoules chancela.

— Pouvez-vous imaginer, jeune homme, le nombre infini de rêves, d'histoires romanesques ou de récits aventureux qui, grâce à moi, poursuivent leurs vies, imprimés à jamais dans l'encre de ces pages.

— Pouvez-vous me faire rencontrer des résistants ? demanda Richard Blade, préférant revenir à une réalité beaucoup plus prosaïque.

— Je vais essayer, mais je ne peux en répondre avec exactitude, maugréa le vieillard, le temps n'a plus d'empreintes sur moi, le jour et la nuit sont confondus, mes contacts extérieurs sont très, très rares.

Richard Blade soupira, la situation ne lui semblait pas des plus brillantes : un monde vieillissant, des robots hostiles et ensuite ce vieil homme qui survivait dans un univers de fiction.

Tout cela avait un côté onirique, comme ce musée souterrain gardé par ce vieillard échappé d'un livre de Garcia. Marquez.

Mais ce n'était pas un rêve, il lui fallait survivre et tenter de comprendre ce monde étrange avant que l'ordinateur du projet DX ne vienne le « repêcher ». Comme s'il avait pu suivre le cheminement de la pensée de Blade, le vieillard hocha la tête.

— Ma nièce fait partie d'un des groupes les plus actifs, lâcha-t-il dans un soupir.

— Voilà enfin une bonne nouvelle, fit Blade en se levant. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ?

— Je ne savais pas si je pouvais avoir confiance.

— Vous pouvez, dit Blade en posant sa main sur l'épaule de Bustos Domec.

La pièce exigüe, qui faisait office de cuisine, dégoulinait d'humidité. De grosses racines couraient sur un plafond noirci par la fumée. Le vieil homme jeta une branche sur le feu qui s'étouffait. La fumée se fit plus épaisse.

— Il me faut prendre contact avec votre nièce, décida Blade avant de mordre dans un bulbe fibreux, semblable à un navet.

— Je crois que vous êtes courageux, jeune homme, vous pouvez

compter sur ma collaboration. J'espère que je ne regretterai pas cette décision.

Il avança une main tremblante vers son visiteur. Blade la serra dans la sienne. Une bouffée de flammes sembla venir saluer le pacte désormais établi entre les deux hommes.

— Elle me rend visite chaque semaine, continua-t-il, n'ayez crainte, vous la rencontrerez.

La flamme dansante allongeait les ombres sur son visage et allumait des étincelles dans ses prunelles. Un espoir presque douloureux se lisait sur ses traits.

— Qui que vous soyez, poursuivit-il d'une voix chevrotante, d'où que vous soyez, sauvez-nous. Je ne demande pas cela pour moi, je suis déjà mort. Je n'y vois presque plus, ma sensibilité tactile diminue. La coordination de mes mouvements est de plus en plus mauvaise. Non, c'est à ceux qui, comme ma nièce, résistent, que je songe. Ce monde est exsangue, mais c'est le leur.

Il soupira avec tristesse.

— Il faut lutter contre ces bourreaux avant qu'ils ne parviennent à percer le secret de l'immortalité !

\*  
\* \*

Quelques heures plus tard, alors que les dernières braises du feu s'éteignaient, Richard Blade, encore éveillé et allongé sur la carcasse d'un vieux sofa rongé par le temps, laissait son regard courir sur les moulures de plâtre du plafond de la chambre que le vieillard lui avait allouée.

La perspective de devoir affronter, à nouveau, un ennemi implacable ne l'effrayait pas ; ce n'était pas, et de loin, une expérience inédite pour lui. Ce qui assombrissait ses réflexions, c'était plutôt cette pénible sensation de fin du monde, de cataclysme au ralenti qui l'avait accompagné depuis le début de son aventure. Pour la première fois, il avait découvert le monde, son monde, tel qu'il serait peut-être dans des millions d'années. Lorsque le sommeil l'envahit, cette impression ne l'avait toujours pas quitté. Ses rêves allaient avoir beaucoup de mal à vaincre cette réalité cauchemardesque.

## CHAPITRE V

Bustos Domec poussa une porte de bois branlante et Richard Blade découvrit une série d'équipements complets de plongée : masques à oxygène, palmes, combinaisons en caoutchouc, lampes étanches et fusils sous-marins.

Tout ce matériel était en fort piteux état.

— Voici toutes les armes que je possède, ajouta le vieillard en le précédant dans la petite pièce.

Heureusement, les fusils étaient encore en état de fonctionner, malgré leur crosse fendillée et les pointes des flèches rouillées.

— Nous devons nous en contenter, soupira Blade en attrapant deux des armes de fortune.

Quelques minutes plus tard, le vieil homme accompagna son visiteur dans le dédale des ruines souterraines qui lui servait de cachette. Ensemble ils remontaient le long corridor que Blade avait franchi la veille quand, tout à coup, le vieillard l'arrêta. Il pressa son poignet avec la force d'un homme désespéré.

— Souvenez-vous, murmura-t-il, vous devrez éviter à tout prix de vous trouver dans le rayon de leurs caméras de surveillance. Vous venez d'un monde jeune, le sang qui court dans vos veines est puissant. Vous êtes différents des êtres qui peuplent cette terre, la police n'aurait aucun mal à vous repérer. Quant aux robots, vous ne les neutraliserez qu'en vous en approchant le plus près possible. Leur système de détection est, heureusement, faillible, à moins d'un mètre ; ils sont encerclés d'un cône d'ombre et donc, pour ainsi dire, aveugles. Vous voyez, je ne suis pas le seul.

Il y avait une poignante amertume dans son ironie. Il relâcha son emprise sur le bras de Blade.

— Attendons ici, ma nièce ne va pas tarder.

Ils demeurèrent ainsi quelques minutes accroupis, à bonne distance de la sortie du souterrain, fixant le rai de lumière qui filtrait de la fente du rocher.

Puis, Richard Blade aperçut le corps d'une vieille femme qui se glissait difficilement par l'ouverture.

— La voilà, annonça Bustos Domec, alerté par le frottement du tissu contre la pierre.



— Oui, mais je me demande si elle va vraiment pouvoir nous aider, répondit Blade en fixant d'un air dubitatif la vieille femme qui se tenait courbée, comme cassée en deux, et qui se dirigeait vers eux.

La vieille femme clopina dans leur direction, appuyée sur une canne en ferraille rouillée, marmonnant toute seule.

Son visage usé était travaillé par un filet de ride, sa peau avait pris la teinte rouge-brun d'une pomme trop cuite. Son corps frêle et desséché frémissait sans cesse. Elle semblait fragile, à la merci d'un coup de vent.

Lorsqu'elle s'arrêta à quelques pas de Blade, il eut l'impression qu'elle cherchait désespérément la lumière à travers l'étroite fente de ses yeux enfouis sous des sourcils épais. Ses vêtements étaient gris et poussiéreux. Une odeur repoussante émanait d'elle. Blade dut faire un effort important pour lui faire bonne figure.

— Qui êtes-vous ? lança-t-elle d'une voix étonnamment énergique pour une femme âgée.

Même s'il s'attendait à cette question devenue quasi rituelle, Blade fut tout de même surpris par l'assurance de la vieille sorcière.

— Ne t'inquiète pas, c'est un ami, répondit à sa place Bustos Domec. Je sais que cela te paraîtra peut-être singulier mais cet homme nous arrive d'un autre monde, d'une autre dimension et il est prêt à nous aider. Son nom est Richard Blade.

La vieille femme ne sembla pas être surprise par la réponse de son oncle. Elle lançait des coups d'œil furtifs vers la fissure dans le rocher, comme si elle craignait de voir surgir un ennemi mais elle s'avança sans hésitation vers les deux hommes.

— Bon, je te fais confiance, fit-elle en s'adressant au vieillard.

Richard Blade ressentit une intense surprise. La voix de son interlocutrice venait subitement de muer d'une façon étrange. C'était maintenant celle d'une jeune femme totalement sûre d'elle. La voix dure et froide d'un être habitué à la lutte.

— Je connais vos difficultés, fit Blade pour tenter de l'amadouer. Votre oncle m'a déjà appris pas mal de choses.

— Si vous venez réellement d'un autre monde, en quoi cela vous regarde-t-il ? répliqua-t-elle, toujours méfiante.

— Disons que je crois en l'espèce humaine. Partout où elle se trouve en danger, je suis prêt à lutter pour sa sauvegarde, je ne tiens pas à devenir un robot ni une bête sans âme manipulée par des apprentis sorciers. L'explication vous suffit-elle ?

Ébranlée par le ton volontairement ferme et la détermination de Blade, la femme baissa d'abord doucement la tête puis la redressa d'un

seul coup pour contre-attaquer.

— Et si vous étiez un traître ? lança-t-elle à bout d'argument.

— Et si vous faisiez partie de la police de ce dictateur ? répondit-il du tac au tac.

Elle demeura un instant silencieuse, puis baissa les yeux.

Blade eut le sentiment qu'il venait de marquer un point. La femme était autrement coriace que le vieux Bustos Domec. Il ne s'attendait d'ailleurs pas à ce qu'elle soit si âgée, mais en fait, il ignorait combien de temps vivaient les humains de Pangéa.

Mais le voyageur des dimensions n'était pas au bout de ses surprises... Car, sous le regard médusé de Blade, il se produisit alors un phénomène incroyable : comme un reptile qui s'extirpe de sa propre peau, la vieille femme semblait muer, elle apparut soudain plus mince et beaucoup plus jeune. Son manteau gris et poussiéreux dégringola à ses pieds. Elle se débarrassa du masque en caoutchouc qui lui collait au visage et se métamorphosa en ange céleste. Elle avait un corps fin mais superbe, une figure ovale, presque en forme de cœur, des yeux calmes et des longs cheveux blonds tombant sur les épaules.

— Je prends un risque, mais je crois que je peux vous faire confiance.

— Je vous en remercie, répondit Blade dont le regard s'était arrêté sur la splendide poitrine de la jeune femme les mamelons dont pointaient sous son vêtement léger.

— Je me nomme Stadia, et mes amis et moi sommes prêts à accepter toute l'aide qu'on nous offrira, assura-t-elle.

Encore sous le coup de la surprise, Blade acquiesça d'un mouvement de tête. Il la regarda se vêtir à nouveau de ses oripeaux. En moins d'une minute elle redevint une très convaincante vieille.

— Dépêchons-nous, il ne nous reste plus qu'une petite heure pour entrer en ville, fit-elle en empoignant son morceau de ferraille rouillé, Muerta a instauré un couvre-feu.

Des plis de son ample vêtement, elle sortit plusieurs paquets qu'elle remit à Bustos Domec.

Elle se retourna ensuite vers Blade et le fixa de son étrange regard camouflé. Finalement un sourire s'inscrivit sur la face ridée.

— J'ai la sensation que notre combat va changer dame, Richard Blade.

— Maintenant, il vous faut partir, chuchota. Bustos Domec, comme si une oreille indiscreète avait pu entendre leur conversation. Regardez bien ce que vous allez voir là-haut, cela dépasse

l'imagination. Mais surtout, essayez de revenir sain et sauf... mon ami.

— Je vous le promets, répondit Blade en serrant les mains du vieil homme.

\*  
\* \*

Après plusieurs heures de marche sur un plateau désolé et heureusement désert, Blade et Stadia avaient quitté la route poussiéreuse pour s'engager dans un simple sentier qui serpentait au gré des courbes de niveau du relief.

De petites collines avaient fait leur apparition, entrecoupée de gorges impressionnantes nées d'une érosion fluviale multimillénaire. Les fleuves avaient disparu absorbés sans doute par les profondes blessures qu'ils avaient creusées dans la roche.

Les vallées, fortement encaissées avaient été colonisées par les hommes, qui y avaient dissimulé les constructions les plus encombrantes.

Blade avait ainsi reconnu la silhouette caractéristique de centrales nucléaires, des usines, qui crachaient une fumée charbonneuse.

Mais Stadia ne s'était pas attardée, elle l'avait entraîné jusqu'à une petite gorge au fond de laquelle un bâtiment modeste, mais surmonté d'une immense cheminée, était au cœur d'une activité intense. À présent, allongés sur le sol rocailleux, à flanc de falaise, Blade et Stadia observaient le travail d'un groupe d'hommes, s'affairant autour d'un énorme engin de transport.

À peine s'était-il rangé le long d'un quai de déchargement que l'équipage surgissait de ses flancs et entreprenait par une série de sabords latéraux, le débarquement de longue caisses en bois ou, plus sûrement, en plastique blanc.

Il s'agissait, lui avait appris la jeune femme, des cercueils contenant les corps des nombreuses victimes des expériences menées par les scientifiques à la solde de Muerta.

Une fois déchargées, les caisses étaient prises en charge par des robots qui les emmenaient vers l'incinérateur géant.

Malgré le détour et le risque de violer le couvre-feu de la capitale, Stadia avait tenu à montrer à Blade l'étendue de la chape d'horreur qui s'était abattue sur son peuple. Les séides de Muerta incinéraient les humains qui n'avaient pas survécus aux expériences du dictateur et de ses sbires. Devant ce déploiement de forces, Blade se sentait un peu ridicule en contemplant le fusil sous-marin serré dans sa main droite.

— Partons, décida Stadia, inutile de nous faire repérer.

Alors qu'ils regagnaient la route principale menant à la capitale, Blade remarqua la silhouette d'une croix qui surplombait une petite éminence. Il s'arrêta un instant et désigna l'objet du doigt, sans un mot, une expression interrogative sur le visage.

— C'est le Champ des souvenirs. On y commémorait autrefois les morts de la guerre, de toutes les guerres. Peut-être un jour y élèvera-t-on un monument aux victimes de Muerta !

Blade se dirigea vers l'étrange monument. Après une seconde d'hésitation, la jeune femme, qui avait laissé tomber son déguisement trop peu pratique pour crapahuter dans les collines, le suivit.

Le paysage était sauvage et rocailleux ; si végétation il y avait, elle devait être discrète, voire souterraine. Les espaces étaient maintenant vierges de toute trace humaine et seuls quelques rares petits mammifères noirs, à la queue pointue, que Blade avait fini par repérer, attestaient que la vie existait encore en ces lieux.

Blade, qui avait adopté une respiration ventrale, directement issue de ses cours de yoga, était désormais beaucoup moins gêné par l'atmosphère ténue.

Un quart d'heure plus tard, il contemplait le monument. Une croix de béton. Les constructeurs avaient voulu lui donner l'apparence du bois et sa surface imitait l'écorce d'un arbre, les intempéries avaient su utiliser les fissures et striures à l'esthétique discutable, pour faire leur office. La croix était en piteux état, on l'aurait dit rongée par quelque animal.

De nombreuses plaques, posées sur le sol, en cercle autour du mémorial, portaient une impressionnante liste de noms depuis longtemps indéchiffrables ou presque. Au pied du monument, sur son socle massif, une inscription était encore lisible. Blade dégagea, du revers de la main, la couche de poussière qui rendait la lecture difficile : « Aux disparus de la guerre 1998-2003 ». Des années proches de celle où il avait quitté sa dimension... Brusquement il se rendit compte qu'il ne connaissait pas la date.

— Nous sommes en l'an Dix.

— De quelle ère ?

— De celle de Muerta bien sûr ; dans l'ancien calendrier chrétien, c'est l'année 3294 je crois, ou 3295.

Treize siècles de décalage seulement, mais la planète était considérablement plus vieille que sa Terre, de plusieurs millions d'années, sinon de dizaines de millions d'années. Ce monde n'était pas le futur de la planète qu'il habitait.

Cela le rassura tout de même un peu !

## CHAPITRE VI

Perché sur un gros rocher pointu, Blade observait la capitale de Pangéa. C'était un immense agglomérat d'immeubles disparates regroupés autour d'impressionnantes tours cylindriques.

La plupart des maisons ressemblaient à des cubes grisâtres entassés avec, pour seules ouvertures sur leurs façades, une ou deux meurtrières. D'autres, bizarrement sphériques étaient surmontées de toits pointus qui lançaient leurs flèches vers le ciel devenu sombre.

Quatre grandes artères rectilignes venant des quatre points cardinaux transperçaient la ville. À l'endroit précis où elles se rejoignaient, s'élevait une gigantesque citadelle protégée par des fortifications imposantes.

— Le château de Muerta, fit Stadia en remarquant que le regard de son compagnon de route venait de s'immobiliser sur la bâtisse monumentale.

La cité capitale était cernée par une muraille guère impressionnante mais dont le faîte irisé laissait supposer à Blade qu'un système d'écran de force interdirait tout franchissement.

Aux portés de la ville, Blade en discerna quatre desservant les principales avenues, se pressait une foule disparate et, apparemment, docile.

— Il serait peut-être temps de me dire comment vous comptez me faire passer inaperçu ? demanda Richard Blade sans quitter des yeux le bunker du dictateur.

Pour toute réponse, la jeune femme se redressa, lui lança un petit sourire et amorça sa descente vers la ville.

Stadia et Richard Blade avançaient maintenant côte à côte sur une route blanche, sans cesse balayée par des tourbillons de poussière qui flottaient autour d'eux comme un brouillard à l'odeur de soufre. D'autres marcheurs se joignirent à eux. Ils arrivaient seuls ou par petits groupes. Vieillards vêtus de haillons ou gosses décharnés aux yeux délavés. Leurs visages étaient exsangues, leurs traits tirés.

Blade et sa compagne suivaient leur chemin en silence comme s'ils avaient peur de parler.

Puis, vinrent les premières habitations, elles étaient « hors les murs ». Ces cubes aux faces lézardées, dont le vent constant avait poli

les arêtes, étaient encore plus hideux vus de près. Tout au long de la route, de fines colonnes soutenaient de gros lampadaires qui diffusaient une lumière jaune, faiblissant par intermittence.

La voie poussiéreuse en pénétrant dans la ville s'était muée en une large voie recouverte d'un enduit d'une blancheur de neige. Un véhicule monté sur des chenilles les dépassa, sa remorque métallique était pleine à ras bord de racines semblables à celles que Blade avait mangé chez Bustos Domec.

— Ce sont des hélianthès tubéreux, fit Stadia. Ces racines sont l'élément de base de notre alimentation, nos ancêtres les appelaient topinambours, compléta-t-elle.

Ils s'acheminèrent vers une arche immense au frontispice de laquelle on pouvait lire : « La première liberté, c'est l'ordre. » La mâle déclaration surmontait la signature de son auteur : Muerta en personne.

Une troupe de soldats en arme, accompagnée d'une dizaine de robots, en filtrait l'accès.

— Maintenant nous allons pouvoir vérifier si votre déguisement est vraiment crédible, murmura Stadia en détaillant le costume de son compagnon, j'espère que je n'ai rien oublié.

Blade espérait que les soldats ne se montreraient pas trop pointilleux dans leur contrôle.

Ses habits, qu'ils avaient échangé à un vieil homme contre sa combinaison, le gênait un peu aux entournures. Il tira sur les manches de sa veste de paysan, trop courte pour sa corpulence, et vérifia une nouvelle fois que la longue barbe blanche postiche, collée sur son menton était toujours présente. Pour ajouter un semblant de vérité à son personnage de vieux cultivateur visitant la ville pour la première fois, il se cassa en deux, laissa son regard vagabonder sur les cubes de béton, en s'appuyant un peu plus sur le morceau de ferraille emprunté à Stadia.

— N'en faites pas trop... Conseilla la jeune femme en lui attrapant le bras.

— Rassurez-vous les Anglais sont tous shakespeariens dans l'âme, répondit Richard Blade en se courbant encore un peu plus.

Sa réponse laissa Stadia interdite. Visiblement Shakespeare ne faisait pas partie de sa culture. D'ailleurs Blade ne se souvenait pas d'avoir vu une de ses pièces dans la bibliothèque de Bustos Domec. Peut-être n'avait-il jamais existé dans cette dimension ?

Ils approchaient de l'arche et des soldats enveloppés dans des armures souples, qui leur donnaient des allures de crustacés. Un autre véhicule noir, de forme ovoïde, les doubla en abandonnant sur son

passage une longue tramée de fumée âcre. Parvenu près de la porte, son chauffeur, abrité sous une bulle située à l'avant de l'appareil, actionna ses freins, mais sa machine poursuivit sa course dans un grincement de métal torturé et percuta violemment un des piliers soutenant l'arche. Les systèmes de détection des robots se mirent à siffler les uns après les autres et une partie des soldats présents se précipita vers l'engin immobilisé.

— C'est notre chance, chuchota Blade en pressant le pas, allons-y.

Lorsque le conducteur du véhicule s'extirpa de sa bulle de verre en levant les bras bien haut au-dessus de sa tête, celui qui semblait être le chef se campa fermement, ses longues jambes bien plantées dans le sol et, l'arme à la hanche, comme à la parade, lâcha une courte rafale.

L'arme, de dimensions imposantes, ressemblait à l'improbable croisement entre un fusil-mitrailleur et un lance-roquettes.

Le pilote fut soulevé de son siège par la violence des impacts et son corps bascula, inondant de sang la carrosserie de son véhicule.

Le sifflement strident des robots stoppa net avec l'exécution. Comme des chasseurs satisfaits de leur performance, les soldats formèrent un cercle autour de leur victime. C'était un acte de violence totalement gratuite. Blade grimaça.

Lorsqu'il passa près du groupe il constata que les visages des soldats étaient restés impassibles. Ni étonnement, ni même satisfaction. Des monstres froids !

— Ils réagissent toujours de cette façon avec ceux qui se rendent coupables d'une faute, commenta Stadia. Ils ne pardonnent rien. Selon la doctrine de leur chef, l'échec doit être immédiatement sanctionné.

— Cette diversion nous aura au moins permis de passer leur barrage sans encombre.

Ils furent parmi les derniers à pénétrer dans la ville. Les soldats s'étaient à leur tour repliés derrière l'arche, une ondoyante nappe de rayonnement interdisait dorénavant le passage.

La nuit tombait.

## CHAPITRE VII

Le spectacle était saisissant. Comme si elle venait d'être victime d'un cataclysme, une population entière dormait sur les trottoirs ou dans les immeubles en ruine qui jouxtaient le mur d'enceinte de la ville.

Une foule de miséreux à demi nus, avec des visages de morts-vivants, s'agglutinait devant les vitrines des rares magasins. Dans les ruelles avoisinantes, les bâtiments qui menaçaient de s'effondrer étaient étayés au moyen de poutres de métal.

Tout dans cet espace, ombres et formes, remuait sans cesse et ne semblait pas troublé par le hululement des voitures de police qui dévalaient les grandes artères sombres à une vitesse vertigineuse. Et malheur à ceux qui ne s'écartaient pas assez rapidement !

— Pourquoi y a-t-il autant de gens dehors ? demanda Blade, je croyais qu'il y avait un couvre-feu ?

— Ce sont les Argos. Ils sont les descendants de ceux qui ont perdu leur travail et leur maison lors des grandes crises du siècle dernier, ou des réfugiés des anciennes guerres. Ils doivent se contenter de la rue. Muerta a supprimé tous les budgets d'assistance sociale. Pour réinjecter les crédits dans ses recherches !

— D'où vient ce nom d'Argos ?

— Mon oncle m'a parlé du chien d'un héros mythologique, nommé Ulysse, qui dormait couché sur le fumier. Sans abris depuis plusieurs générations, ils sont des millions à déambuler ainsi pour chercher de la nourriture, comme des animaux, incapables de moindre réflexion. Leur seul but est de trouver leur pitance et un lieu pas trop délabré pour dormir. Ils n'ont plus d'énergie pour penser ou pour se révolter. Ce sont des épaves. Les savants de Muerta les ont utilisés pour leurs expériences. Au début.

— Les expériences sur l'immortalité dont m'a parlé Bustos Domec ?

— Exactement... Mais, heureusement pour eux, il faut croire que leurs organismes ne conviennent pas, les scientifiques n'en veulent plus !

— Sait-on pourquoi ?

— Non, toujours pas. Vous trouvez cela intéressant ?



— Qui sait, nous tenons peut-être une piste. J'ai appris à ne jamais rien négliger. Quelquefois, c'est grâce à un petit détail que l'on trouve la solution.

Stadia haussa furtivement les épaules ; visiblement elle était habituée à ce spectacle et le sort des Argos ne la préoccupait guère !

Alors qu'ils progressaient dans la ville, Blade repéra un étrange attroupement autour d'une guérite cylindrique en verre teinté.

Un homme assez âgé était assis sur un siège coquille de plastique installé à l'intérieur. Son regard était fixé sur une console disposée devant lui. À l'apparition d'un message sur l'écran, l'homme sortit une petite disquette de sa poche et l'introduisit dans une fente placée à la hauteur de sa main.

— Vous avez là un exemple du contrôle social exercé par le régime de Muerta. Tous les mois les citoyens sont convoqués dans ces Bornes Informatiques. Les informations qu'ils fournissent sont confrontées avec celles des fichiers des entreprises et des services publics.

L'homme dans sa cage de verre avait récupéré sa carte et posait maintenant sa main à plat sur une plaque qui se modela et épousa ses contours.

— Ça, c'est le contrôle médical. Élasticité de la peau, micro prélèvement cellulaire, micro prise de sang. Ce n'est bien sûr pas officiel mais nous pensons que ces données biologiques servent à sélectionner les futurs sacrifiés des laboratoires de Muerta. Les sujets qui disparaissent sont toujours en pleine santé et ont tous récemment répondu à ces tests.

— Alors il suffit d'être malade pour échapper aux expériences !

— Ce n'est pas si facile ; après l'analyse, si un dysfonctionnement est détecté, le citoyen doit se rendre dans un centre de santé. Faute de quoi il peut perdre son emploi ou son logement. Personne n'a envie de se réveiller dans la peau d'un Argos !

Blade, toujours revêtu de ses oripeaux, se dirigea vers le cylindre de la BI avant que Stadia ait le temps de l'en empêcher.

À un mètre de la machine, sa progression fut entravée par une force invisible et il faillit s'étaler. La jeune femme, fidèle à son déguisement s'avança vers lui avec force déhanchement. Elle bougonnait, au grand plaisir des curieux ravis d'assister à une scène de ménage !

— Espèce de vieille bête ! Voilà que tu ne sais plus où tu vas ! Approcher d'une BI en activité c'est une idiotie !

Elle s'avança vers lui et fit mine de l'aider à se relever tout en

grommelant et en gémissant.

Si les badauds avaient été plus près, ils auraient pu percevoir, entre les récriminations clamées à voix haute, un tout autre discours, prononcé en sourdine.

— Ne faites plus jamais ça, si vous ne connaissez pas quelque chose, demandez-moi conseil. Heureusement qu'il n'y avait pas de policier, vous aurez pu être abattu sur-le-champ pour violation des règlements de sécurité.

L'un épaulant l'autre, les deux vieillards s'éloignèrent et la petite foule tourna son attention vers la BI. Un nouveau citoyen, jeune et mince, avait pris place à son tour dans le module de contrôle.

— Où allons-nous ? chuchota Blade tout en lui emboîtant un pas claudicant.

— Chez des amis sûrs. Mais, nous devons prendre des chemins détournés avant de parvenir à destination. Je ne peux pas prendre le risque d'être suivie.

Blade repensait à la résignation qu'il avait lue sur les visages de ceux qui attendaient de se faire contrôler. Ce sentiment était fréquent chez les populations victimes d'un tyran.

Muerta régnait autant par la peur que par le découragement.

Ces gens-là ne se révolteraient pas, inutile de chercher chez eux l'étincelle d'une révolution, ils attendraient et se rallieraient au vainqueur. Si affrontement il y avait.

— Restez à côté de moi et contentez-vous d'observer, conseilla Stadia.

— Promis, jura Blade qui s'était replongé dans son personnage de vieux paysan.

Le vent avait fraîchi. Il les frappa comme un coup de couteau et les premières gouttes de pluie les giflèrent.

Ils traversèrent une rue qui s'infiltrait entre deux immenses bâtiments cubiques aux façades noirâtres et lézardées. Blade eut l'impression de pénétrer dans une gorge étroite serpentant entre deux falaises. Ils remontèrent l'avenue sans échanger un mot, attentifs au moindre bruit, en prenant bien soin de ne pas croiser les regards des Argos qui mendiaient leur pitance.

En dépassant le coude formé par la ruelle, Richard Blade stoppa net en apercevant le torse brisé d'une statue, gisant à même le sol, à l'entrée de ce qui pouvait être un lac où un marécage. Sa forme, ainsi que le flambeau que la femme tenait dans sa main droite, lui étaient familiers : la statue de la Liberté !

— C'est un très vieux monument, le renseigne Stadia. Je crois qu'il

veillait sur notre cité, à l'embouchure du fleuve qui coulait ici jadis.

— Que représente-t-il pour votre civilisation ? demanda Blade, encore abasourdi.

— Les guerres et les bouleversements de toute sorte ont effacé beaucoup de choses de la mémoire des hommes, les personnages comme Bustos Domec sont rares. Il révère tant le passé qu'il en vient à oublier le présent d'ailleurs !

— Mais plus personne ne se pose de question sur cette statue ?

— Avant d'être chassés de notre société, nos Intellectuels s'affrontaient à son sujet. Certains étaient persuadés que le feu qui brûle dans le flambeau symbolisait sans aucun doute celui de l'enfer. D'autres clamaient haut et fort que les anciennes peuplades vivant sur cette terre avaient légué cette statue aux futures générations uniquement dans le but de leur prouver que la renaissance d'une civilisation vient toujours de la femme. De toute façon, c'était une lutte stérile. Aujourd'hui plus personne ne lui accorde la moindre attention.

\*  
\* \*

Après moins d'un quart d'heure de marche, ils pénétrèrent dans un quartier de la ville étrangement sombre et silencieux. Le temps semblait s'être arrêté sur ce qui n'était plus qu'un amas de ruines. Blade remarqua que, çà et là, la tête d'une statue ou le cadre d'un tableau émergeaient des tas de pierres.

— C'était le quartier des intellectuels, fit Stadia en soupirant. Muerta en avait fait un ghetto, la police n'a mis que trois jours pour le raser entièrement, prétextant des émeutes imaginaires. La plupart des habitants ne sont plus là pour témoigner.

À peine sa phrase achevée, la jeune femme s'infiltra dans une mince ouverture entre deux colonnes de style corinthien, miraculeusement préservées. Richard Blade eut tout juste le temps de l'apercevoir, avant qu'elle ne disparaisse.

Sur ses talons, il remonta un corridor aux murs lézardés où ruisselait une eau jaunâtre.

Au fur et à mesure qu'ils progressaient l'obscurité s'installa jusqu'à devenir complète.

Richard Blade entendit les échos de plusieurs voix d'hommes et de femmes suivies d'un grincement de porte.

— Nous arrivons, annonça la voix de Stadia.

## CHAPITRE VIII

Richard Blade soupira profondément. Parmi la quarantaine d'hommes et de femmes présents dans la vaste pièce éclairée par plusieurs lampes à pétrole, personne n'était du même avis. La réunion prenait des allures de meeting électoral.

— Je pense, cria un homme à la figure de bouledogue, perché sur une chaise, que nous devons les attaquer sur leur propre terrain, et tout de suite ! Le plus tôt sera le mieux.

— Et avec quoi ? ironisa un jeune homme se tenant appuyé contre un vieux buffet mité, avec nos poings ? pourquoi pas avec des lance-pierres ?

Un autre, beaucoup plus chétif, enveloppé d'une blouse blanche, ricana. Sa femme de la même corpulence, le tira par la manche, lui signifiant certainement par ce simple geste qu'elle préférerait le voir rester en dehors de l'altercation.

— Charmant, chuchota Blade à l'oreille de Stadia. Je me demande si ça valait vraiment la peine de franchir tous ces barrages pour arriver jusqu'ici.

— Les gardiens n'ont fait que leur devoir.

Blade faisait allusion aux multiples contrôles et questions qu'ils avaient dû subir pour gagner le droit de pénétrer dans la pièce centrale du bâtiment, la seule qui fut éclairée et occupée.

Au fond de la salle, debout sur une estrade, un homme de forte corpulence, avec une figure ovale au menton fuyant partiellement dissimulé par une barbe sombre bien entretenue, s'éclaircit la gorge et demanda le silence. Ses mots mirent immédiatement fin aux disputes et débats.

La flamme vacillante de la lampe à pétrole projetait une lumière pauvre sur son visage, mettant en valeur de façon théâtrale des traits un peu mous.

— Si nous sommes ici rassemblés, continua-t-il, c'est pour analyser les événements dans le calme et imaginer des moyens d'action contre Muerta et son régime despotique, pas pour nous affronter en disputes stériles.

— Bravo ! approuva l'homme à la blouse.

Sa femme le tira si fort par la manche qu'il faillit s'écrouler sur le

sol en terre battue.

— Si ce que tu nous dis est vrai, poursuivait l'orateur en fixant le jeune homme, la police serait sur le point de découvrir notre cachette.

Le jeune homme approuva en dodelinant de la tête.

Ses yeux brillaient d'un éclat vif, dans son long visage cireux. Il était chaussé d'une paire de bottines à semelles épaisses. Une veste courte lui couvrait à peine les reins et ses poignets blancs dépassaient largement de ses manches serrées ; on eut dit que le danger avait augmenté sa taille, allongé ses membres, accentué sa pâleur, creusé l'orbite de ses yeux. Il donnait en permanence des coups d'œil à droite, vers celui des résistants qui, grimpé sur ce qui restait d'une vieille armoire, était chargé de surveiller l'accès principal de la pièce.

— Ça ne fait aucun doute, lâcha-t-il. Il y a un traître parmi nous.

Son intervention fut suivie d'un grondement sourd de tous les membres de l'assemblée.

— Il faut trouver le salaud qui nous a dénoncé, hurla quelqu'un.

— Inutile, reprit celui qui menait le débat. De toute façon, aujourd'hui sa vie ne tient plus qu'à un fil, tu sais ce que la police de Muerta réserve aux indicateurs, une fois que la source d'informations est tarie.

Blade devina sans peine le sort en question !

— Le plus urgent reste de trouver un autre abri pour notre comité directeur, reprit l'orateur, et tout de suite. Le temps est venu de nous lancer dans la lutte active. Le glas des petites opérations de commando effectuées jusqu'ici, a sonné. Ce soir, certains d'entre nous devront quitter leur famille en sachant qu'ils ne la reverront peut-être jamais. Nous devons former une véritable armée. Solidaires et déterminés, nous vaincrons même si nous devons périr jusqu'au dernier.

Une salve d'applaudissements vint ponctuer la fin de sa phrase. L'orateur essaya de calmer lui-même la flamme qu'il avait fait naître en agitant les bras.

— Du calme... Du calme...

— Je vous apporte le soutien d'un nouveau membre, cria Stadia en profitant de la chaleur des débats.

Elle paraissait brusquement timide et la couleur de son visage passa au pourpre au moment de prendre la parole.

— Qui es-tu ?

L'homme sur l'estrade fronçait les sourcils et observait l'avance de Blade sans aménité.

— Mon nom ne vous apprendrait rien répondit Blade en se frayant un passage parmi les participants ébahis.

Parvenu jusqu'à l'estrade il préféra court-circuiter l'orateur et s'adressa directement à l'assemblée.

— Je viens de très loin...

— C'est un mensonge, depuis des siècles tout ce que notre monde comporte d'humains s'est regroupé dans le royaume de Pangéa, il ne reste que quelques groupes de barbares nomades qui survivent dans les déserts du Sud. Et tu ne leur ressembles pas !

L'orateur n'avait pas manqué cette occasion de prendre Blade en flagrant délit de mensonge. C'était de bonne guerre.

Blade dut hausser le ton pour couvrir le brouhaha.

— Je dis la vérité, l'endroit d'où je viens est en dehors de Pangéa. Je viens d'une autre dimension, c'est votre camarade Stadia qui m'a appris tout ce que je sais de ce monde.

Sa déclaration avait fait l'effet d'une bombe. Les questions fusaient de toute part.

— D'où viens-tu ?

— Qu'est-ce qui nous prouve que tu dis la vérité ?

— Comment es-tu arrivé ici ?

Les discussions allaient bon train, et si certains étaient prêts à croire Blade, beaucoup le considéraient encore comme un agent du dictateur venu les tromper et les attirer dans un piège.

— Je sais que cette idée peut paraître folle, mais vous connaissez sûrement la théorie des univers parallèles. C'est de là que je viens. D'un univers qui ressemble beaucoup au vôtre, même si notre planète est plus jeune. Mais sur mon monde on connaît aussi la misère et la dictature, et la faim aussi. Mais nous tentons, et parvenons souvent, à résoudre ces problèmes de façon politique.

— Et cette méthode magique a un nom ?

— Ce n'est pas une méthode magique, mais un combat et un idéal que je défends au cours de mes voyages. La démocratie. La possibilité pour tous d'exprimer son sentiment et d'influer sur son destin. Tout le contraire du régime de Muerta.

— Ce n'est qu'un mot, la démocratie nous l'avons connue, dans un lointain passé, vois où elle nous a menés !

L'orateur marquait un point, quelques vigoureux hochements de tête marquèrent l'assentiment d'une partie de l'assistance.

— La liberté et la démocratie ne sont pas que des mots, vous vous battez pour la première, sans savoir que vous tentez de mettre en place la seconde. La démocratie, c'est ce que vous faites en ce moment, c'est la discussion, c'est la possibilité d'influer sur les décisions du groupe, c'est aussi la discipline. L'obéissance et le respect

des décisions adoptées par la majorité. Un royaume ou une république fonctionnant sur ce principe, voilà ce pour quoi vous vous battez. Et je vous offre de mettre mes forces et mes connaissances de guerrier à la disposition de votre juste lutte.

C'était gagné, une ovation avait marqué les derniers mots de Blade.

« Je devrais faire de la politique » songea l'agent britannique, tandis qu'un léger sourire apparaissait sur son visage.

— Tout cela est bel et bon, mais nous n'avons que ta parole et je crains que ce soit peu au regard de la sécurité de notre groupe. Tu es sans doute un guerrier valeureux, ta prestance milite en ce sens mais, si tu viens de cet univers parallèle, que connais-tu de notre monde et de ses besoins ? Pour ma part, je propose que tu sois évacué de cette salle, afin que nous poursuivions nos débats.

Il se retourna vers un petit groupe en armes situé à quelque distance.

— Faites-le sortir, par le souterrain. Et bandez-lui les yeux.

Stadia tenta d'intervenir, mais elle fut stoppée dans son élan par un geste de l'orateur.

— Ne dis rien, ou tu me forcerais à te faire subir le même sort.

L'homme à la face de bouledogue et un autre de corpulence beaucoup plus modeste s'avancèrent vers Blade et l'encadrèrent.

Passant derrière lui, un des résistants lui saisit les poignets afin de les entraver. Blade laissa faire, se contentant de gonfler ses muscles, vieille méthode qui permettait de se débarrasser facilement de liens ; il suffisait en effet de détendre les muscles auparavant bandés et le jeu était suffisant pour éliminer les entraves. C'était une tactique connue des professionnels de la sécurité, mais sûrement pas de ces résistants visiblement plus riches en bonnes intentions qu'en efficacité guerrière.

L'homme n'eut pas le temps d'achever son nœud...

Une déflagration retentit, soulevant un nuage de poussière. Le guetteur fut balayé tout comme son piédestal de fortune. Son corps atterrit aux pieds de Blade. Des lampes vacillèrent et s'éteignirent.

Plusieurs résistants qui se trouvaient près de la porte avaient été abattus par l'explosion. Des cris retentirent, un mouvement de panique fit refluer les hommes et les femmes vers la tribune improvisée. L'orateur, qui avait conservé son calme, cria quelques ordres et des combattants armés fendirent la foule pour se diriger vers le lieu de l'explosion.

Dans la confusion, tout le monde avait oublié Blade. Après avoir jeté à terre les liens qui pendaient à son poignet droit, il chercha du

regard Stadia. Elle était là à quelques mètres de lui. Indemne, mais apparemment choquée par l'explosion. Par les explosions. En effet après la première déflagration d'autres avaient suivi. Les combats se poursuivaient dans le couloir, mais Blade ne se faisait pas d'illusion, ces hommes n'étaient pas des combattants, face à des soldats entraînés et à des robots, ils ne feraient pas le poids. Des rayons percèrent une des cloisons et des corps s'abattirent, horriblement brûlés. Les résistants se terraient comme ils le pouvaient derrière le rempart inutile de meubles ou derrière les corps de ceux qui étaient déjà tombés. Certains hommes avaient formé un bouclier vivant afin de protéger leurs compagnes. Courage et lâcheté se mêlaient comme dans tous les combats.

Soudain les explosions cessèrent, la poussière et la fumée étaient encore en suspension dans l'air et les yeux de Richard Blade larmoyaient.

Le jeune résistant qui avait tenté de l'attacher s'était relevé lui aussi et progressait vers le coin opposé de la pièce, de l'autre côté de l'ouverture par laquelle pénétrait une fumée noirâtre.

Le nuage sombre sembla s'entrouvrir et un homme, tout de noir vêtu, jaillit dans la pièce. Des mouvements au milieu des sombres volutes indiquaient qu'il n'était pas seul. C'était un véritable géant, et l'arme qu'il tenait entre ses mains ressemblait à un jouet, mais il n'en était rien.

Le visage dissimulé par un masque de métal, des lunettes de protection sur les yeux, sanglé dans son uniforme-cuirasse, il semblait une incarnation de la mort. Sa voix jaillit, puissante, amplifiée par le laryngophone que l'on apercevait sur son cou.



## CHAPITRE IX

— Rendez-vous ! Il est inutile de résister, nous contrôlons toutes les issues de l'immeuble. Allongez-vous sur le sol, les mains croisées derrière la nuque !

Tout en apostrophant la foule, l'homme avait actionné d'un geste rapide son arme d'où jaillissait maintenant une flamme bleutée de presque un mètre.

Arrogant, il ricanait, mais, brusquement son rire se termina en un infâme gargouillis. Le jeune homme que Blade avait repéré quelques instants plus tôt avait projeté avec force et précision un javelot qui transperça la gorge du soldat juste à la hauteur de son amplificateur de voix.

L'homme en noir laissa échapper son arme et ramena ses mains vers sa gorge mutilée ses genoux ployèrent et son corps s'abattit.

D'un rapide roulé-boulé, Blade se précipita vers le corps et s'empara de l'arme abandonnée ; des jurons, des coups de feu et des rayonnements percèrent la fumée, visiblement ses compagnons n'avaient pas apprécié le traitement que les résistants avaient fait subir à leur chef.

Blade lâcha quelques traits de feu vers l'entrée principale ; son action fut récompensée quand il entendit des cris de souffrance. Un corps enflammé bascula dans la pièce, le soldat poussait des cris horribles et tentait d'éteindre les flammes qui dévoraient sa tenue de combat.

La panique était à son comble chez les résistants ; la seconde issue de la pièce était étroite et pratiquement tous voulaient l'emprunter en même temps. Hurllements, coups de poing, coups de pied, tout était bon pour tenter d'avancer. Les malheureux, terrorisés, ne se rendaient pas compte qu'ils se gênaient mutuellement et bloquaient le passage. Quelques hommes en arme et l'orateur n'avaient pas bougé, fixait, le visage tendu, l'entrée principale d'où la mort pouvait jaillir à tout moment.

Blade décida de ramener un peu de calme et de dignité ; visant le mur à deux mètres au-dessus de la masse hurlante, il lâcha un court jet de flammes. Tous se figèrent, paralysés, dans l'attente du second panache de feu qui allait les carboniser. Comme rien ne venait,

certains se retournèrent et virent l'inconnu, l'arme levée, la crosse bloquée dans la pliure du coude, qui les regardait.

— Si vous voulez tous mourir, continuez, cria Blade.

L'orateur saisit l'occasion pour reprendre un peu d'ascendant sur sa troupe.

— Il a raison ! Sioban, organise le départ, les femmes d'abord, et plus de panique, c'est suicidaire.

En quelques instants, tout le groupe avait quitté la pièce, ne restaient que l'orateur, Stadia, « face de bouledogue » et le jeune homme qui avait superbement épinglé le premier soldat.

Blade se tourna vers le chef des rebelles.

— Partez, ordonna-t-il, emmenez Stadia nous allons couvrir votre retraite.

Il interrogea les deux résistants qui confirmèrent d'un hochement de tête qu'ils étaient prêts à l'aider.

Si le courage ne leur manquait pas, du moins à certains, une chose était sûre, l'organisation n'était pas le fort des résistants !

— Et maintenant que fait-on ?

Le jeune homme avait récupéré un fusil d'apparence antique et, dans sa ceinture, était passé un sabre court. L'autre homme brandissait un de ces gros fusils au canon bulbeux que Blade avait vu en action lors de son entrée en ville.

Suivant son regard, l'homme précisa, avec l'air de s'excuser.

— Il n'y a plus de grenades dans le magasin, seulement des capsules rayonnantes, et encore plus beaucoup.

Rectification, il n'y avait pas seulement l'organisation militaire qui pêchait, l'intendance aussi !

— Quelqu'un dans mon monde a dit que la meilleure méthode de défense est l'attaque. Nous allons vérifier si cela marche aussi ici !

Suivi des deux combattants, Blade se propulsa vers la porte de la salle. Embusqué le long du chambranle, il risqua un coup d'œil dans le couloir, la fumée s'était suffisamment dispersée pour que les résistants puissent repérer la masse noire des assaillants. Visiblement ils attendaient des instructions et n'avaient pas prévu une contre-attaque. Le trait de feu vomi par l'arme de Blade enveloppa deux combattants de Muerta et les carbonisa presque instantanément. Profitant de la confusion, les deux compagnons d'armes de Blade jaillirent dans le couloir en arrosant les assaillants de projectiles et de rayons mortels. Le tir de barrage remplit parfaitement sa fonction et le nettoyage de la coursive ne prit que quelques secondes.

Sans prendre le temps de s'autocongratuler, les trois hommes

bondirent vers le premier coude du couloir, un feu nourri les accueillit. Blade se laissa glisser au sol et par signe, fit comprendre à ses compagnons qu'ils devaient le couvrir.

Roulant sur lui-même, comme il avait appris à le faire en école de commando, il déboucha dans le champ de vision de ses adversaires qui, surpris, perdirent quelques fractions de seconde que Blade mit à profit pour les arroser de traits brûlants. Quelques rayons, servis par celui que Blade continuait de nommer « tête de bouledogue » terminèrent le travail. Mais il ne s'agissait pas de traîner, des bruits de bottes retentissaient déjà.

Blade entassa contre un des murs les lance-flammes de deux de ses adversaires malheureux et, tout en prenant le large, tira une rafale vers ceux-ci. Une boule de feu envahit l'accès et un craquement sinistre suivi d'un bruit d'éboulement lui arracha un sourire. Il avait vu juste, l'explosion de la réserve de combustible des armes avait provoqué l'effondrement d'un mur, protégeant leurs arrières.

Mais, revenant sur leurs pas, les trois hommes tombèrent nez à nez avec un second groupe d'hommes en noir, la distance était trop faible pour qu'ils puissent utiliser leurs armes autrement que comme des massues.

Blade décocha un terrible coup vers le crâne du premier adversaire qui passait à sa portée. Le casque métallique fut endommagé mais l'homme resta debout, oscillant légèrement. Blade en profita pour assener de sa crosse un second coup en pleine face, qu'il compléta par un dernier sur la gorge du soldat, qui portait un appareil semblable à celui qu'il avait repéré sur le premier de leurs agresseurs, lorsqu'il avait pénétré dans la salle de réunion des résistants.

Ses deux compagnons n'étaient pas restés inactifs et le sabre du jeune homme avait tout naturellement trouvé le cou d'un des soldats, tandis que « face de bouledogue » égorgeait d'un revers de main professionnel celui qui avait commis l'erreur de se mettre à sa portée. Les trois derniers adversaires se gênaient mutuellement, ce qui permit à Blade, saisissant son arme par le canon, de réussir sur la pomme d'Adam du premier un swing qui n'eut pas déparé le plus huppé des *greens* d'Angleterre. Un jet de poignard et un revers de sabre eurent raison des survivants. Visiblement le combat rapproché n'était pas leur fort. Par contre ses deux compagnons avaient fait preuve d'un courage et d'une efficacité digne de tous les éloges.

— Bravo, mes amis, j'ai l'impression que nous avons fait le ménage dans l'immédiat !

Un sourire carnassier retroussant ses lèvres fines, le jeune homme passa le poignet de sa chemise sur son front pour épouger la sueur qui

coulait et, fixant Blade dans les yeux, il lui tendit sa main droite.

— Mon nom est Jalil, et mon ami se nomme Otaleira, et nous sommes fiers d'avoir, combattu à tes côtés, étranger !

— Puisque nous en sommes aux présentations, je me nomme Blade, Richard Blade. Mais ce n'est peut-être pas le lieu idéal pour les civilités...

— Il n'est pas question de politesse, mais j'aime savoir aux côtés de qui je combats. Tu disais ne connaître que fort mal notre monde aussi je vais te montrer la véritable nature de nos ennemis.

Jalil se dirigea vers un des corps qui reposaient au sol, et entreprit d'ôter son casque.

Tandis que Blade approchait, Otaleira entreprenait de rassembler les armes de leurs adversaires morts.

La tenue de combat noire était une sorte d'armure flexible très fine fermée par un système magnétique dont la commande se trouvait sous le menton.

L'homme n'avait pas de cheveux et sa peau ressemblait à du caoutchouc sec soumis depuis trop longtemps aux intempéries. Ses yeux avaient la taille de ceux d'un bœuf.

— Les hommes de la police de Muerta sont tous ainsi ? demanda Blade.

— Non, seulement les unités spéciales, en fait. Ce ne sont pas des hommes mais des androïdes. Des automates fabriqués par les usines de Muerta, répondit Jalil en ramassant un glaive, un mélange de chair et de mécanique sans âme. Comme tu as pu le remarquer, leur point faible se trouve ici, fit-il en désignant de l'arme la tâche sombre sur le cou du policier.

Il s'approcha encore un peu plus puis, d'un seul coup, de la pointe de son sabre, il trancha la gorge de l'androïde. Au milieu du sang noirâtre qui s'écoulait lentement, Blade remarqua un petit objet rond qui émergeait.

— Leur système de contrôle, continua Jalil en plaçant adroitement la capsule sur le plat de sa lame.

D'un geste sec, il la projeta contre le mur où elle se brisa en mille morceaux.

— Ils sont reliés à leur quartier général grâce à ce boîtier, expliqua le jeune rebelle. Elle leur fournit des informations et leur permet aussi de se régénérer.

— Et de douze, fit Otaleira en revenant au niveau des deux hommes.

Il portait plusieurs fusils en bandoulière sur chaque épaule et avait

passé des poignards dans sa ceinture de cuir. Son front était luisant de sueur.

— Parfait, ajouta Jalil. Les escadrons sont toujours de six hommes. Nous en avons éliminé deux, ce qui n'est pas mal. Nous devons fuir maintenant avant que d'autres n'arrivent.

Otaleira n'attendit pas la fin de la phrase de Jalil pour disparaître vers le souterrain.

— Tu ne viens pas ? demanda le jeune rebelle en remarquant que Blade, lui, était resté immobile.

— J'arrive... fit le voyageur de la Dimension X.

Jalil sortit à son tour, Blade s'approcha de l'un des corps à terre. D'un coup de lame expert, il trancha lui aussi la gorge de l'homme de Muerta. Puis, il récupéra la précieuse capsule dans la gorge de l'androïde, ainsi qu'une plaque avec la lettre « A » gravée dessus.

Il ne savait pas encore à quoi ce récepteur et cette médaille allaient bien pouvoir lui servir mais, ce dont il était sûr, c'est que les pièces du grand puzzle qui allait lui permettre de mener son combat commençaient à s'emboîter les unes dans les autres.

Le souterrain était si étroit que la forte carrure d'Otaleira avait beaucoup de mal à se faufiler entre les murs lépreux. Après une course éperdue, la grille extérieure qui marquait la sortie s'ouvrit dans un bruit sec et métallique. La pâle clarté lunaire peignit des reflets couleur d'argent sur sa tête ronde du premier des rebelles. L'air frais de la nuit leur redonna du courage. Le groupe se sentait grisé par cette victoire sur les deux escadrons de police. Ils se congratulèrent en se donnant des tapes amicales dans le dos.

Ils furent heureux de reconnaître les deux visages de Stadia et du chef de rebelles sortant de l'ombre. Le grand barbu s'approcha de ses hommes. En quelques mots seulement, Jalil lui raconta les grandes lignes du combat qu'ils venaient de livrer et de remporter brillamment.

— Tu as vaillamment combattu pour notre cause alors que nous t'avions accueilli avec des paroles de méfiance. Je te remercie de ton aide, Blade, et j'espère que tu resteras pour combattre à nos côtés. Je m'appelle Damian et je commande le groupe que tu as vu ce soir. Nous avons peu de combattants, tu es le bienvenu parmi nous.

Il lui présenta une grosse main calleuse que Blade serra sans hésiter.

— À présent, allons retrouver les autres, décida Damian.

— Mais, où irons-nous ? demanda Jalil, maintenant que la police a découvert notre repaire.

— Qui acceptera de cacher une quarantaine de rebelles ? reprit Otaleira, en balançant la masse de son corps de droite à gauche.

— J'ai peut-être une solution, intervint Blade, alors que Damian était plongé dans une profonde réflexion.

Ses compagnons le dévisagèrent avec de grands yeux arrondis par la surprise.

— Je connais un lieu sûr, assez vaste pour nous abriter tous, poursuivit Blade en cherchant Stadia du regard.

— Le propriétaire est-il un ami de notre cause ? s'inquiéta Otaleira.

— Sans aucun doute, affirma Stadia qui venait de comprendre où Blade voulait les cacher tous, j'en réponds.

Le chef des rebelles réfléchit un moment en se caressant doucement la barbe.

— Je vais finir par croire que tu es un envoyé des dieux, fit-il. Nous te suivons Guide-nous jusqu'à cet endroit.

— Une seule petite chose, fit Blade en prenant la tête du groupe, j'espère que personne parmi vous n'est allergique à l'humidité ?

## CHAPITRE X

— Toutes les pièces de ma demeure sont désespérément vides, et surtout très humides, expliqua Bustos Domec, d'une voix faible, rendue chevrotante par l'émotion. Je ne pensais pas y voir autant de visiteurs un jour, j'espère que vous me pardonneriez le manque de confort.

La plupart des rebelles commandés par Damian s'étaient déjà éparpillés dans les ruines souterraines découvertes par le vieil écrivain. Certains, épuisés par le voyage, dormaient déjà à même le sol, pendant que d'autres recherchaient un endroit plus propice pour s'assoupir à leur tour.

— C'est sans importance, le rassura Damian, la chose la plus importante est que nous puissions poursuivre la lutte.

Bustos Domec, trotinant aux côtés du grand barbu, faisait des efforts désespérés pour ne pas se laisser distancer.

— Un étranger nous a réuni, continua Damian en désignant Blade, faisons en sorte que cette alliance serve notre cause.

Lorsqu'ils parvinrent dans la grande bibliothèque, Damian ne put retenir un cri d'admiration. Otaleira, que les livres laissaient totalement de marbre, renifla bruyamment. D'un regard réprobateur, Jalil lui fit signe de se contrôler.

— Voici ma façon de combattre le mal expliqua Bustos Domec, j'ai rassemblé et conservé religieusement tous ces ouvrages. Ils serviront un jour à reconstruire la culture de notre peuple, j'en suis persuadé.

Damian acquiesça en dodelinant de la tête.

— Malheureusement, j'ai bien peur que le chemin qui mène à la liberté soit encore long et parsemé d'embûches.

— Nous parviendrons à vaincre, affirma le vieil homme d'une voix redevenue plus forte.

— J'admire ta détermination, malgré les empreintes que le temps a laissé sur ton corps, tu continues à espérer, alors que tu serais en droit d'abandonner.

— Plutôt étouffer un enfant au berceau que de bercer d'insatisfaits désirs, répondit Bustos Domec en laissant glisser lentement sa main le long de la reliure usée d'un livre.

Blade tendit sa main à Stadia qui la saisit et s'y cramponna.

— La nuit me fait peur, murmura-t-elle.

Pourtant, rien dans la pièce qu'ils avaient choisi n'était effrayant, si ce n'était peut-être les ombres des flammes qui venaient pratiquement lécher la plante de leurs pieds. Leur chambre était spacieuse, avec comme unique mobilier un grand lit à baldaquin. Sur les murs fissurés, des quantités de tableaux aux prestigieuses signatures, Braque, Van Gogh, Gauguin, Egon Schiele ou Gustav Klimt. Tous ces trésors dormaient là, déjà rongés par l'humidité et à demi voilés par les volutes de fumée qui dansaient dans la pièce. Stadia se colla contre le corps de Blade qui l'enlaça et la serra très fort. La jeune femme voulut parler mais s'étrangla. Elle fit un nouvel effort et parvint à murmurer :

— J'ai cru apercevoir des policiers, ils nous cherchaient, ils étaient là, tout près.

— C'est fini à présent, assura Blade. Le danger est passé.

— Qui es-tu ? Et pourquoi es-tu ici ? demanda Stadia.

— Il me faudrait le reste de la nuit pour l'expliquer, et je ne crois pas que j'en aie envie.

Le bras de Blade se resserra autour d'elle et sa main s'allongea pour jouer avec un sein. Malgré le tissu grossier de la tunique, il fut excité par la ferme rondeur. Stadia ne resta pas inactive, ses petits doigts se mirent à descendre à tâtons sur le torse nu de son partenaire, leurs mouvements étaient très doux. Elle se retourna pour qu'il puisse la caresser plus librement et poussa un petit cri lorsqu'il lui pinça le bout du sein qui s'était dressé, dur et arrogant. Elle se détacha de lui et sa bouche entama un délicat ballet sur son corps. Blade était dans un état d'excitation extrême, il laissa échapper un gémissement en pensant que si ce peuple avait tout perdu, il lui restait au moins la science de l'amour. Il sentit son désir croître au rythme des baisers de Stadia. Tandis que ses lèvres prenaient possession de son sexe tendu, les mains de Stadia se refermèrent sur ses testicules. Elle se mit à déguster lentement, goulûment ce fruit défendu qui lui interdisait à jamais le paradis. Ses lèvres étaient chaudes et moites, au fur et à mesure qu'elles glissaient et remontaient le long de son membre gonflé, Blade accompagnait leur rythme lancinant.

Incapable de se maîtriser plus longtemps il se redressa, arracha la tunique de la jeune femme qui vola dans la chambre. Stadia se mit à grogner puis s'allongea sur le dos de Blade s'agenouilla et lui écarta



doucement les jambes. Les hanches de sa partenaire mirent à onduler sur un rythme de plus en plus accéléré, et tressautèrent de plus en plus follement. Ses bras et ses jambes serraient Blade à l'étouffer, ses ongles traçaient des sillons sanglants sur son dos. Emportée par un vertige, elle renversa sa tête en arrière, poussant de petits râles.

Le voyageur interdimensionnel garda ce tempo démesurément élevé aussi longtemps que son corps put le soutenir. Toute la tension accumulée se libéra d'un seul coup en Stadia en longs jets brûlants. Puis, épuisé, Blade se laissa tomber à ses côtés et s'allongea contre elle.

— Pardonne-moi mais j'ai besoin d'oxygène, fit-il en s'efforçant de reprendre son souffle.

— Heureusement que tu étais diminué, observa-t-elle admirative, sinon...

Elle se redressa, s'enroula dans une couverture et sortit de la chambre. Quelques minutes plus tard Blade la vit revenir, portant un petit sac de toile.

— Voilà qui va te redonner un peu de force, annonça la jeune femme, sûre d'elle en s'allongeant de nouveau près de lui.

Intrigué, Blade la regarda extraire du sac une boule noire qui ressemblait à de la pâte à modeler.

Elle malaxa un moment un morceau de pâte brune de la valeur d'une noisette entre ses doigts puis l'avalait sans prendre la peine de le mâcher. Elle donna ce qui restait du produit à son compagnon avant de reposer sa tête sur l'oreiller. Prudent, Blade renifla tout d'abord le précieux remède avant de se risquer à l'avalier lui aussi.

— N'ai pas peur, fit-elle en souriant c'est une très vieille fleur, peut-être une des dernières qui pousse sur cette terre. La tradition de sa culture a toujours survécu. Il suffit d'inciser les capsules de la plante avant maturité. En travaillant la poudre récoltée on obtient cette pâte que l'on appelle...

— Surtout ne me donne pas son nom, la coupa Blade, qui venait de deviner, grâce à son odeur particulière, qu'il serrait entre son pouce et son index une boulette d'opium, assez grosse pour lui faire quitter cette réalité pendant un bon moment.

« Et cette fois-ci, songea-t-il, pas besoin d'ordinateur ».

— Tu vois, si nos journées sont souvent pénibles, nos rêves sont toujours magnifiques et colorés, chuchota Stadia, les paupières mi-closes, le souffle court.

— J'ai entendu parler, moi aussi des effets secondaires de cette substance. Dans mon pays l'usage en est totalement prohibé.

La jeune femme ne put retenir un petit rire, cette révélation était assurément la chose plus saugrenue qu'elle avait entendue aujourd'hui. Elle ne parvenait pas à comprendre pourquoi une civilisation évoluée comme celle d'où venait Blade perdait son temps à chasser les gens qui cultivaient le pavot...

## CHAPITRE XI

Une main secoua Blade sans douceur.

Il sursauta et se trouva nez à nez avec Otaleira.

— Suis-moi, Damian veut te parler.

Il se sentait encore un peu courbaturé, mais reposé. Il ignorait totalement quelle heure il pouvait être, et s'il faisait jour ou nuit.

« Face de bouledogue » le guida jusqu'à la pièce où Damian avait installé son quartier général.

La chambre avait un charme vétuste avec son armoire ornementée, son long miroir ovale terni, son lit de fer et ses stores en toile. Damian étudiait un livre, enfoncé dans un grand fauteuil râpé qui perdait son rembourrage.

Jalil brisait un petit meuble à coups de pied et jetait les débris dans la vieille cheminée de pierre.

— Merci d'être venu, fit Damian en abandonnant son livre. Nous sommes réunis, afin de mettre au point un plan d'attaque, j'ai pensé vous confier le commandement du détachement. Nous attaquerons la citadelle de Muerta dans quatre jours. C'est le temps nécessaire pour regrouper tous les hommes valides et prêts au combat.

— C'est-à-dire combien ? Demanda Blade.

— Environ cinq cents, répondit pour son chef, Jalil.

— C'est une véritable folie. Un suicide collectif !

Devant la surprise affichée par Damian, Blade comprit que le grand barbu possédait la science de la parole mais, malheureusement pour lui, pas celle de la guerre.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il d'une voix brutale en fronçant ses épais sourcils.

L'homme n'avait visiblement pas l'habitude que l'on conteste ses ordres ou ses analyses.

— Vous n'avez pas la plus petite chance Muerta est à la tête d'une armée entraînée vous ne lui opposez que des volontaires, sans doute très motivés, mais qui ne pèseront pas lourd face à des soldats exercés à tuer, sans compter ces androïdes policiers !

Damian était orgueilleux mais pas stupide. Il comprit que l'analyse de Blade était l'expression du bon sens. C'était un guerrier il l'avait

prouvé lors de l'attaque de l'ancien quartier général des résistants.

Otaleira manifesta son irritation par un grognement. Par contre, son camarade, Jalil acquiesça en hochant la tête.

— Et que proposes-tu ? demanda le jeune homme, en jetant les ultimes fragments du meuble dans le feu.

— Chaque être humain a un talon d'Achille, commença Blade, il nous suffit de mettre à jour celui de ce dictateur et, bien sûr, de l'exploiter.

— Qui est cet Achille dont tu parles ? fit Otaleira en ouvrant de grands yeux et frémissant de tous ses muscles.

— Laisse-le s'exprimer ! ordonna Damian en fronçant de nouveau ses gros sourcils.

— C'est une vieille tactique de guerre, poursuivit Blade, il faut toujours se servir des faiblesses de l'adversaire.

— Ce raisonnement serait valable si Muerta était un homme, intervint Jalil, or c'est un monstre ! Chercher une fissure dans sa cuirasse de cloporte reviendrait à escalader la plus haute montagne de cette terre à mains nues.

— C'est vrai grogna Otaleira, satisfait de voir, pour une fois, le jeune homme abonder dans son sens.

— Je n'ai pas la prétention d'apporter la solution miracle, poursuivit Blade, pourtant il me semble avoir trouvé cette brèche.

Un silence pesant flotta un court instant dans la pièce.

— En m'expliquant la situation, Bustos Domec m'a parlé d'un scientifique éminent qui travaille pour Muerta sur ce fameux projet d'immortalité.

— Le docteur Cantoz... le coupa Jalil, très intéressé.

— Ce médecin est sûrement beaucoup plus vulnérable que l'armée de Muerta...

Le chef des rebelles montra beaucoup moins d'enthousiasme que ses interlocuteurs. Il claqua plusieurs fois sa langue contre son palais et se mit à faire des nœuds avec ses poils de barbe.

— Savez-vous où se déroulent ces expériences ? questionna Blade.

— Au nord de la capitale, répondit Jalil visiblement excité par l'idée de Blade, dans une usine désaffectée.

— C'est un suicide ! fit enfin Damian en se levant brusquement. Toute la zone des recherches est interdite.

— Laissez-moi quand même tenter le coup demanda Blade en fixant Damian droit dans les yeux. Nous affaiblirons Muerta et je suis persuadé que ce professeur Cantoz pourra nous fournir de précieux

renseignements pour pénétrer dans la citadelle.

Sa détermination dut impressionner le chef des rebelles qui poussa un profond soupir.

— C'est d'accord, lança-t-il en redressant son imposante carcasse, je vous donne quatre jours, avec Jalil et Otaleira. Si votre opération échoue nous appliquerons tout de même mon plan. Nous n'avons pas le choix. Si les troupes de Muerta ont découvert notre ancienne cache, ils peuvent nous retrouver ici. Il faut réagir vite, tant que nous le pouvons encore !

Au ton de sa voix, tous les occupants de la pièce avaient compris que ce délai ne souffrait pas de négociations.

— Nous partons dès que tu le décideras. Tout de suite si tu veux.

— Je suis prêt, renchérit Otaleira.

Même s'il n'avait pas entièrement suivi le raisonnement de Blade, il ne pouvait envisager de rester en dehors d'une opération commando.

— Moi aussi.

Une voix venait de s'élever. Les trois hommes se retournèrent en même temps, en direction de la porte d'entrée. Stadia se tenait debout, appuyée sur le chambranle.

— Mesures-tu les risques que tu prends ? objecta Blade.

— As-tu déjà oublié que, sans mon aide, tu n'aurais jamais pu entrer dans cette, ville ? répondit la jeune femme.

— C'est d'accord, capitula le voyageur interdimensionnel, départ dans une heure.

\*  
\*   \*

Le ciel était sombre. Les étoiles étaient cachées derrière des nuages d'altitude.

Une pluie fine et tenace tombait sans discontinuer, elle s'insinuait dans les échancrures des cols, imbibait les vêtements jusqu'au cœur des fibres des tissus.

Après une heure de marche, les membres du petit commando, commencèrent à croiser des individus solitaires qui sortaient de la ville. Mendiants des rues, travailleurs misérables en route vers une nouvelle journée de travail dans les usines à la périphérie de la ville.

Blade se fit la réflexion que lui et ses compagnons de combat devaient avoir la même allure, avec leurs vêtements de paysans et leurs chapeaux, dégoulinant de pluie.

— Nous traînons, grogna Otaleira, qui guidait le groupe, en accélérant le pas.

Marchant à côté de « face de bouledogue », Richard Blade préféra se laisser momentanément distancer. Stadia, puis Jalil, arrivèrent bientôt à sa hauteur. Il avait envie de poser quelques questions au jeune homme qu'il avait deviné plus « politique » que son massif compagnon.

— Stadia m'a parlé d'autres groupes de résistants.

— Oui, ils existent, le coupa Jalil. Il y a Drux et sa légion d'anciens policiers encore fidèles à notre ancien roi Cronos, mort depuis bien des années. Thomos, qui dirige un groupe de bourgeois et d'anciens commerçants qui voudraient retrouver leurs privilèges et enfin certains paysans du Sud qui organisent quelques embuscades dans leurs montagnes.

— Combien d'hommes au total ?

Le jeune homme leva les yeux au ciel un court instant.

— Cinq cents à mille, au maximum... À supposer que tu parviennes à les réunir tous autour d'un même objectif.

— Il y a aussi les Pieux, fit Stadia qui s'était laissée glisser à leur hauteur.

Jalil partit d'un grand rire.

La jeune femme fouilla dans son sac et en ressortit quelques cartes qu'elle tendit à Blade.

— Voilà leur Dieu !

Le voyageur de la dimension X les examina et découvrit une collection d'images bibliques extraites des quatre évangiles. Une courte légende expliquait le rôle de chaque personnage.

— Ne crois pas trouver de l'aide auprès d'eux, ironisa Jalil. Ils pensent pouvoir convaincre Muerta de cesser ses expériences uniquement en prêchant la non-violence !

— Nous verrons, fit Blade dubitatif.

À cet instant, un immense mur se matérialisa devant eux, plus noir que la nuit.

— Nous y sommes, murmura Otaleira sans desserrer les dents.

Le ciel avait commencé à blanchir. Le jour se levait. Devant le mur d'enceinte gigantesque, un vent tiède et poisseux balayait la poussière et secouait violemment les rouleaux de barbelés disposés de manière régulière, tous les vingt mètres. Richard Blade détailla l'unique ouverture du mur, protégée par de grandes herse hérissées de pointes menaçantes et devant lesquelles patrouillaient des soldats.

Les trois hommes et la jeune femme demeurèrent un moment silencieux en fixant avec des visages graves ce qui allait être la première épreuve de leur périple.

Ce fût Jalil qui rompit le charme.

— C'est impressionnant, fit-il comme pour se rassurer, mais je sais qu'il n'y a qu'une douzaine d'hommes, tout au plus, pour garder l'entrée du camp de détention.

— Et combien de robots ? grogna Otaleira en crachant sur le sol.

— Sans parler des surveillants en civil, ajouta Stadia en s'agenouillant.

Seul Richard Blade avait gardé le silence.

Les regards des trois autres convergèrent tout naturellement vers lui.

Le voyageur de la dimension X toujours silencieux, désigna d'un geste du bras une baraque en planches à une centaine de mètres de leur point d'observation. Devant la baraque, s'amoncelaient des caisses de marchandises. Deux costauds en uniforme chargeaient la remorque d'un véhicule, dont le moteur tournait encore.

— Qu'est-ce que ? se risqua Otaleira.

Jalil lui fit signe de se taire.

Les quatre membres du commando avaient maintenant les yeux fixés sur le camion.

Les deux hommes avaient achevé de charger la remorque. Ils s'installèrent dans la cabine de leur véhicule qui démarra aussitôt. Blade et ses compagnons le suivirent des yeux. Comme l'avait secrètement espéré l'agent anglais, le véhicule se dirigea tout droit vers l'unique entrée du camp, ne stoppa qu'un court instant devant les soldats, et pénétra sans problème à l'intérieur, dans un nuage de fumée.

— Tu veux que nous prenions la place de ces hommes à l'intérieur du camion ? demanda Jalil.

— S'ils peuvent entrer aussi facilement, pourquoi pas ? répondit Blade.

— Selon toi, que contiennent ces caisses ? fit Stadia d'un air pensif.

— Probablement du ravitaillement, avança Blade. Et, c'est notre chance. Le camp est si secret qu'ils ne peuvent se permettre de laisser entrer des étrangers, même ceux chargés de les approvisionner.

— Ils ont donc installé une cabane qui leur sert de relais, compléta Jalil admiratif. Bien raisonné !

— Tout ça c'est bien joli, bougonna Otaleira.

Son visage bouffi venait de virer au rouge.

La logique de ses compagnons avait une fâcheuse tendance à l'agacer.

— Si j'ai bien compris, reprit-il, nous allons dans la baraque, et nous prenons leurs places.

Blade et les deux autres opinèrent simultanément.

— Et comment, s'il vous plaît ? demanda l'homme à la face de bouledogue en laissant apparaître sur son visage un sourire dubitatif.

— J'ai confiance en ta force de persuasion, dit Blade en fixant les deux gros poings du rebelle.



## CHAPITRE XII

L'intérieur de la baraque empestait l'humidité. Il y faisait si sombre que les quatre compagnons, embusqués derrière une caisse plus imposante que les autres, avaient du mal à distinguer la porte d'entrée, située pourtant à cinq pas seulement de leur position.

L'odeur qui régnait dans le réduit était insupportable. Une odeur de viande en décomposition. Et c'était le petit matin. Blade imagina un instant ce que ce pouvait être quand le soleil donnait !

Stadia, dont le teint avait pâli, avait toutes les peines du monde à se retenir de vomir.

— Ces caisses sentent la mort, chuchota Jalil, avant d'écarter d'un geste vif un cafard qui remontait le long de la cheville.

Blade tenta de bouger sa jambe droite, légèrement ankylosée puis préféra renoncer.

Tous s'immobilisèrent lorsqu'ils entendirent distinctement le bruit d'un moteur qui se rapprochait.

Ils patientèrent encore quelques interminables minutes avant de voir la porte de la baraque s'ouvrir à toute volée, faisant pénétrer la lumière du jour naissant.

La figure renfrognée d'un des préposés au chargement des caisses apparut. Il avança à l'intérieur de la cabane et en crachant sur plancher. Le second ne tarda pas à entrer à son tour. Il se tamponnait le front et le cou avec un mouchoir. Leurs uniformes étaient maculés de poussière. Le second soldat se laissa tomber sur une petite caisse, bientôt imité par son compagnon de corvée.

— Foutu travail, grogna l'homme en sueur en tordant son mouchoir.

Son alter ego n'eut pas le temps de répondre à sa remarque. Il reçut un coup de poing sur la nuque qui le paralysa puis, la bouche grande ouverte comme un poisson hors de l'eau, il s'effondra sur le plancher de la baraque dans un bruit sourd.

L'autre esquissa un geste pour saisir l'arme accrochée à sa ceinture. Otaleira l'immobilisa à son tour d'un redoutable crochet au menton. Le sang jaillit de sa lèvre inférieure. Il bascula en arrière. Son crâne frappa l'arête d'une caisse. Le choc produisit un son sourd qui ne trompait guère.

Blade se pencha au-dessus de lui pour constater qu'il avait bien quitté le royaume des vivants.

Stadia se précipita jusqu'à la porte de la baraque, la referma légèrement assumant le rôle de guetteur.

— Des soldats de la garde personnelle de Muerta, fit Jalil en dépossédant les deux militaires de leurs armes.

— On devrait se dépêcher, fit Otaleira impatient en attrapant le bras d'un des soldats pour le dévêtir.

— J'aimerais quand même savoir ce que contiennent ces caisses, dit Blade, pensif.

— De la charogne ! commenta Otaleira en enfilant la veste du plus grand des deux soldats. Les ordures qui travaillent pour Muerta sont des charognards ! Donc, ils mangent de la charogne.

Malgré sa fruste logique la réponse de son compagnon ne satisfaisait pas la curiosité du voyageur de la dimension X, et il entreprit d'ouvrir une des caisses qui se trouvait devant lui à l'aide d'un poignard.

Les quatre planches qui formaient le couvercle sautèrent facilement. Ce que vit Blade à l'intérieur le laissa pantois et il préféra s'écarter de ce triste spectacle pour laisser sa place à Jalil. Le jeune homme se pencha à son tour et ne resta pas plus longtemps à observer. Il se retourna, se plia en deux et vomit un jet de salive.

Otaleira préféra achever de s'habiller avant de se risquer, à son tour, à une inspection du contenu de la caisse.

Lorsqu'il se pencha enfin, une grimace de dégoût lui déforma la face. L'emballage contenait une tête humaine, la calotte crânienne découpée.

À côté du crâne, était disposée, la calotte osseuse ainsi que le scalp de la victime. Dans un compartiment contigu une boîte transparente isotherme, contenant un cerveau flottant dans un liquide jaunâtre, sans doute celui de la victime. Un mécanisme intégré maintenait l'organe à une température très basse.

— Au moins, nous ne nous sommes pas trompés sur un point, murmura Blade, il s'agit bien de ravitaillement ; mais pour leurs expériences.

— Vous avez vu ses cheveux ? lança Otaleira. C'est un paysan du Sud, ils sont les seuls à en posséder de pareils. Ils ne les coupent jamais.

— Cela signifierait qu'ils ont aussi, pour leur malheur, quelque chose que recherchent les bourreaux.

— Mais à quoi peuvent bien leur servir ces têtes ? demanda Jalil,

éccœuré.

— Nous le saurons si nous réussissons à entrer dans leurs laboratoires, conclut Blade.

Cette découverte venait de renforcer encore un peu plus sa détermination. Il se pencha au-dessus du deuxième soldat et commença à lui ôter son uniforme.

— Ces hommes n'étaient que deux, enchaîna Blade. Nous allons partir Otaleira et moi. Vous nous attendrez ici en neutralisant d'éventuels visiteurs qui pourraient donner l'alarme.

Le jeune homme comprit au ton de la voix de l'étranger que cet ordre ne souffrait pas de discussion. Principal instigateur de cette périlleuse mission, Blade était le chef de l'expédition.

Ultime accessoire de son costume, Blade boucla le gros ceinturon de cuir autour de sa taille.

— Si tout se passe comme prévu, nous ramènerons Cantoz dans moins de deux heures et nous partirons avec le camion, continua-t-il en parvenant aux côtés de Stadia.

— Et si vous êtes pris, murmura la jeune femme.

Pour toute réponse, le voyageur de la dimension X se contenta de prendre le visage angélique de la jeune rebelle entre ses deux mains. Alors qu'elle fermait les yeux, il déposa un baiser sur ses lèvres. Lorsqu'elle les rouvrit, il avait disparu.

Otaleira jura en regardant le ciel devenu plus chaud et plus lourd. Il déposa la dernière caisse sur la remorque du camion. Ils n'avaient mis qu'un peu plus d'une heure pour achever leur travail s'ils voulaient respecter le rythme des voyages du véhicule. Tous deux lançaient régulièrement des coups d'œil vers le grand mur d'enceinte et la porte d'entrée craignant de voir surgir un soldat qui aurait mis fin à l'opération engagée. Heureusement, personne n'était venu troubler leur tâche. Ruisselants de sueur, ils s'installèrent à l'intérieur de la cabine du camion. L'odeur y était presque aussi insupportable que dans la cabane. Le plancher était jonché de détritrus et le pare-brise maculé de boue séchée. Blade inspecta le tableau de bord et fut surpris de n'y trouver aucun compteur de vitesse ni de jauge. Sur le sol, il n'y avait ni pédales de commande, ni levier de vitesses. La seule commande du véhicule était une sorte de joystick qui émergeait du « tableau de bord ». Lorsqu'il l'empoigna, le camion se mit aussitôt en branle.

L'engin avançait docilement jusqu'à la petite route, son chauffeur, attentif aux moindres soubresauts de son véhicule, avait comme son passager, la mâchoire crispée et les yeux rivés sur la porte du camp.

Avec leurs casquettes enfoncées jusqu'aux oreilles, leurs joues

barbouillées de poussière rouge, ils espéraient bien passer sans encombre !

Elle n'était plus maintenant qu'à une centaine de mètres.

Blade relâcha un peu sa pression sur le levier et le camion ralentit.

Ils traversèrent la zone de sécurité, hérissée de barbelés et se retrouvèrent face à une grande barrière.

En tournant simplement la tête, Otaleira désigna la guérite du poste de garde à son compagnon.

C'était un baraquement d'environ dix mètres carrés, protégée d'une toiture en tôles, une seule ouverture, une fenêtre, donnant sur l'entrée du camp.

Sur le mur, à côté de la barrière, était accrochée le grand portrait, visiblement retouché, d'un homme d'une quarantaine d'années, moustachu, le visage sombre et autoritaire. Une longue mèche brune lui barrait le front !

Muerta, devina Blade.

Blade fit stopper le camion alors qu'un soldat obèse et dépenaillé, se dirigeait vers eux. Il avait emprunté la porte du poste de garde située sur le côté intérieur du bâtiment.

Il avançait lentement, balançant son imposante bedaine de droite à gauche. Blade espéra secrètement que le gros allait s'arrêter bien avant le seuil fatidique. Otaleira serra ses poings et se mit à gronder sourdement. Le vœu de l'agent anglais fut exaucé. Le soldat n'accorda que l'ombre d'un regard aux occupants du camion et souleva la barrière en poussant un râle rauque.

Regardant droit devant lui, Blade reposa les mains sur le levier de commande et lança le camion à l'intérieur du camp.

L'épine dorsale du camp était une grande artère irrégulièrement pavée de pierres rondes et usées comme des galets. De chaque côté s'alignaient de grands hangars sombres, sévères comme des falaises de béton balafrees d'étroites fissures. Tout cela dans une parfaite symétrie.

Inquiet de trouver ce lieu quasi désert, Otaleira tournait sa tête de droite à gauche en crispant de plus en plus ses grosses mâchoires. Voir quelques escadrons de soldats en arme l'aurait presque rassuré.

Le camion roula encore une bonne dizaine de minutes avant que Blade ne remarque un bâtiment ouvert devant lequel s'entassaient de nombreuses caisses, pareilles à celles qu'ils transportaient. Les deux hommes abandonnèrent provisoirement le véhicule pour s'introduire à l'intérieur des hangars.

Ils gravirent quelques marches de pierre lisse, creusées par le

passage de milliers de bottes et se retrouvèrent dans un vaste hall vide, à l'exception d'une demi-douzaine de bonbonnes ventruées. Blade jeta un coup d'œil aux étiquettes : camphre et formaldéhyde.

Une faible lueur tombait d'un vasistas, sur le toit. L'odeur était celle d'une vieille cave : terreuse.

— Il nous faut trouver le laboratoire, il ne doit pas être bien loin, chuchota Blade, en désignant de la main les bonbonnes rangées sur le plancher crasseux du hangar et sur une longue table de métal.

Otaleira hocha la tête pour signifier qu'il avait bien enregistré le message de son compagnon.

— À partir de maintenant, nous nous séparons, continua Blade, inutile de courir les mêmes risques tous les deux. Tu restes ici pour surveiller. Je serai de retour aussi vite que possible. Avec Cantoz.

Les deux hommes se séparèrent sans un mot, Otaleira s'embusqua derrière les bonbonnes de produits chimiques, dans la partie la plus sombre du hangar, tandis que Blade se dirigeait vers une porte entrebâillée, tout au fond du local.

Elle donnait sur une cour pavée de faible dimension. Les murs qui donnaient sur cet espace étaient percés, de fenêtres crasseuses qui ne devaient guère laisser filtrer le jour.

Face à lui un bâtiment bas s'ouvrait.

Pas trace d'êtres humains, ni soldats, ni « chercheurs ».

Rien qu'un chien, un grand chien brun, couché le long du mur, et qui dormait.

La quiétude de l'animal, qui aurait dû rassurer Blade le mit au contraire mal à l'aise ». Quelque chose dans sa posture le gênait... Soudain, se sentant observé l'animal se redressa et se tourna vers lui, leva brusquement la tête. Richard Blade tressaillit, le visage de cette créature était celui d'un homme, avec un nez allongé comme un museau et des oreilles pointues et velues. L'animal monstrueux était attaché. Blade bondit vers lui pour le réduire au silence. Inutile que cette chimère issue de cauchemars d'un nouveau docteur Moreau n'attire l'attention sur lui !

Le chien, comment l'appeler autrement, grondait de façon de plus en plus menaçante alors que Blade s'avançait vers lui.

Rapide, il esquiva le premier coup de crosse, mais, handicapé par son entrave il ne put éviter le second qui s'abattit sur sa nuque. Au passage, il avait eu le temps de lacérer la jambe de l'Anglais d'un coup violent d'une de ses pattes griffues.

Malheureusement la porte d'accès au second bâtiment était fermée. Une gouttière qui courait le long du mur passait près d'une

fenêtre située à la hauteur du premier étage. Une fenêtre entrouverte !

Blade se hissa le long du mur, tel une araignée, le fusil passé en bandoulière.

La pièce était une petite salle de rangement.

Des étagères portaient divers matériels médicaux, compresses, champs opératoires, matériel, le tout sous emballages plastiques stérilisés.

L'ensemble était propre.

Cela ressemblait à la réserve d'un service hospitalier. D'un service chirurgical si Blade pouvait en juger à la vision des plateaux scellés contenant scalpels, pinces et autres scies.

Il franchit la porte et arriva dans un étroit couloir qu'il traversa rapidement.

La seconde pièce que Richard Blade visita était un très long dortoir, sans aucune fenêtre, très peu éclairé, avec quatre impressionnantes rangées de lits. À côté de chaque lit, à la place d'une table de chevet, bourdonnait des pupitres d'ordinateurs. Leurs écrans verts striaient la pénombre de rais de lumières.

La plupart des lits étaient occupés. Pourtant, il régnait dans le dortoir un silence prodigieux. Blade s'avança de quelques pas dans une des travées centrales. Sur le premier lit un grand corps décharné était étendu. L'homme vivait encore. Sa bouche s'agitait de minuscules bâillements. Il était allongé nu, en travers de son lit, la tête basculée dans le vide, ses longs doigts osseux serrés autour de sa gorge.

Il possédait un des plus gros visages que Blade ait jamais vu. Des bajoues prodigieuses lui faisaient une figure boursouflée, difforme.

En se penchant, le voyageur de la dimension X découvrit que ses yeux avaient été remplacés par deux boules à multiples facettes, inquiétants comme ceux d'une mouche. De profondes entailles lui parcouraient la face, comme si on avait voulu le découper de la racine des cheveux au menton.

Richard Blade n'était pas au bout de ses découvertes.

Sur le lit voisin, un supplicé gisait, hérissé d'électrodes enfoncées dans son crâne, ses yeux, ses oreilles et sa bouche. Sa poitrine était ouverte et des fils, connectés aux divers organes étaient reliés au moniteur informatique.

Un autre pensionnaire de ce dortoir macabre, respirait à peine. La partie supérieure de son corps était celle d'un humain l'autre celle d'un animal, probablement un cervidé, avec de longues pattes velues et des sabots.

Le suivant se tenait assis au milieu de sa couche et contemplait

avec des yeux vitreux les deux grandes palmes artificielles qui remplaçaient maintenant ses mains.

Blade en avait assez vu, il pressa le pas pour sortir de cet endroit maudit. Mais, le bruit d'un chariot puis, celui de bouteilles qui s'entrechoquent, le clouèrent sur place. Il eut à peine le temps de se jeter sous l'un des lits avant que la porte située en face de lui ne s'ouvre dans un grincement aigu.

Les lourdes bottes de caoutchouc de celui qui poussait le chariot ne passèrent qu'à quelques centimètres des yeux de Blade. Après qu'il se soit éloigné, Blade rampa sur les coudes et risqua un œil à l'extérieur.

L'homme portait une blouse blanche. Il était grand, mince, ses cheveux luisants de pommade étaient séparés par une raie médiane.

Son travail consistait à changer les bouteilles vides des goutte-à-goutte, suspendues au-dessus des lits de chaque malade, et à les remplacer par des pleines, qui contenaient probablement un sérum dont Blade ignorait la composition. À chaque fois qu'il penchait la tête pour attraper l'une des bouteilles, deux mèches lui tombaient sur le front.

Il s'acquittait de sa tâche avec une indifférence totale.

Il profita de l'écran lumineux d'un ordinateur pour se recoiffer en passant plusieurs fois sa main sur ses cheveux poisseux.

« Enfin », pensa Blade en le voyant tourner les talons et saisir de nouveau la poignée du chariot.

Lorsqu'il se retrouva à bonne distance, Blade, toujours embusqué sous le lit, saisit brusquement ses chevilles et le fit basculer en avant. Son exclamation de surprise fut couverte par le bruit des flacons qui se brisaient. Blade se glissa lestement hors de son abri, se releva et bondit sur sa proie comme un félin. Un coup sec et violent derrière la nuque l'immobilisa pour un bon moment.

Blade resta sur ses gardes encore quelques secondes. Il se redressa et jeta un regard panoramique sur le dortoir. L'écho de la lutte, courte, était passé inaperçu, tant des malheureux couchés dans les lits que de l'extérieur. Il enfila la blouse. Elle sentait la lotion capillaire bon marché. Il empoigna à son tour le chariot et sortit prudemment de la salle.

Il dut remonter un long corridor sombre pendant deux bonnes minutes avant de trouver une autre salle qui ouvrait sur le couloir. Une lumière nacrée transperçait une grande verrière. Au centre de la pièce, il y avait une table en acier sur laquelle gisait un cadavre en piteux état. Des petits filets de sang coulaient lentement sur la surface métallique incurvée, avant de rejoindre une rigole qui faisait le tour

du plateau et menait à un écoulement.

Blade n'avait nullement envie de passer encore en revue des corps mutilés. Il s'apprêtait à faire demi-tour quand il aperçut sur sa droite, au fond de la salle, ce qui, au premier abord, semblait être un immense aquarium. Puis, il vit que quelque chose se balançait à l'intérieur, quelque chose d'énorme. Il s'avança.

Ils étaient une dizaine. Une dizaine de corps noyés serrés les uns contre les autres, en une étrange caricature d'union sexuelle. Ils étaient nus, et leur peau ne portait pas les habituels stigmates d'une longue immersion. Blade fut frappé par la tranquillité de leurs traits. Ils semblaient être seulement profondément endormis : intacts.

D'un seul coup, un moteur, probablement installé dans le fond du container, se mit à ronronner, des chapelets de bulles apparurent et de petites vagues agitèrent le liquide un peu épais et transparent jusqu'à stagnant faisant se retourner un corps qui lança son bras mort en avant, comme à la recherche d'un point d'appui. Puis, tous les corps enchevêtrés se soulevèrent et remontèrent de quelques centimètres.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

Richard Blade se retourna en direction de la voix qui venait de s'élever.



## CHAPITRE XIII

L'homme avait un visage osseux, livide des traits cireux. Deux faucilles de barbes épaisses lui poussaient sur les joues. Il portait une longue blouse blanche qui lui descendait presque jusqu'aux chevilles.

— J'ai dit... Que faites-vous ici ? fit-il en levant le grand bistouri qu'il tenait dans la main droite.

— Je cherche le professeur Virgil Cantoz répondit Blade en fixant l'homme droit dans les yeux.

Un moment désarçonné par l'aplomb de son vis-à-vis, l'homme posa son ustensile sur la table de dissection et s'épongea le front d'un revers de manche.

— Que lui voulez-vous ?

— Lui parler, tout simplement.

— Ah ! Bien... bien.

L'homme se força à sourire. Lissa ses rares cheveux d'un blond roux vers l'arrière puis d'un geste vif, récupéra le bistouri abandonné et le lança en direction de Blade.

L'agent anglais évita facilement l'objet, qui finit sa course dans le mur, et bondit sur son agresseur en deux grandes enjambées.

Il le saisit à la gorge et le força à plaquer sa joue contre la plaque de métal. Les yeux de l'homme se retrouvèrent à quelques centimètres seulement de ceux du corps inerte allongé sur la table. La poigne et la détermination de Blade étaient si puissantes que l'homme à la blouse avait du mal à respirer.

— Je suis Cantoz, parvint à prononcer l'homme en se tortillant désespérément pour échapper à la pression.

Blade relâcha son étreinte. Le professeur Virgil Cantoz glissa et s'effondra sur le plancher. En le détaillant de plus près, Blade remarqua que les touffes de poils drus sous ses pommettes étaient souillées de sang séché. Ses mains empestaient le phénol et ses ongles étaient encore incrustés des résidus du talc qui protégeait le caoutchouc de ses gants chirurgicaux.

— Vous allez venir avec moi, ordonna-t-il d'une voix forte, en saisissant le professeur par le revers de sa blouse.

— Mais, pourquoi ? répondit-il. J'ai encore beaucoup de travail

ici.

— Du travail, répéta Blade en soupirant, quel genre de travail ? Le dépeçage de cadavre ?

La voix de la raison lui soufflait de partir au plus vite de cette salle, mais, encore une fois, il ne put résister à la curiosité qui le poussait toujours.

— Et ceux-là, lançait-il en désignant les corps qui flottaient dans la piscine, que font-ils ici ?

— Je suis l'inventeur d'un liquide révolutionnaire, répondit fièrement Cantoz, ravi de voir un étranger s'intéresser à ses expériences. Ces hommes, déclarés cliniquement morts, devraient normalement pourrir comme n'importe quel autre cadavre. En bien non, regardez-les, au lieu de cela leurs tissus sont parfaitement normaux. Ce procédé chimique va m'aider à conserver l'être humain intact ! Je vais parvenir au stade optimale... L'immortalité, jeune homme, l'immortalité !

— Et leurs esprits ?

La mine du professeur Cantoz se renfroga légèrement, il renifla.

— Bien sûr, il subsiste encore quelques petits problèmes, fit-il en grattant vigoureusement sa barbe. Mais, je trouverais bien la solution, vous pouvez me faire confiance.

— Vous êtes la dernière personne sur cette Terre à qui j'accorderais ma confiance, rétorqua Blade.

Aussitôt sa phrase achevée, il poussa sans ménagement son prisonnier hors de la salle.

— Vous n'avez pas le droit, protesta Cantoz en se débattant maladroitement.

— Taisez-vous, ordonna Blade, ou je vous assomme.

Sa suggestion eut pour effet de calmer instantanément le professeur à la solde de Muerta.

À peine était-il revenu dans le couloir que Blade entendit des pas précipités et des éclats de voix, venant probablement des étages inférieurs du bâtiment.

— Vous ne pourrez jamais sortir vivant d'ici, fit Cantoz.

— Nous allons quand même essayer, répliqua Blade en l'entraînant brutalement vers l'escalier qui desservait les étages supérieurs.

Ils grimpèrent les marches quatre à quatre et stoppèrent un bref instant devant une mince ouverture, qui donnait sur l'extérieur. Le panorama n'était guère encourageant. Des patrouilles avaient fait leur apparition et le secteur était maintenant quadrillé.

Il allait être nettement plus difficile de sortir que d'entrer !

Le professeur Cantoz le tira de sa réflexion.

— Vous ne connaissez pas les lieux, fit-il. Vous feriez mieux d'abandonner, croyez-moi. Si vous me libérez, j'essaierais de vous obtenir des mesures de clémence.

— Comme un petit bain dans un aquarium, ironisa Blade avant de reprendre l'ascension.

Parvenu sur le toit de l'immeuble, Blade décida de tenter sa chance en empruntant l'échelle de secours. Cette issue providentielle se terminait quatre étages plus bas, dans une cour exigüe. Il espérait seulement ne pas tomber une nouvelle fois sur un de ces chiens à visage humain.

Le professeur Cantoz arborait une sorte de grimace figée, il attrapa l'échelle des deux mains en respirant bruyamment par le nez. Blade s'accrocha à son tour à l'échelle oubliant la douleur qui lui tirillait toujours la jambe droite.

Ils avaient à peine descendu la valeur d'un étage qu'un coup de sifflet strident les fit se retourner. Blade repéra tout de suite le groupe de soldats en armes qui se trouvaient au bas de l'échelle. L'un des hommes leva son bras, bien haut, dans leur direction, tandis qu'un autre les ajustait avec un tube de métal qui ressemblait dangereusement à un bazooka.

Il était maintenant beaucoup trop tard pour faire demi-tour. Cantoz, apercevant lui aussi les soldats, se mit à pousser des petits cris de chien terrifié.

Le premier impact laissa un trou béant et fumant, quelques mètres au-dessus d'eux. Des morceaux de mur dégringolèrent sur les deux fuyards. Cantoz cria de plus belle en implorant les dieux.

Le deuxième coup était encore plus proche.

Blade vit un morceau de l'échelle de secours tomber lourdement sur le sol. Un éclat de plâtre lui fendit l'arcade sourcilière. Son œil se voila de sang. Mais, il poursuivit tout de même sa descente. Il s'essuya avec sa manche. Sa vue s'éclaircit et il distingua le tireur qui épaulait de nouveau son terrible engin.

— Feu ! hurla quelqu'un.

## CHAPITRE XIV

Le troisième projectile arracha toute l'arête du mur à leur gauche. Déséquilibré, Blade lâcha l'échelle tandis que son prisonnier basculait lui aussi dans le vide en gesticulant et hurlant.

Richard Blade atterrit dans un monticule de terre, au bord d'une tranchée. La terre molle amortit sa chute en épousant les formes de son corps. La tranchée était pleine de saletés, équipements hors d'usage, sacs vides, et d'objets qui ressemblaient à des matelas éventrés. Il fallut quelques secondes à Blade pour réaliser qu'il s'agissait de cadavres. Visiblement tous ne terminaient pas dans l'incinérateur que lui avait montré Stadia.

Le professeur Cantoz, tomba lui aussi à quelques mètres de là, sur le providentiel remblai.

Les quatre soldats apparurent.

— Je suis le professeur Cantoz ! hurla le savant qui avait bien vite repris ses esprits. Vous me reconnaissez, aidez-moi, il a tenté de m'enlever.

Alors qu'il ouvrait la bouche pour répondre, l'homme au bazooka tressaillit sous l'impact d'une balle. Un plumet de sang jaillit de sa nuque à la manière d'une queue de cheval.

Des éclats d'os et des fragments de chair tombèrent sur le professeur qui cacha son visage dans ses mains et se jeta au sol, complètement paniqué.

Richard Blade bondit en avant et récupéra le bazooka abandonné. Il le jeta avec force vers les autres soldats, deux d'entre eux partirent à la renverse. Le quatrième avait esquivé l'attaque de Blade, il s'avança doucement, sûr de lui, son arme à la main. À cette distance il ne pouvait pas le rater. Une nouvelle détonation retentit et l'homme bascula dans la tranchée, des bulles de sang plein la bouche. À la vitesse de l'éclair, Blade sauta sur les deux autres soldats qui s'étaient relevés.

L'affrontement fut bref mais violent. D'un saut chassé dans la poitrine il élimina son premier adversaire, tandis que le second se débattait avec la bandoulière de son arme qui s'était enroulée autour de son bras.

Blade ne lui laissa pas le temps de régler ce menu problème, il le

cueillit d'un coup de pied violent au bas-ventre, qui suivit d'un violent coup asséné des deux poings serrés, sur la nuque de l'homme qui basculait sous la douleur du premier choc.

Il leva la tête, alerté par le bruit d'un pas qui se rapprochait.

La silhouette massive d'Otaleira occupa bientôt la presque totalité de son champ de vision. Il avait l'air irrité.

— C'est lui Cantoz ? fit-il en désignant du bout de son arme le professeur qui tentait, désespérément de sortir de la tranchée.

Blade répondit par l'affirmative d'un hochement de la tête.

Le rebelle venait, en intervenant au bon moment, de lui sauver la vie. Pour la première fois depuis qu'il le connaissait, il appréciait vraiment son mauvais caractère et sa face de bouledogue.

— Je te remercie, sans ton aide...

— Ce n'est rien, le coupa Otaleira. J'ai dû tuer une bonne douzaine de soldats avant de te retrouver, mais je suis sûr qu'il en reste encore, et ils ne doivent pas être contents.

Le professeur Virgil Cantoz parvint enfin à se hisser hors de la tranchée. Les cheveux hirsutes, les yeux révulsés, il ressemblait à un diable sortant d'une boîte.

Il tituba un moment puis tâta son front. Son corps tout entier se contracta lorsqu'il sentit un curieux bout de quelque chose collé au-dessus de son sourcil. Il l'ôta et voulut voir ce dont il s'agissait. Horrifié, il contemplait une des incisives du soldat au bazooka.

Ne lui laissant pas le temps de savourer plus longtemps sa découverte, Otaleira le tira sans ménagement par la manche de sa blouse.

Un soleil timide perçait à peine les nuages. Ils progressèrent à l'abri des bâtiments pendant une bonne centaine de mètres avant d'apercevoir avec satisfaction la carcasse de leur camion. Le véhicule était toujours rangé devant son hangar. Le camp semblait en effervescence, des coups de sifflet fusaient, des cris et ses ordres se croisaient dans l'air.

Richard Blade n'aimait pas cela, ils allaient devoir parcourir cent bons mètres, à découvert, sans aucune protection.

— Allons-y, fit-il en serrant dans sa main l'arme que venait de lui tendre Otaleira, le sien était resté sous le lit, dans la salle commune des horreurs.

Ils marchèrent très vite, ne gardant en point de mire que la masse du camion. Blade ouvrait la marche, son arme pointé vers l'avant, Otaleira traînant littéralement Cantoz. Les pieds du professeur touchaient à peine le sol.

À mi-chemin, un bruit ferraillant de moteur les frappa. Les trois hommes se retournèrent à l'unisson. Un engin blindé fonçait droit sur eux. Le tank mesurait environ trois mètres de haut, ses chenilles arrachaient des mottes de terre.

La mitrailleuse postée sur la tourelle se mit à tourner lentement.

Il ne leur restait plus qu'une chose à faire courir.

Ils démarrèrent et filèrent en zigzag afin de ne pas faciliter la tâche du mitrailleur posté dans l'habitacle de l'engin.

Plusieurs balles s'enfoncèrent dans le sol détrempé avec un bruit sourd. Tout d'un coup, Otaleira trébucha et s'enfonça jusqu'aux aisselles dans une mare de boue. Cantoz en profita pour se libérer de l'emprise du rebelle. Il s'arrêta, comme désorienté, puis enleva sa blouse et se mit à l'agiter au-dessus de sa tête en criant.

— Ne tirez pas ! Je suis le professeur Cantoz.

Il rebroussa chemin fonçant droit vers le tank.

Blade qui avait réussi à tirer Otaleira de sa délicate posture, crispa ses lèvres sous la douleur de sa jambe blessée mais se lança à sa poursuite.

— Le camion ! hurla-t-il à Otaleira.

Il rattrapa le professeur Cantoz et le plaqua sur le sol à la manière d'un joueur de rugby.

Cantoz avait le visage couvert de boue.

— Lâchez-moi, glapit encore Cantoz, avant de recevoir la crosse du fusil sur la nuque.

Les balles fusaient maintenant de tous les côtés. Blade traînait son lourd fardeau.

Otaleira se releva. Il lança des bordées d'injures en direction du tank en brandissant son poing tout en courant droit sur le camion.

Blade était épuisé : la course, le manque d'oxygène, et le professeur Cantoz, inerte, qui pesait une tonne.

Une balle rafale creusa le sol, à seulement quelques centimètres de son pied. Il entendit le bruit de leur camion qui s'approchait. Jamais il n'avait autant aimé le chant d'un moteur !

Arc-bouté sur le joystick, pratiquement debout dans la cabine, Otaleira vomissait toujours son flot d'injures. Il stoppa près de Blade alors que le tank n'était plus qu'à quelques mètres de son compagnon. Heureusement, l'engin blindé était beaucoup moins facile à manœuvrer que leur véhicule. Le tank dépassa son objectif, freina longuement avant de faire demi-tour. Pendant ce temps, Blade avait littéralement projeté Cantoz dans le camion. Il s'apprêtait à grimper à son tour quand un ordre bref le fit s'immobiliser. Il se retourna

aussitôt. Juché sur la tourelle de son tank, un soldat le tenait en joue.

Son sang ne fit qu'un tour. Il fallait coûte que coûte enlever Cantoz, pour que la mission soit une réussite. Il n'hésita pas un seul instant.

— Sauve-toi ! hurla-t-il à Otaleira avant de lever son arme, bien haute au-dessus de sa tête, en un simulacre de reddition.

Alors que le camion s'ébranlait, il se jeta à terre et arrosa copieusement la carcasse du tank. Les balles ricochèrent sur le blindage mais obligèrent le soldat à se protéger. Lorsqu'il refit surface, Otaleira était déjà loin. Le blindé tira plusieurs salves qui n'atteignirent pas leur objectif.

Richard Blade ferma les yeux. Seul, sans défense face à un engin de plusieurs tonnes, il s'attendait d'un moment à l'autre à se faire transpercer par les balles. Mais, rien ne vint.

Vidé de fatigue, il se frotta la figure, offrit son visage à la pluie qui s'était mise à tomber lorsqu'il se risqua à rouvrir les yeux. Il était entouré par tout un détachement. Il jeta son arme et reçut un violent coup de crosse sur la tête.

Avant de s'évanouir, la dernière vision qu'il emporta fut celle du camion piloté par Otaleira qui franchissait les limites du camp.

## CHAPITRE XV

Après l'opération d'enlèvement de Cantoz, il avait été arrêté, assommé et s'était réveillé dans une cellule.

Le commandant du camp l'avait rapidement interrogé, mais Blade avait joué les imbéciles. Il n'était qu'un exécutant, le chef s'était enfui avec le professeur Cantoz.

Les soldats ayant assisté à l'enlèvement étaient tous morts, aucun risque que sa version soit démentie.

Si l'officier avait soupçonné l'importance de sa proie il n'aurait sans doute pas décidé d'expédier son prisonnier vers un camp de détention tout proche !

Quelques heures plus tard, Richard Blade était assis sur les berges d'un chemin effondré. À ses côtés, d'autres prisonniers étaient tout aussi silencieux, moroses et épuisés.

Il avait été confié à l'escorte de la colonne de prisonniers, par l'officier commandant le camp d'où Blade et Otaleira avaient fait sortir le professeur Cantoz. Le véhicule blindé brinquebalant qui l'avait amené était reparti et il avait rejoint la cohorte triste et silencieuse.

Ils suivaient une route défoncée, marchant en file indienne, escortés par un détachement de soldats. Ils étaient tous noirs, dégoûtants incrustés de boue séchée.

Le chef des soldats venait d'ordonner cette pause. Si ses hommes, regroupés autour d'un feu, étaient occupés à se restaurer, les prisonniers n'avaient eu ni nourriture, ni eau.

Un léger crachin tombait sans discontinuer d'un ciel désespérément livide. Il commençait à faire froid et Blade croisa ses bras sur ses genoux et posa sa tête dessus. Il entendait des bribes de conversation. Les soldats étaient satisfaits de leur journée. Plusieurs prisonniers étaient morts d'épuisement.

En fait, au premier signe de faiblesse les bagnards étaient abattus sans sommation et leurs corps pourrissaient le long du chemin.

Une route habituelle, à en juger par les squelettes qui parsemaient le bas-côté.

Un soldat au crâne rasé, l'uniforme maculé de taches, s'approcha du groupe. Il portait un grand seau dont il balançait le contenu sur les prisonniers, puis il fit demi-tour sans leur accorder l'ombre d'un



regard. La plupart des hommes se jetèrent immédiatement sur les restes, comme une bande de chiens affamés. Richard Blade contempla ce triste spectacle en crispant les mâchoires et en serrant les dents.

L'heure de la revanche allait bientôt sonner. Il en était persuadé.

Stadia s'approcha du professeur Virgil Cantoz, retint son geste pendant une fraction de seconde puis elle le gifla à toute volée. Surpris par cette attaque, l'homme dévoué de Muerta dégringola de son tabouret.

Le visage de la jeune femme était ravagé par l'inquiétude et la tristesse.

— Tout cela, c'est à cause de lui ! cria-t-elle.

— Calme-toi, intervint Jalil en l'empêchant de se jeter sur le professeur qui venait de se relever.

Virgil Cantoz massait sa joue devenue rouge en fixant, avec ses yeux de chien battu, celle qui venait de le frapper.

— Vous êtes folle ! fit-il.

— Ferme-la, si tu ne veux pas que je t'arrache la langue ! intervint à son tour Otaleira.

— Au contraire ! lança Damian en pénétrant dans la pièce. Il faut qu'il parle, qu'il nous raconte tout ce qu'il sait.

Le chef des rebelles fit le tour de la chambre, attrapa un vieux fauteuil encombré par des livres qu'il jeta sans y prendre garde sur le sol en terre battue et s'installa, dos à la grande cheminée de pierre où crépitait une flambée.

— Pour que le sacrifice de l'étranger ne soit pas vain, poursuivit Damian.

Stadia ne put retenir ses larmes. Bustos Domec, occupé à ramasser les livres balancés par le chef des rebelles, abandonna sa tâche et vint prendre sa nièce dans ses bras.

— Il parlera, promet Otaleira en frottant ses mains, tu peux me faire confiance. Son sourire était effrayant.

Le professeur Cantoz sentit une goutte de sueur glisser lentement le long de son dos. Il eut une folle envie de crier lorsque l'homme au visage de bouledogue s'approcha dans sa direction. Mais, même s'il ignorait le lieu de sa détention, il devinait que les murs suintaient d'humidité étaient assez épais pour étouffer ses cris les plus perçants.

Une main énorme lui empoigna les cheveux et lui rejeta la tête en arrière. L'interrogatoire s'annonçait musclé.

Blade et ses compagnons d'infortune traversaient un vallon qui s'évasa progressivement puis ils débouchèrent dans une autre vallée tout aussi désertique et désolée que toutes celles qu'ils avaient traversées. Ils atteignirent une rivière large, rapide et grondante, charriant des eaux sombres et irisées, comme huileuses.

En amont, sur la berge, Blade distingua un grand bâtiment qui ressemblait à un corps de ferme. Le quadrilatère était percé d'une multitude de petites ouvertures rectangulaires avec des barreaux scellés dans la pierre.

« Toutes les prisons du monde se ressemblent » pensa Blade.

Sur le seuil du quartier des gardiens un soldat regarda défiler la longue colonne de prisonniers, le visage impassible, ne prenant même pas la peine de répondre au salut enjoué que lui adressa le chef du détachement en passant devant lui.

Ils débouchèrent dans une cour boueuse. Les bâtiments étaient désespérément tristes et sombres. Les prisonniers furent jetés tout de suite dans leurs cellules respectives.

— Te voilà chez toi ! lança un soldat en poussant Blade dans sa prison.

Aussitôt la porte refermée, l'odeur le prit à la gorge. Une odeur douceâtre qu'il connaissait bien. L'odeur de la mort. L'intérieur de la geôle était sombre, mais il aperçut quatre paillasses. Il y avait quelqu'un sur l'un des lits, un corps inerte. Une forme noire, enflée, avec deux yeux sortant de leurs orbites comme s'ils cherchaient la lumière. Sur la poitrine du mort, Blade remarqua que quelque chose bougeait. Il se pencha et découvrit avec stupéfaction que des rats avaient déjà commencé leur bombance. Dérangés dans leurs agapes, ils s'enfuirent et disparurent par un trou percé dans le mur. Sur la pailleasse tout près de la minuscule fenêtre une forme bougea. Blade s'avança encore dans la cellule. Dans l'angle une forme se tenait recroquevillée dans l'ombre.

L'homme avait des yeux troubles fixés sur le mur, pas de chaussures, il était dans un état de saleté indescriptible, une barbe hirsute lui couvrait le visage jusqu'aux pommettes.

Alors que Richard Blade le croyait perdu dans les landes désolées de la folie, le corps du supplicié se réveilla de sa léthargie et se souleva. L'homme s'agrippa désespérément à sa pailleasse.

Ses pauvres mains disaient son supplice. On avait tranché tous ses doigts, sans doute un à un, et cautérisé les blessures au fer rouge. La chair bourgeonnante, enflammée, suintait. La douleur devait être

terrible. Le supplicié n'avait pas encore remarqué la présence d'un étranger, il fit un ou deux mouvements incertains vers la droite puis sur la gauche.

Le cœur de Richard Blade se serra en voyant le malheureux tenter de se redresser. L'agent secret s'approcha de lui et l'aida à se relever. Quand l'homme le regarda, rien dans ses yeux n'indiquait l'intérêt ni la surprise, seulement la souffrance. Son regard fixe était comme tourné vers l'intérieur.

— Qui êtes-vous ? demanda Blade en tendant l'oreille pour capter la voix cassée de l'homme.

— Je m'appelle Drux... Mes combattants et moi, sommes tombés dans un piège.

Ce nom ne lui était pas inconnu. Blade réfléchit un instant et se souvint des informations données par Otaleira. Ainsi, il se trouvait devant le chef d'un des réseaux de la résistance. Le leader du groupe œuvrant pour le retour de la dynastie du roi Cronos.

— Que sont devenus tes hommes ?

— Ceux qui ont survécu se cachent, répondit Drux avant de cracher un jet de salive sanglante.

— Je fais partie du groupe de Damian, commença tout de suite Blade, nous préparons une offensive contre Muerta. Il faut absolument que tes hommes nous aident.

— Approche, murmura Drux dans un râle, je vais prendre le risque de te faire confiance.

Blade se pencha encore un peu plus. Le lobe de son oreille vint toucher les lèvres tuméfiées du chef rebelle.

Drux chuchota un moment puis s'arrêta, épuisé.

— Le mot de passe ? reprit Blade.

Le chef rebelle fit un effort surhumain pour parler à nouveau et livra l'indication que demandait Blade. La voix n'était plus qu'un souffle.

— N'aie crainte, nous vaincrons, je te le promets !

— J'en suis sûr, soupira Drux dans une sorte d'orgueil mélancolique, avant de retomber sur sa paillasse, anéanti.

Il venait de rendre l'âme mais grâce à Blade sa mort ne serait pas inutile. « Mais il faut d'abord que je sorte d'ici pensa le voyageur de la dimension X en se redressant.

## CHAPITRE XVI

Blade n'avait qu'une idée approximative de l'heure, il savait seulement que le jour venait à peine de se lever. Agrippé aux barreaux de la meurtrière de sa cellule, il découvrait le camp de détention. Il y avait juste assez de lumière pour qu'il puisse apercevoir des soldats crasseux aux visages hagards qui défilaient, pendant que d'autres se tenaient au garde-à-vous devant un grand portrait de Muerta. Le salut au chef. Tous les dictateurs se ressemblent...

Son regard courut un moment sur les barbelés disposés tout autour des bâtiments et s'arrêta sur ce qu'il devina être un canal. Des filets de brume montaient de l'eau endormie. Sur la berge, près d'un pont flottant, des soldats étaient occupés à charger des caisses dans de longues barques à fond plat.

Blade suivit des yeux le canal aussi longtemps que son champ de vision le lui permettait, en se disant qu'il filait probablement vers la ville. Son regard s'était à peine arrêté sur le troisième lacet formé par le cours d'eau, qu'une formidable explosion fit trembler les murs de sa cellule. Il dégringola de son poste d'observation.

Encore sonné par sa chute, il vit la porte de sa cellule voler en éclat. Sans attendre, il se précipita dehors. Sa rapidité d'intervention lui sauva la vie. Moins de deux secondes plus tard, la bâtisse où il était détenu fut pulvérisée par un projectile tombant du ciel. Instinctivement, sans chercher tout de suite à se mettre à l'abri, il leva les yeux vers les nuages.

Médusé, il aperçut un ballon argenté. Le dirigeable avait la forme d'un gros poisson boursouflé. Dans un mouvement houleux, il se balançait d'avant en arrière au gré des courants aériens. Dans sa spacieuse nacelle d'osier, Blade repéra trois hommes occupés à larguer des bombes de taille impressionnante sur le camp de détention. Ainsi, son salut inespéré venait du ciel.

Le centre de la cour n'était qu'un cratère fumant. Les soldats survivants couraient dans tous les sens en hurlant. Une épaisse fumée noirâtre enveloppait les bâtiments. Partout gisaient des corps mutilés et calcinés.

Blade plongea dans le mur de fumée. Il tomba nez à nez avec un soldat hébété qui avançait les bras en avant, comme un aveugle. Blade le stoppa net d'un savant coup de karaté porté à la gorge. Le soldat

chercha sa respiration un instant, puis, ne la trouvant décidément pas s'affala dans la boue. Le voyageur de l'infini le délesta tout de suite de son arme, un pistolet d'un calibre impressionnant.

Les volutes de fumée se dissipèrent un peu. L'effet de surprise dépassé, les hommes de Muerta étaient maintenant prêts à riposter. Ils venaient de mettre en œuvre un petit canon, monté sur un affût mobile et susceptible d'être orienté tant vers le sol que vers le ciel. Blade leva à nouveau les yeux en direction du ballon, ses trois occupants n'avaient aucune chance de s'en sortir vivant. Leur action de commando un peu folle allait se terminer tragiquement.

Il devait absolument tenter quelque chose pour les aider. Mais il fallait faire très vite, la pagaille qui avait suivi le pilonnage du camp n'était déjà plus qu'un souvenir.

Une première salve partit en direction du dirigeable. Elle déchira les nuages et manqua le ballon qui se mit toutefois à tanguer dangereusement. Le terrible écho de la détonation résonna entre les murs du camp. Visiblement, les occupants du ballon n'avaient plus aucune munition pour répliquer.

L'échine courbée, Blade courut aussi vite qu'il le put en direction de la pièce d'artillerie. Sa blessure à la jambe, venait de se réveiller, au mauvais moment.

Il croisa encore plusieurs soldats qui ne lui accordèrent pas la moindre attention. Les yeux braqués vers le ciel, ils semblaient aveuglés par la haine.

La deuxième détonation résonna encore plus fort. L'obus manqua lui aussi son objectif. Miraculeusement, comme un défi aux lois de la guerre, le ballon flottait toujours dans l'air.

Richard Blade s'agenouilla et visa soigneusement le soldat occupé à rectifier la hausse du canon. La balle toucha son objectif. L'homme, blessé à la tête, dégringola de son perchoir. Les deux autres soldats qui l'assistait se relevèrent et regardèrent tout de suite dans la direction de Blade. Le plus petit fit de grands gestes du bras, une balle lui perfora l'estomac et il bascula à la renverse. L'autre eut juste le temps de se coucher avant de subir le même sort. Des balles sifflaient maintenant tout autour de lui et ricochaient sur la carapace d'acier du canon.

Richard Blade vida la totalité de son chargeur sans cesser de progresser droit devant lui. Lorsque le tir cessa enfin, le soldat survivant se releva en ouvrant de grands yeux. Mais Blade était déjà sur lui. La plante de son pied, écrasa l'estomac du soldat. Le soufflé coupé, il roula sur le côté. En une fraction de seconde, Blade lui tomba sur le dos et l'étrangla proprement d'une clé au cou. Les vertèbres craquèrent, le corps de l'homme eut un dernier spasme. Le soldat

définitivement neutralisé, il grimpa sur le siège de visée du canon.

S'apercevant de la situation, un gradé hurla des ordres. Un groupe de soldats se mit à courir tout de suite, d'une manière désordonnée vers la pièce d'artillerie pendant que d'autres, beaucoup moins téméraires, décidèrent d'ajuster Blade de leur position.

Le bruit des balles qui meurtrissaient le blindage du canon devint vite assourdissant. Blade, pratiquement allongé sur le mécanisme, actionnait en même temps les manivelles de hausse et de pivotement de la pièce d'artillerie. Les rouages se mirent à gémir et le fût du canon décrivit une courbe élégante.

Et mortelle.

Le gradé se jeta sur le sol et se prit la tête entre les mains. La bouche du canon était maintenant pointée droit sur le bâtiment principal du camp où était enfermé la presque totalité des prisonniers, et lui et ses hommes se trouvaient en plein sur la trajectoire.

L'engin cracha un obus qui éventra la prison. Les soldats furent projetés dans les airs comme des insectes tandis que Blade était balancé à terre par le recul violent du canon.

En se relevant il distingua, émergeant de la fumée, des cohortes de prisonniers, hagards, à moitié nus, qui se ruaient hors de leur prison. Certains restaient sur place, offrant des cibles faciles aux soldats dépassés par la tournure que prenaient les événements. D'autres couraient droit devant eux, vers la porte du camp, sans se poser de questions, d'autres, enfin ramassaient les armes abandonnées par les soldats morts et se battaient avec l'énergie du désespoir.

Au beau milieu de la panique générale, comme pour ajouter encore un brin d'animation, le dirigeable vint se poser au centre de la cour. Blade n'avait pas la force nécessaire pour introduire un autre obus dans la chambre du canon. Il sauta de la tourelle de tir, déterminé à sortir coûte que coûte de cette maudite prison. Il régnait un désordre indescriptible, les balles sifflant de tous les côtés, des hommes se battaient au corps à corps dans l'âcre fumée. Alors qu'il avançait vers le ballon, un soldat couché l'attrapa par la cheville. Blade tomba en avant, le nez dans la boue. Il se redressa et tourna la tête. Le soldat s'était relevé et le menaçait de la pointe effilée d'un sabre. Le voyageur reconnut le gradé qui avait lancé sans succès, ses hommes sur lui.

— Chien ! tout ceci est de ta faute, tu vas crever ! beugla-t-il.

La bouche tordue par un rictus de haine, il leva le sabre bien haut, au-dessus de sa tête. Blade vit l'éclat de la lame scintiller. Dans une fraction de seconde l'arme allait lui trancher le cou, ainsi s'achèverait son ultime voyage dans l'infini des dimensions.

Soudain, le geste du soldat se figea. Le gradé était aussi raide et immobile qu'une statue. Un poignard s'était planté dans sa gorge, juste en dessous de sa pomme d'Adam. Le sang jaillit. Il tomba à genoux, vomit un jet de salive, bascula et expira dans un râle, le sabre toujours serré dans l'étau de ses deux mains.

Blade se retourna à la vitesse de l'éclair. Près du ballon, un homme, les jambes écartées, lui adressa un geste de la main. Blade le rejoignit. Son sauveteur était une montagne de muscles. Les longs cheveux blonds qui lui descendaient le long des épaules lui faisaient une crinière d'or.

— Merci, fit simplement Blade.

— Toi aussi tu nous as sauvés, répondit l'homme. J'ai suivi ton action de là-haut.

Ses deux compagnons s'extirpèrent à leur tour de la petite nacelle en osier du dirigeable. Ils étaient beaucoup moins impressionnants par leurs tailles et leurs carrures que leur camarade. L'un d'eux avait des petites lunettes cerclées de métal, des cheveux ébouriffés et un costume élimé. L'autre, à peine plus grand qu'un enfant d'une quinzaine d'années, avait le visage entier recouvert d'une sorte de graisse sombre. Il ressemblait à un gosse sortant d'une mine de charbon.

— Je m'appelle Blade, fit le voyageur de la dimension X en s'approchant un peu plus de ce singulier équipage.

— Et moi Kral, dit le colosse qui était manifestement le chef de cette expédition.

Il désigna les deux autres d'un geste du bras.

— Et voici les deux frères Monok. Nous venons libérer notre chef.

— Pressons-nous, implora l'homme aux lunettes, mon ballon n'a plus beaucoup de gaz.

Blade regarda le dirigeable qui tirait à petits coups secs sur ses ancrages.

— Peux-tu nous aider ? demanda Kral.

— Comment se nomme votre chef ? fit Blade, soudain assailli par un pressentiment.

— Drux, répondit le guerrier.

À la mine sombre affichée par leur interlocuteur, les trois hommes comprirent tout de suite qu'ils étaient arrivés trop tard.

Malgré la bataille qui se poursuivait dans un vacarme infernal, Kral s'agenouillât planta son glaive dans le sol et marmonna une prière.

— Le gaz ! Le gaz ! cria de nouveau l'homme aux lunettes.

Une balle perdue lui siffla aux oreilles et il plongea à l'intérieur de sa nacelle.

— Que le diable t'emporte toi et ton ballon ! lui cria Kral en se relevant. À présent, tout est perdu.

— Non ! lança Blade d'une voix forte.

— Que veux-tu dire ? répliqua le colosse en le fixant avec ses yeux perçants.

— Si tu nous fais sortir de ce camp, tu auras le droit à toutes les explications que tu désires, proposa Blade, mais pour l'instant je crois qu'il vaut mieux filer.

Kral resta songeur un court instant puis fit un geste brusque du bras en direction du ballon pour signifier qu'il acceptait le marché.

Ils grimpèrent dans la nacelle grinçante. Satisfait du dénouement, l'homme aux lunettes laissa filer les câbles d'amarrage et le dirigeable entama une lente ascension.

Pendant les trente premiers mètres, Blade connut une sensation d'étourdissement, les événements s'enchaînaient à un rythme étourdissant puis il vit rapetisser le camp en dessous du ballon. Rapidement les soldats ne furent plus que des fourmis.

Il distingua le fouillis des maisons en ruine qui révélait le quadrillage des rues et des ruelles d'un village abandonné, à peu de distance. Ils longèrent un alignement d'arbres et le canal que Blade suivait des yeux, quelques minutes auparavant.

Puis, le ballon se retrouva dans les nuages gris, humides et enveloppants. Blade s'accrocha obstinément à la nacelle tandis qu'ils étaient follement balancés d'un côté sur l'autre. Un halètement quasi humain émanait du ballon lui-même.

L'homme aux lunettes cerclées était le préposé à la bonne marche du dirigeable. Il se tenait tête en l'air, vérifiant la bonne combustion du gaz gonflant son engin, pendant que son frère restait recroquevillé dans le fond de la nacelle.

— Maintenant, tu peux m'expliquer, fit Kral en s'approchant de Blade.

Le visage balayé par les courants aériens, l'agent secret anglais prit la parole. Il espérait que le colosse accepterait son plan. Il ne risquait pas seulement sa vie, mais aussi celle de ses compagnons.

Une bonne partie de l'opération qu'il avait lui-même mis sur pied dépendait à cet instant de son talent d'orateur.



## CHAPITRE XVII

— Notre messenger est revenu des provinces du sud, lança Jalil, d'une voix forte.

La pièce où le jeune homme venait de pénétrer était encombrée d'une longue table, recouverte de plans et de cartes.

Penché au-dessus, Damian examinait les documents sourcils froncés et regard sombre. À ses côtés, Stadia, les deux coudes appuyés sur la table, semblait perdue dans une profonde rêverie.

— Les paysans sont d'accord pour se joindre à nous, continua Jalil, le visage radieux.

Son chef se redressa. Les traits de son visage se décrispèrent légèrement.

— Voilà une bonne nouvelle ! fit-il en hochant pensivement la tête.

— Ils prendront part à l'offensive, poursuivit Jalil. Leurs combattants se regrouperont selon nos instructions.

— Bien... apprécia encore Damian. On dirait que le plan de l'étranger commence à prendre tournure.

— Il serait fier de nous, murmura Stadia. Une larme perla au coin de sa paupière et descendit doucement le long de sa joue.

— Ainsi, tu prétends que notre chef t'aurait livré l'emplacement de nos camps ?

— C'est la vérité, acquiesça Blade.

Le dirigeable était de plus en plus ballotté par un vent violent. L'homme aux lunettes faisait des efforts désespérés pour maîtriser son engin.

— Nous descendons ! cria-t-il en s'accrochant au câble qui retenait la nacelle.

— Et le mot de passe ? reprit Kral, sans se préoccuper le moins du monde de son compagnon.

Son visage était grave. Il demeurait immobile, les deux pieds solidement ancrés sur le sol en osier, malgré le roulis provoqué par les rafales. Blade sentait bien que son interlocuteur était lui aussi malmené, bousculé, par les révélations qu'il venait de lui livrer, tout comme le dirigeable qui oscillait maintenant de droite à gauche.

Richard Blade lui avait tout raconté ; son arrivée dans le royaume de Pangéa, sa rencontre avec les hommes de Damian et bien entendu, le plan qu'il avait échafaudé.

— « Le fils de l'homme part en guerre, il veut une couronne d'or ; son drapeau flotte au loin. Qui le suivra vers son destin ? » récita-t-il d'une voix forte.

— C'est bien la phrase que nous devons prononcer, s'étonna Kral. Tu ne mens pas, notre chef t'as bien livré nos secrets.

— Alors, répliqua Blade en lui tendant la main, tu acceptes donc de t'unir à nous ?

Le colosse serra la main que lui tendait Blade.

— Mes hommes seront avec toi, fit-il, je t'en fais le serment.

À peine avait-il achevé sa phrase qu'un bruit de moteur les fit se retourner.

À travers de gros nuages sombres et poussiéreux, un avion volait droit sur eux.

— Malheur ! cria l'homme aux lunettes cerclées.

Son frère se releva et poussa lui aussi un cri.

Richard Blade prit le temps de détailler l'appareil qui approchait. C'était un appareil de reconnaissance assez vétuste, un bimoteur d'un modèle suranné, et son pilote, exposé à l'air libre, ne disposait que d'une mitrailleuse fixée sur le capot avant, et tirant au travers de l'hélice.

Visiblement les techniques aéronautiques de cette dimension étaient encore balbutiantes. Heureusement.

— Un avion de surveillance ! cria Kral. Cela signifie que nous approchons de la ville.

L'aéroplane volait visiblement lentement, mais c'était largement suffisant pour dépasser les performances du dirigeable.

— Nous descendons ! Nous allons nous écraser ! crièrent à l'unisson les deux frères Monok.

Blade avait toujours les yeux fixés sur l'avion qui se rapprochait dangereusement. Pendant une fraction de seconde, il se demanda comment ses camarades et lui allaient périr ; en s'aplatissant sur la terre ferme, ou bien en succombant aux balles de la mitrailleuse.

— Chiens ! hurla Kral, qui s'était mis debout sur le rebord de la nacelle.

Les deux frères Monok pleuraient en s'étreignant. Le ballon poursuivait sa chute vertigineuse. Richard Blade aperçut les premières maisons de la capitale.

D'un seul coup, l'avion qui avait pris de l'altitude, piqua sur eux. Son moteur siffla et une salve de plomb déchira les nuages.

Une balle se nicha dans la nacelle, une autre écorcha la jambe de Kral. Le colosse ne broncha même pas et continua d'apostropher le pilote de l'avion.

L'avion interrompit son piqué après les avoir dépassés, vira sur l'aile et amorça une remontée rapide en cabrant son appareil. C'était un bon pilote.

Quelques secondes plus tard, impuissants, les occupants du ballon le virent revenir vers eux.

Les deux frères Monok avaient les yeux exorbités.

La mitrailleuse crépita une nouvelle fois. Son barillet-canon tournait à une allure folle.

L'un des frères Monok, l'homme au physique d'adolescent, fut catapulté hors de la nacelle par une balle. Son frère se remit à hurler comme un forcené brandissant ses mains couvertes de sang.

Pour Blade tout était maintenant très clair. C'était bien l'avion qui allait gagner la partie de dés macabre qui l'opposait à la terre ferme. Au moins ce serait rapide !

Des morceaux de nacelle se détachaient tout autour de lui. Il ressentit un tourbillon au creux de l'estomac lorsque le dirigeable fit une nouvelle embardée.

Les trois hommes s'accrochèrent fermement au câble qui reliait le ballon à la nacelle, tandis que cette dernière, hachée par les balles achevait de se démantibuler et chutait en tourbillonnant.

Blade eut la redoutable vision des maisons qui se rapprochaient et de l'eau sombre d'un canal, puis ils entrèrent dans les nuages gris, enveloppants et humides.

Le gaz fuyait maintenant du ballon. Au fur et à mesure qu'il s'échappait, la vitesse de la descente augmentait dangereusement. Heureusement pour les trois hommes, l'avion avait abandonné la partie. Le vent, qui avait considérablement forcé, les maltraitait.

Ils évitèrent de justesse de menaçants pics rouillés, hérissant le toit d'une ferme en ruine et traversèrent un grand champ. Ils étaient à trois ou quatre mètres du sol, Blade songea à sauter mais leur vitesse était encore trop élevée.

Au moment où le vent se faisait encore plus glacial, l'homme aux lunettes lâcha prise. Blade le rattrapa miraculeusement par le col de son costume. Son visage rouge vif était défiguré par la peur et le froid.

— Le canal ! cria Kral en fixant avec des yeux fous le mince ruban sombre qui traversait les champs cultivés. Mince zone de verdure au

milieu d'un paysage aride. Malgré les pluies fréquentes rien ne poussait dans les étendues jaunâtres. La terre était épuisée. Ce monde était vieux. Trop vieux.

Quelques secondes après, ils se laissèrent tomber dans l'eau.

## CHAPITRE XVIII

Quand Blade se réveilla, ce fut avec l'impression d'avoir dormi une éternité. Il s'étira et, en se redressant rencontra le regard de Bustos Domec assis sur une pile de livres, dans un coin de la chambre où il se trouvait. Le sourire qui éclairait la figure parcheminée du Vieil écrivain montrait à quel point il était heureux de retrouver Blade en vie.

— J'espère que vous avez bien dormi. Vous avez surpris tout le monde en revenant vivant. Et avec le nouveau chef de la résistance royaliste, qui plus est. Décidément Richard Blade vous êtes un homme plein de ressources. Son ton s'était fait malicieux.

Ils entendirent quelques pas venant du couloir et Damian entra dans la pièce. Ses épais sourcils étaient davantage ébouriffés qu'à l'habitude. Le chef des rebelles ressemblait vraiment de plus en plus à la représentation de Méphistophélès. Il aurait même accepté l'aide du Diable lui-même pour abattre le régime totalement dément qui imposait sa loi à Pangéa.

— Pendant que les aiguilles de l'horloge tournaient nous avons beaucoup travaillé à notre plan d'attaque, lança-t-il tout de go.

Blade sentit dans le ton employé par son interlocuteur une nuance de reproche. Il ne rêvait pas, l'homme était en train de lui reprocher les quelques heures de repos qu'il avait prises après son épopée. Décidément les résistants étaient impatients d'en découdre. Mais cette fois-ci selon un plan mis au point par Richard Blade. Lui et Jamson n'avaient plus évoqué le premier projet de ce dernier qui prévoyait une attaque frontale et suicidaire menée avec ses seules forces.

— Les aiguilles ont bien failli s'arrêter à jamais pour moi, rétorqua-t-il.

Damian bougonna une réponse dans sa barbe de prophète et extirpa de sa poche la couverture rigide d'un livre sur laquelle étaient tracés plusieurs traits de couleurs différentes.

— Otaleira a fait du bon travail, poursuivit-il. Cantoz lui a dessiné les plans de la citadelle de Muerta.

Blade sourit en pensant qu'un être normalement constitué avait peu de chances de résister longtemps aux méthodes « convaincantes » d'Otaleira.

Au moment où il allait demander à Damian où en étaient les préparatifs il vit le visage de Bustos Domec s'animer d'une sainte colère en constatant que le chef des résistants avait déchiré la couverture d'un de ses livres pour écrire dessus.

— Euh, Bustos, je crois que les événements graves qui se préparent autorisent certains... sacrifices, comme celui de la couverture de ce livre...

Damian ne comprenait rien à la discussion qui s'était engagée. Il intervint maladroitement, rajoutant encore un peu d'huile sur le feu de la colère du vieil érudit.

— Mais vous en avez des milliers, des livres ?

La poitrine du vieillard se gonfla, il allait exploser. Blade se leva et posa une main sur son épaule.

— Bien, je ne dirai rien. Il faut parfois passer par la barbarie pour revenir à la culture...

Les heures qui suivirent furent fertiles en discussions.

Le plan élaboré par Blade et Damian aurait aisément pu trouver sa place dans un manuel militaire au chapitre « stratégie de la diversion ».

Un premier groupe de rebelles, mené par le jeune Jalil, avait pour tâche principale de tenter une percée dans le mur d'enceinte sud de la citadelle. Un autre, commandé par Damian, devrait s'occuper dans le même temps de l'entrée nord du bunker de Muerta et tenterait de détruire le poste de commande des robots policiers. Privés d'ordres ils seraient réduits à l'impuissance.

C'était un des points les plus importants de l'assaut. Un objectif primordial, s'il n'était pas emporté rapidement les insurgés seraient en mauvaise posture face à ces combattants sans âme.

Blade espérait vivement qu'ils désorganisent les troupes du dictateur assez longtemps pour qu'il parvienne à s'introduire dans le laboratoire de Cantoz afin de rencontrer ce fameux immortel et de prendre le dictateur à revers.

Pendant ce temps, sur l'esplanade située devant la citadelle, Stadia et plusieurs groupes de femmes organiseraient une manifestation dans le but d'attirer la police. Quant à Kral et ses fidèles, ils formeraient la deuxième vague de combattants, aidés par les maquisards du sud.

Blade l'avait bien précisé ; il fallait que les « mèches » soient toutes allumées au même moment pour que leur offensive contre la citadelle ait une chance de réussir.

Il ne s'était pas attribué la tâche la plus facile, mais, il espérait bien convaincre Cantoz de coopérer avec lui. Blade retrouva le

professeur dans la grande bibliothèque.

Ligoté sur une chaise, le savant somnolait.

Les pas de Blade sur le dallage le tirèrent de sa léthargie. Il se redressa. Ses cheveux étaient encore plus ébouriffés qu'à l'habitude et de gros hématomes cerclaient ses petits yeux. Ses poils drus, sur ses joues, étaient collés par la sueur. Sur son visage Blade ne décela aucune émotion.

— Trop tard pour l'interrogatoire, lança-t-il. Vos amis sont déjà passés. Avec des méthodes barbares, ils m'ont extorqué les renseignements qu'ils désiraient.

— Barbare est un mot qui me paraît comique dans votre bouche, rétorqua Blade. Continuez à vous plaindre, les hommes et les femmes que vous avez sacrifiés n'en avait pas le loisir eux.

— Mais je travaille pour la Science, s'insurgea Virgil Cantoz.

Blade ne répondit même pas, mais son regard imposa le silence au savant dévoyé.

— Demain, nous allons travailler en étroite collaboration, reprit Blade, tâchez de vous montrer à la hauteur.

— Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus, objecta le savant. Il me semble que vous avez assez profité de moi.

— Je ne pense pas, poursuivit Blade. Vous verrez, il reste encore beaucoup à entreprendre.

Il se pencha un peu plus au-dessus du savant. Sa grande taille et sa corpulence impressionnèrent Cantoz.

— Si vous me parliez de cet immortel, murmura Blade.

Virgil Cantoz fronça les sourcils et parut un moment déstabilisé.

— De l'homme que je vais fabriquer...

— Non, de celui qui existe déjà, l'arrêta Blade.

— Vous savez cela aussi...

— L'information est donc exacte.

— Je ne pourrais le nier, même si je n'ai vu ce malheureux que peu de temps pour l'examiner.

— Dans quel but ?

— Muerta voulait être sûr. Il ne m'a pas fallu longtemps pour donner mon diagnostic. L'expérience remonte à plusieurs années elle avait été menée par une équipe qui a refusé de travailler pour Muerta. Il les a fait exécuter, il faut dire qu'ils avaient obtenu ce résultat par erreur et ne savaient comment la répéter. Muerta a fait appel à ma compétence pour résoudre le problème.

Il se rengorgeait, ravi d'étaler son importance. Blade le laissa

parler, les vaniteux sont bavards, et les bavards sont imprudents !

— C'est un phénomène prodigieux, le vieillissement est totalement arrêté chez lui. Son organisme reconstitue les cellules, y compris celles de son cerveau. Ses besoins sont extraordinairement faibles. Il mange très peu, ne dort jamais ! Bien sûr il peut mourir de mort violente, c'est pour cela, et à cause des craintes des religieux ou des imbéciles qu'il est tenu à l'abri !

« Ainsi, ce n'était pas un conte », pensa Blade.

Il lui tardait de rencontrer ce personnage de légende, prisonnier de son extraordinaire destin.

— Mais heureusement, reprit Blade à haute voix, d'après ce que j'ai pu voir de vos expériences, il semble que vous ne sachiez pas comment reconstituer ce résultat.

— Comment « heureusement » ! Vous êtes idiot ! Rendez-vous compte de l'extraordinaire enjeu de ces recherches !

— Oui, j'ai bien dit « heureusement », confirma Blade.

— Tu es un sage, fit Bustos Domec.

Le vieil homme émergea de la zone d'ombre où il s'était jusque-là tenu discrètement.

— Les philosophes l'avaient bien compris, murmura-t-il en parvenant à la hauteur des deux hommes, l'immortalité n'est pas la solution idéale pour trouver le bonheur. Allonger la vie des hommes n'est qu'allonger leur agonie.

— Vieux fou ! cria Cantoz en se redressant.

Le vieil homme s'apprêta à répliquer mais Richard Blade l'arrêta d'un geste du bras.

— Laissons le professeur dormir, décida-t-il, demain une dure journée nous attend.

Il entraîna Bustos Domec hors de la pièce. L'écrivain fit quelques pas dans le couloir en marmonnant. En le voyant disparaître, Richard Blade pensa que le vieil érudit malgré ses idées sur la question, aurait fait un très honorable immortel.

De retour dans sa chambre, heureusement désertée par les rebelles, il s'allongea sur son matelas déterminé à plonger dans un sommeil réparateur jusqu'à l'aube.

À peine s'était-il étendu qu'il sentit que quelqu'un le se glissa dans sa couche avec douceur. À la lueur d'une petite torche, Blade put apprécier la plénitude du corps parfait de Stadia.

La jeune rebelle poussa un timide soupir puis vint s'allonger sur lui.



Le nez enfoui dans les cheveux dorés de sa partenaire, Blade respirait une extraordinaire odeur de fraîcheur, de fleurs sauvages. Il palpa son corps en s'attardant sur ses petits seins et entreprit de la dévêtir. Les boutons de sa robe étaient nombreux. De son côté, Stadia avait soulevé son vêtement d'une main nerveuse et s'était mis à caresser les poils de sa poitrine. Manifestement ce signe de virilité, peut-être peu fréquent sur Pangéa la comblait de joie. Elle les respirait avec ferveur en enfouissant le nez dedans. Puis, la pointe de sa langue prit le relais. Elle touchait à peine sa peau, mais Blade était électrisé. Il ne pensa plus qu'au plaisir. La respiration de la jeune fille devint précipitée, d'un geste rapide elle dégrafa la fermeture du pantalon et trouva tout de suite ce qu'elle y cherchait. Blade s'abandonnant complètement à la caresse prodiguée par la jeune fille. Dans la pénombre Blade distingua la blancheur nacrée de ses épaules et de ses hanches, le gonflement des petits seins pointus aux sombres mamelons, et le triangle doré parfait, au centre des cuisses fuselées. Au fur et à mesure que sa bouche allait et venait sur le membre gonflé de son partenaire, son bassin accompagnait la caresse d'avant en arrière, donnant la mesure. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, Blade ne se rappelait pas n'avoir jamais rencontré de métronome aussi excitant.

Blade sentait monter sa sève sous l'effet de l'experte caresse, aussi préféra-t-il interrompre le doux supplice afin de partager son plaisir avec Stadia.

La moitié au moins du plaisir que l'on éprouve est celui de sa partenaire disait-il souvent. Et il le pensait.

Il se redressa, s'agenouilla devant elle et prit ses mains dans les siennes. Il l'attira vers lui et ils se retrouvèrent poitrine contre poitrine. Le corps de Stadia semblait se fondre dans le sien, leurs bouches s'ouvrant en un long baiser.

Ils se séparèrent, Blade glissa ses mains sous les petites fesses fermes et la souleva.

— Maintenant, murmura-t-elle avant de lui mordiller le lobe de l'oreille.

Elle ouvrit brusquement les yeux et la bouche lorsqu'il s'insinua entre ses jambes, jusque dans sa caverne humide. Puis, elle baissa les paupières et se cramponna aux larges épaules de son partenaire.

Aux halètements de Blade venaient répondre les gémissements de Stadia. Heureusement, pensa le voyageur de la dimension X, les rebelles ont un sommeil aussi lourd qu'une pierre de la citadelle de Muerta. La jeune femme ondulait des hanches à un rythme infernal, retenant toujours le membre prisonnier dans un étau serré. Puis, elle poussa un long soupir frémissant qui vint couronner le dernier spasme

désespéré de son plaisir.

Blade sentit sa semence jaillir, à grands jets réguliers qui semblaient intarissables. Il eut l'impression qu'il ne se tarirait jamais. Le plaisir est une forme d'immortalité, mais pour celle-là pas besoin de laboratoire ou de savant fou.

Puis, Stadia retomba sur le côté, à demi inconsciente.

Après un long moment, leur souffle ralentit et retrouva son rythme normal. Lorsque Blade rouvrit lentement les paupières, la jeune fille, agenouillée au-dessus de lui, parcourait à nouveau sa poitrine de ses lèvres expertes. Elle avait manifestement décidé d'embrasser une à une, en prenant tout son temps, toutes les cicatrices du voyageur de l'infini.

À la fin de sa longue exploration, elle s'empala sur le membre de son partenaire, redevenu vigoureux.

Pour Richard Blade et sa compagne, la nuit était loin d'être achevée.

## CHAPITRE XIX

C'était une matinée, sombre et froide, où les nuages pesaient lourd et bas dans le ciel.

Blade avait été le dernier à sortir de la caverne secrète de Bustos Domec. Le vieil homme lui ayant fait promettre, avant de le laisser partir, de n'y revenir que pour lui annoncer leur victoire totale. L'Anglais savait que l'écrivain ne survivrait probablement pas, à un échec des hommes de la résistance.

Le vent était glacial. Il s'infiltrait dans les plis de ses vêtements.

— Il fallait que je débarque dans ton pays l'hiver, fit-il en direction de Jalil, marchant à ses côtés.

— Nous sommes en été, rectifia le jeune homme.

Sa phrase avait été en partie étouffée par l'épaisse écharpe de laine, nouée sous son manteau.

— Mais, de toute façon, le climat ne varie guère d'une saison à l'autre. Juste quelques degrés tout au plus !

Richard Blade entreprit alors de passer ses troupes en revue.

À l'abri d'une colline, Kral avait soigneusement aligné ses fidèles et se tenait fièrement devant eux, le torse bombé, sa crinière d'or flottant généreusement au vent.

— Nous sommes prêts, fit-il simplement.

Il évalua le nombre des guerriers à une centaine. Ils étaient vêtus de manière disparate et n'avaient pratiquement que des armes blanches et seulement quelques fusils.

Le groupe des maquisards du Sud se tenait à l'écart de celui de Kral, d'une cinquantaine de mètres. Les hommes étaient tous de petite taille, les membres grêles. Ils étaient vêtus d'amples chemises de coton blanc grossièrement tissé et d'épais pantalons de toile brune.

De longs cheveux noirs, légèrement ondulés, encadraient leurs visages pâles au milieu desquels des yeux étonnamment doux dévisageaient Blade avec une crainte presque religieuse.

Pendant un bref instant, Blade se demanda comment ces petits hommes chétifs avaient pu tenir tête si longtemps à l'armée expérimentée de Muerta. Il s'approcha de celui qui se tenait légèrement en avant de sa troupe. Il le salua en levant la main,

l'homme répondit à son salut de la même manière. Il portait un carquois contenant une brassée de flèches. Il grommela une phrase dans sa langue, incompréhensible pour Blade, puis se libéra rapidement de l'arc posé sur son épaule et le brandit bien haut au-dessus de sa tête.

Blade n'avait nullement besoin de traduction. Il décrocha l'arme qu'il portait à l'épaule et copia le geste de son vis-à-vis.

Aussitôt, tous les maquisards du Sud se mirent à crier en brandissant à leur tour : lances, arcs de bois et de métal, arbalètes ou fusils d'apparence antique.

Satisfait de ce premier contact, Blade les quitta et se dirigea vers le groupe de Damian.

— Combien sont-ils ? demanda-t-il à Jalil, qui ne l'avait pas quitté pendant l'inspection.

— Cent... Peut-être cent cinquante, répondit le jeune rebelle. Mais ils savent se battre, tu peux me croire.

— Je me demande si leur courage suffira.

Leurs arcs, face aux armes de Muerta... fit Blade pensivement.

Damian avait beaucoup plus de mal à discipliner ses hommes. La plupart des résistants de son réseau étaient mieux armés que leurs alliés, mais ils étaient disséminés sur les flancs de la colline par petits groupes de dix.

— Alignez-vous, criait Otaleira, le visage rouge comme une pivoine.

Damian préférait revoir une nouvelle fois ses plans et se tenait accroupi, à quelques mètres de là, les cartes dépliées sur ses genoux.

Stadia, qui avait été chargée de surveiller le professeur Cantoz, s'acquittait de sa tâche en pointant vers le savant, toujours ligoté, un grand poignard.

— Tu as passé notre armée en revue, soupira Damian en apercevant Blade. Et quelle armée ! Une armée de gueux misérables !

Son ton n'était pas le même que la veille au soir. Il exprimait une sorte d'enthousiasme désespéré, presque morbide. Il voulait croire à la victoire, mais son esprit lui criait que c'était impossible.

Blade était conscient de la disproportion des forces en présence. Mais il savait combien le mental était important dans un conflit de ce type. Les révolutions se jouent souvent sur un coup de dé. Et c'en était un !

— Ces hommes sont plus motivés que mille soldats au service du dictateur, répliqua-t-il d'une voix forte.

Ses yeux se reportèrent sur la crête de la colline.

— Le chemin sera long, reprit-il, donne le signal du départ.

Damian se leva doucement. Jalil, Otaleira et Stadia l'observaient en silence. Jusque-là, ils avaient surmonté ensemble tous les obstacles. Aujourd'hui ils se préparaient à entrer dans l'inconnu.

— En avant ! cria Damian, en se redressant brusquement comme s'il avait pris une résolution.

Sur son visage se lisait la force et le courage. C'est l'image dont ses hommes avaient besoin.

Son armée se mit en branle.

Les hommes de Kral en tête, entonnèrent un chant patriotique à la gloire de leur roi, tandis que les maquisards du Sud et les combattants de Damian préférèrent entamer leur marche vers la ville en silence.

Ils marchèrent ainsi pendant plusieurs heures dans un paysage désolé. Tout autour d'eux, très loin jusqu'au fond de l'horizon il n'y avait rien, rien que l'étendue d'un désert morne où la boue des dernières pluies achevait de se craquer sous un pâle soleil. Le sol était recouvert d'un linceul de pierres.

Ils progressaient dans un décor toujours recommencé et toujours identique. Cette monotonie avait sur Blade un effet pratiquement hypnotique.

Enfin, ils longèrent une grande lagune d'eaux grises, bouillonnant d'exhalaisons. Un nombre incalculable de reptiles et de batraciens de toutes sortes y cherchaient leur vie. De lourdes émanations phosphorées s'échappaient de la vase.

Le sol dégagea subitement des vapeurs chaudes. Une sorte de brume commença à s'épaissir à hauteur d'homme. Le nuage formé était frissonnant et bleu, plein d'une rumeur aiguë et chantante, comme une note d'orgue haute, tenue et étouffée. Il semblait que le son pénétrât la chair, par milliers de petites ondes. Ce que Richard Blade avait pris de loin pour un voile de brume n'était autre que d'étranges petites chenilles volantes qu'on eût dit habillées de toison de souris. Elles produisaient une source de chaleur intense et volaient en tourbillonnant sur elles-mêmes.

Il était hors de question, faute de temps de contourner cette zone, il fallut donc la traverser le plus rapidement possible. Les hommes coururent, le visage protégé de leurs mains.

L'effet urticant des petits animaux, était heureusement de courte durée.

— Ce sont des Yaseens, pas dangereuses mais très gênantes. C'est la saison de leurs migrations, il est impossible de déterminer où on va les rencontrer. Jalil avait expliqué tout cela à mi-voix à Blade, son

visage protégé par son ample foulard, une main en paravent devant les yeux.

Lorsque l'armée de rebelles pénétra dans les villages les plus éloignés du centre de la capitale, leur arrivée sema l'effroi. Les habitants, pas très nombreux, se réfugièrent à l'intérieur de leurs cabanes en mauvais état.

Otaleira et quelques hommes parvinrent à les faire sortir de leurs abris. La plupart étaient des paysans dépenaillés, le visage meurtri par les longues heures d'efforts.

Aussitôt qu'ils furent rassemblés, Damian leur expliqua d'une voix forte le but de son armée et la mission qu'ils s'étaient tous imposée.

Son pouvoir d'orateur et l'espoir qu'il sut faire naître acheva de convaincre les plus craintifs.

Beaucoup s'armèrent de faux, de manches d'outils divers et se joignirent à la troupe en poussant des cris de haine pour le dictateur qui avait encore augmenté leur misère.

Lorsque l'armée de Damian se remit en branle, de lourds nuages s'accumulaient au-delà des montagnes, annonciateurs des prochaines pluies.

Ce fut un véritable déluge d'eau qui marqua leur entrée dans les faubourgs de la capitale. Le chant des hommes de Kral s'interrompit. Leur séparation s'opéra, selon le plan prévu, sans que personne ne parle. Les maquisards du Sud, les cheveux dégoulinant de pluie et les fidèles du roi Cronos, rejoignirent leurs positions dans une discipline parfaite.

— Il faut neutraliser tout de suite les gardes de la poterne principale, ordonna Blade en désignant des yeux la grande arche protégeant l'entrée de la ville. Il faut éviter qu'ils puissent donner l'alerte.

— Je m'en occupe, répondit Otaleira.

Il avait les traits creusés, les paupières rougies, un feu extraordinaire dans le regard.

Il fourra sa grosse main sous son vêtement, à hauteur de sa poitrine et en ressortit un poignard à la lame incroyablement effilée. Quelques secondes plus tard, il avait disparu.

Pendant que Jalil donnait des ordres pour que les hommes se cachent derrière chaque mur ou chaque ruine, Damian replongea le nez dans ses plans.

Retranché à l'abri d'un pan de mur, Blade et Stadia se tenaient serrés l'un contre l'autre. Il sentit tout de suite l'intense chaleur dégagée par la blonde rebelle. Il l'enlaça et l'embrassa avec fougue.

Qui sait si ce baiser n'était pas le dernier. En redressant la tête, il aperçut Virgil Canto, les mains toujours liées derrière le dos. Il se tenait recroquevillé, lui aussi, contre la pierre et grimaçait comme s'il venait d'avalier un fruit acide.

— Pas d'impatience, ça va être à nous bientôt, lança Blade ironiquement en direction du professeur qui soupira profondément.

— Regardez là-haut ! chuchota brusquement Jalil en pointant son doigt vers l'une des tourelles de la grande arche d'entrée.

Un soldat venait de faire son apparition. Il tituba un moment et bascula dans le vide, bientôt imité par un second qui poussa un petit cri plaintif avant de s'écraser au sol à son tour.

Aussitôt après, le corps massif d'Otaleira se dessina entre les créneaux de la tourelle. Il grimpa jusqu'au point le plus élevé et se mit à faire de grands gestes avec ses bras.

— Il a réussi, fit Jalil admiratif.

— Oui, maintenant c'est à nous de jouer, reprit Blade, en se redressant d'un bond.

L'Anglais attrapa sans ménagement Virgil Canto par le col de sa blouse. Le professeur se mit à grogner mais n'opposa pas de résistance.

— Il ne faut pas éveiller l'attention trop tôt, faites remplacer les gardiens morts par des hommes à nous, commanda Blade. Qu'ils endossent l'uniforme des soldats.

— Maintenant, nous nous retrouverons à l'intérieur de la citadelle ou en enfer, fit Damian en se redressant à son tour en laissant tomber ses plans si précieux.

— Voilà un excellent résumé de la situation, approuva Blade en donnant une poignée de main à ses amis.

Il échangea un dernier regard avec Stadia et se mit en marche d'un pas rapide en direction du centre de la ville. En direction du château-bunker de Muerta. Et de l'Immortel !

## CHAPITRE XX

Les hommes de Damian s'éparpillèrent dans les premières rues de la capitale comme une marée, une marée silencieuse et déterminée. Les hommes qui ouvraient la marche, tous leurs sens constamment en éveil, surveillaient nerveusement les sommets des hauts immeubles, franchissaient avec prudence les nombreux carrefours, s'assurant qu'aucune mauvaise surprise ne les attendait dans les innombrables rues et ruelles qui coupaient le boulevard principal.

Mais, l'avenue principale et ses voies adjacentes restaient vides.

— Montrez-vous, fit Otaleira en brandissant son poignard d'un geste rageur.

L'écho de sa voix s'éleva au-dessus du bruit des pas de ses camarades, martelant le pavé de la ville muette puis finit par se perdre dans les nuages.

Jalil et Damian avaient le visage ravagé par l'inquiétude.

Une foule de questions sans réponse se bousculaient dans leurs cerveaux. « Et si la police de Muerta avait été prévenue de leur offensive ? Pourquoi ne se montraient-ils pas ? Allaient-ils tomber dans un gigantesque et machiavélique piège ? »

Leurs interrogations s'effacèrent instantanément. Un escadron d'une douzaine de soldats se présenta. Les militaires marchaient tête haute d'un bon pas. Le gradé qui les commandait se tenait un peu à l'écart de son groupe.

Visiblement il n'était habité d'aucune inquiétude particulière.

Lorsqu'il aperçut les rebelles, il s'immobilisa comme une statue de sel, faillit laisser tomber son arme de fonction et s'étrangla. Il reprit vite ses esprits, arma son fusil et hurla un ordre bref auquel ses soldats répondirent avec lenteur. La surprise jouait. Jamais ils n'avaient été confronté à une opposition aussi massive et décidée !

Otaleira et une cinquantaine d'autres rebelles fondirent sur eux avec une rapidité fantastique. La joie de rencontrer enfin des ennemis décuplait leurs forces.

En quelques minutes seulement les sabres et les lances déchirèrent, tranchèrent et achevèrent leurs proies. Volontairement ils avaient évité les armes à feu trop bruyantes. Mieux valait retarder leur découverte par les troupes du dictateur.



Le sang ruissela bientôt dans les caniveaux de la grande avenue. Le détachement de soldats venait de faire les frais d'une longue, d'une trop longue attente, pour la liberté.

Les armes récupérées, sans aucun cri de joie ni de satisfaction, les hommes de Damian poursuivirent leur route après un ultime regard sur leurs victimes.

Cette facile victoire remportée sur des hommes au service du dictateur, loin de les rassasier, venait au contraire de leur donner encore plus de forces.

Le chef des soldats, couché sur le flanc, une large et profonde estafilade barrant sa gorge, fixait d'un œil étonné l'appareil radio, tombé sur le pavé, juste à côté de lui. Un grésillement s'en échappait. Prudent, sachant que le soldat était relié à son quartier général grâce à cet appareil, Jalil écrasa le boîtier noir d'un coup de talon rageur avant de s'éloigner à son tour pour rejoindre ses camarades.

L'homme et son appareil radio périrent en même temps, et pratiquement dans le même crachotis.

Richard Blade marchait beaucoup trop vite pour le professeur Cantoz. Pourtant, il ne songeait pas à ralentir son allure. Le vieux savant était pitoyable ; ses cheveux détrempés par la pluie tombaient de chaque côté de son front maculé de taches de boue et sa blouse déchirée en lambeaux lui donnait l'air d'un mendiant.

Blade s'était tout de suite dirigé vers la citadelle de Muerta. Il n'espérait pas, bien sûr, y pénétrer par la grande porte mais plutôt par une autre, moins en vue, mais beaucoup plus accessible.

— Puis-je vous demander ce que vous comptez faire ? gémit Cantoz.

— Vous pouvez, répondit Blade. D'autant plus que vous êtes la pièce maîtresse de mon plan. Oui, vous avez bien entendu. Grâce à vous, je vais pénétrer dans la citadelle.

— Mais, bredouilla Cantoz, je ne vois pas.

— Moi si, le coupa Blade. La Cité des Sciences se trouve bien à l'intérieur de la citadelle ?

Le professeur acquiesça de la tête, tout en trotinant pour se maintenir à la hauteur de Blade.

— Souvenez-vous, reprit ce dernier, vous vouliez absolument me faire découvrir l'avancement de vos recherches, c'est le moment où jamais.

— Ils vous tueront, pronostiqua Cantoz avec une mine de chien battu. Quant à moi, je serais jugé et probablement exécuté comme traître à la patrie.

— Sincèrement, votre avenir ne fait pas partie des choses qui me préoccupent pour le moment, répondit Blade en accélérant encore son allure.

Les deux hommes s'infiltrèrent dans un paysage géométrique. De grands blocs de béton se succédaient, totalement identiques. Blade pensa à un immense rouleau peint, animé d'un mouvement perpétuel, réglé pour défiler à une allure régulière devant leurs yeux.

Enfin, les murs de la citadelle apparurent. Deux lions de bronze montaient la garde devant l'entrée principale.

Le palais du dictateur rassemblait la quasi-totalité des styles architecturaux de l'histoire de la planète. Et le résultat était laid et sinistre. Seule la taille gigantesque de l'ensemble pouvait séduire ou impressionner.

« Pourquoi donc la plupart des dictateurs, ont-ils aussi mauvais goût », songeait Blade en observant la rencontre des murailles stalinienne avec des flèches de cathédrale gothique, rencontre arbitrée par une version kitsch de Versailles.

D'un geste du bras, Virgil Cantoz désigna sur l'aile droite du bâtiment une grande statue sans tête, brandissant un flambeau d'une main et serrant un livre de l'autre.

— Nous y sommes, murmura le savant d'un ton badin.

Cette fois-ci, ce fut Richard Blade qui s'arrêta. Son visage exprimait la suspicion.

Le professeur Cantoz se retourna en affichant un air surpris.

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous avez changé d'avis ?

— Non, mais je pense que vous êtes un piètre comédien.

— Comment cela ? s'étonna Cantoz soudainement déstabilisé par la remarque de son interlocuteur.

— Pourquoi avancez-vous maintenant sans, rechigner ? questionna-t-il. Je suis de plus en plus persuadé que vous avez omis de me dire quelque chose.

— Non... Je ne vois pas, bredouilla le savant.

Richard Blade l'agrippa solidement par le bras et lui serra la gorge d'une poigne de fer.

— Parlez, fit-il d'une voix forte, où je vous jure que je vous étrangle !

— Il faut un badge, susurra Cantoz.

Lorsque Blade relâcha son emprise, le professeur toussa deux fois et cracha sur le pavé.

— Un badge identifiant votre catégorie sociale reprit Cantoz,

soudainement devenu bavard. Sinon les gardiens ont ordre de tirer sans sommation.

— Et le vôtre, où est-il ? demanda Blade.

Le professeur ouvrit légèrement sa blouse en piteux état. Sur sa poitrine, Richard Blade remarqua une petite médaille ronde avec les lettres C.D. gravées en son centre.

— CD, pour quelle catégorie ?

— Classe dirigeante, répondit Cantoz.

Blade soupira. Ainsi, il allait échouer si près du but uniquement à cause d'une ridicule petite pièce de métal ronde.

Il pesta intérieurement contre ce monde et sa fichu organisation en catégories et dévisagea Cantoz. Blade n'avait pas remarqué que ses amis aient porté une telle médaille. Sans doute s'agissait-il d'une marque de reconnaissance et d'identification pour les fidèles du régime.

Le professeur avait beaucoup de mal à dissimuler sa satisfaction.

\*  
\* \*

Jalil avait le visage sombre et se tenait singulièrement immobile. À ses côtés, des centaines d'hommes, recrutés dans tous les groupes de résistants n'attendaient qu'un signal de sa part pour plonger à corps perdu dans la bataille, sans la moindre hésitation.

Ils s'étaient regroupés à l'abri d'un des murs d'enceinte de la citadelle sur le versant Sud et fixaient avec obstination le premier des quatre postes de garde qu'ils allaient devoir franchir. Tous savaient que beaucoup d'entre eux allaient tomber au cours des heures à venir, mais rien ne semblait pouvoir entraver leur détermination.

— Allons-y, s'énerva l'un des combattants. Qu'attendons-nous ?

Le jeune homme qui venait de parler possédait un extraordinaire regard brûlant. Ses yeux noirs presque sans iris semblaient fixer ses interlocuteurs de très loin.

— Pas question, répondit Jalil en soutenant difficilement le regard de son vis-à-vis.

Le son caverneux de sa voix était bizarrement forcé, comme si le fait de donner des ordres affectait son système vocal.

— Pas question. Nous devons tous attaquer au même moment, ajouta-t-il. Le signal doit nous être donné par la manifestation des femmes.

Côté nord de la citadelle, Damian, malgré son grade et son expérience du commandement, rencontrait les mêmes problèmes que son jeune lieutenant. Sa troupe, Otaleira en tête, aspirait à combattre dans les plus brefs délais. Il démêla quelques poils de sa broussailleuse barbe noire en se demandant combien de temps encore il allait réussir à freiner leur ardeur. C'est avec une profonde satisfaction qu'il perçut, montant du centre-ville d'où elle venait de naître, les premiers grondements de la manifestation des femmes.

\*

\* \*

Stadia avait peur. Il lui était impossible de ne pas s'en faire l'aveu. Une angoisse atroce étreignait son cœur, lui mouillait les épaules et la poitrine d'une sueur froide, lui torturait les entrailles comme un poing géant.

Il lui semblait que ses jambes ne pourraient pas la porter encore longtemps et pourtant, elle avançait en tête du cortège.

Les femmes avaient progressé d'un pas alerte depuis leur départ, ne ralentissant pratiquement pas leur allure en dépassant les premiers immeubles du centre-ville. Cependant, alors qu'elles approchaient de la citadelle, Stadia remarqua que la cadence fléchissait un peu.

La peur.

Elle engourdisait peu à peu leurs muscles, s'insinuait sournoisement dans leurs esprits. Stadia décida d'intervenir, avant que ses congénères ne fussent totalement démobilisés. Elle se retourna vers les femmes qui la suivaient et tout en continuant à marcher à reculons, elle les apostropha.

— À leurs yeux, nous ne valons pas plus que des animaux, cria-t-elle. Qu'avons-nous à perdre, nos avantages, nos privilèges ?

— Elle a raison, répondit en écho une jeune fille d'à peine dix-huit ans, pourtant handicapée dans sa marche en avant par une paire de béquilles.

— Nous nous battons jusqu'à la mort ! renchérit une autre en levant les deux poings bien haut vers le ciel. Les cris et les approbations fusèrent. La marche regagnait en rythme.

Stadia feignit de ne pas avoir remarqué les deux engins blindés de la police antiémeute qui manœuvraient sur la place, juste à l'angle du grand boulevard qu'elles avaient emprunté. Elle s'arrêta, laissa une partie de ses consœurs, revigorées par son discours musclé, la dépasser et se retourna.

À l'autre extrémité de l'immense avenue, elle distingua trois autres véhicules du même type qui bloquaient la rue dans sa largeur.

Le « Boulevard de la Liberté », si mal nommé était devenu, en quelques petites minutes seulement, une nasse.

Elle leva les yeux au ciel comme si elle y cherchait un message d'espoir.

\*  
\* \*

— Allons-y ! hurla Damian en donnant le signal de l'assaut tant désiré qui devait mettre fin à leur calvaire.

Son ordre libéra des hordes de soldats d'infortune qui se ruèrent en direction des postes de garde en poussant des cris de furieux.

Leurs cris de guerre furent repris à l'unisson par le bataillon de volontaires de Jalil qui venait à son tour de passer à l'offensive.

\*  
\* \*

Richard Blade avait trouvé la solution.

Il empoigna de nouveau le professeur Cantoz par la manche de sa blouse déchirée.

— Mais... enfin... Vous n'allez pas être assez fou pour tenter de passer tout de même, s'insurgea le savant. C'est un suicide !

— Taisez-vous, ordonna Blade, contentez-vous d'avancer.

Au fond de la poche de son pantalon, le voyageur de la dimension X venait de palper la plaque d'identification et la pastille électronique de liaison qu'il avait dérobé, quelques jours auparavant sur un homme de la police de Muerta, à l'issue du premier combat livré, dans le repaire des rebelles.

Au fond de lui-même, il se félicita d'avoir eu l'idée de garder ses deux objets.

Ils marchèrent jusqu'à la guérite de surveillance.

Un policier se tenait à l'intérieur de la baraque tandis que son collègue, posté en faction devant une barrière, faisant les cent pas. Sa tête disparaissait presque entièrement dans le col relevé de son manteau.

Blade ne ralentit que légèrement son allure et ne stoppa qu'à l'injonction du soldat.

Celui-ci, trop heureux de se dégourdir un peu les jambes, fit le tour de la barrière et rejoignit les deux visiteurs matinaux du pavillon

des sciences.

— Alors... Monsieur A, on fait sa petite balade quotidienne, grogna le policier en fixant le badge épinglé au revers de la veste de Blade.

L'Anglais lui répondit par un vigoureux hochement de tête.

Le soldat se mit au garde-à-vous en reconnaissant Virgil Cantoz. Le professeur tremblait comme une feuille. Son visage était traversé de tics nerveux.

Le policier fit un geste du bras en direction de la guérite et la barrière se souleva presque immédiatement.

Richard Blade pressa fortement la main de Cantoz pour l'obliger à avancer. Les deux hommes reprirent leur progression.

Ils étaient à l'intérieur de la citadelle.

— Pourquoi m'a-t-il appelé A ? demanda Blade alors qu'ils s'éloignaient de la guérite de surveillance.

— À comme anonyme, répondit le savant. Vous n'existez pas. Les hommes de la brigade de surveillance, à qui vous avez probablement volé cette plaque, ne sont pas réellement des humains, vous le savez bien. Ils n'ont pas de nom, pas de vie réelle. Mais, compte tenu des besoins en matière de sécurité le régime a également recruté des Argos. Ils s'imaginent, ces imbéciles, que cela leur donnera une place dans la société. C'est à eux que l'on remet ce badge qui leur permet d'accéder au saint des saints.

Blade songea au phénoménal coup de chance qui l'avait amené à s'emparer de l'objet. Chance encore multipliée par le fait que l'être sur lequel il l'avait récupéré était en fait un androïde qui n'aurait pas dû le posséder. Comment était-il entré en sa possession ? Mystère... Peut-être l'avait-il récupéré sur un cadavre, de tels objets ne devaient pas tomber en de « mauvaises mains ».

Ils approchaient d'un bâtiment blanc, à plusieurs étages, sans fenêtres.

— Ouvrez ! et vite, ordonna Blade.

Le savant réfléchit un instant, puis haussa les épaules avant d'introduire une carte magnétique dans la fente de la porte. Celle-ci s'ouvrit presque instantanément en coulissant.

\*

\* \*

Perché sur un engin blindé, le soldat de Muerta, responsable de la police antiémeute fixait Stadia en affichant un sourire narquois.

Il avait manœuvré son engin au milieu de la chaussée pour se retrouver face à ce groupe de femmes.

Manifestement, cette confrontation avec ce qu'il considérait comme une horde de harpies complètement folles, l'amusait beaucoup.

Les compagnes de Stadia s'étaient tout de suite couchées sur le pavé en apercevant l'engin. Seule, debout face à la police, poitrine offerte à leurs balles, Stadia avait décidé de faire face.

Quelques-unes des femmes se mirent à crier.

Leurs hurlements de terreur alarmèrent plusieurs groupes d'Argos. Les sans-abris, les exclus commencent à sortir de leurs misérables caches et vinrent à côté des femmes. Certains observaient la scène en silence, accroupis sous des entrées d'immeubles, tandis que d'autres plus courageux, avaient choisi de descendre dans la rue et de rester debout.

Le soldat jugea que la plaisanterie avait assez duré. Il épaula son fusil-mitrailleur et pointa le canon sur la cible offerte.

Stadia sentit qu'une main de glace s'insinuait en elle, pétrifiant ses entrailles, déchirant sournoisement ses nerfs.

L'index du soldat se crispa encore un peu plus sur la détente de son arme.

D'un seul coup, un Argos s'extirpa de son groupe. Il courut en direction du soldat. Pieds nus, les vêtements déchirés, il tenait fermement dans sa main droite un gros pavé.

Il s'arrêta subitement, bascula son corps en arrière et d'un geste vif, il jeta la pierre de toutes ses forces en direction du soldat. Son geste accompli il resta immobile fixant sa main droite comme si elle était la seule responsable de son acte.

À peine le soldat s'était-il écroulé sur la carrosserie de son engin, le front profondément entaillé par le projectile, qu'une sorte de fièvre collective s'empara des femmes et du reste des Argos.

Une vague hurlante, vociférante déferla sur le boulevard de la Liberté brusquement le bien nommé. Des Argos grimpèrent sur l'engin blindé et en extirpèrent les soldats sans ménagements. Leurs corps furent livrés en pâture à la foule.

L'homme qui avait jeté la pierre se tenait toujours au beau milieu de la chaussée, les yeux toujours fixés sur sa main figée.

— Viens, lui fit Stadia en lui donnant l'un des fusils dérobés aux soldats.

L'homme se retourna. Son visage n'était pas triste, ni gai.

— Tu m'as sauvé la vie, poursuivit la jeune femme. Et j'ai bien

l'impression que par ce geste tu viens de sauver aussi la tienne et celle de ton peuple.

— C'est terrible, souffla-t-il, terrible. J'avais l'impression que mon cerveau ne parvenait pas à suivre l'action de mon corps. Je me rappelle pas avoir déjà éprouvé ce genre de sensation.

Il posa la main sur son front et se pressa les tempes un moment comme s'il essayait de faire revivre ses souvenirs par ce simple geste.

— La liberté est en marche, répliqua Stadia en fixant les hommes et les femmes, enfin réunis, qui couraient en direction de la citadelle de Muerta.



## CHAPITRE XXI

Un ouragan balaya la porte principale de la citadelle, faisant tourbillonner les corps des soldats comme des grains de poussière.

Damian et Jalil, qui avaient franchi chacun de leur côté les postes de surveillance, côté sud et côté nord, se rejoignirent à l'intérieur. Les deux hommes progressèrent dans un long couloir.

Il ne leur était plus possible de commander leurs fidèles.

La masse effervescente des rebelles piétinait, emportait, tout ce qui se mettait en travers de sa route.

Comme des hommes surpris par une avalanche, les soldats de Muerta qui apparaissaient à l'angle des murs à l'intérieur du bunker, étaient aussitôt happés par de véritables grappes, avant d'être broyés, sans avoir le temps de tirer le moindre coup de feu.

Mais, l'arrivée de renforts fit l'effet d'une douche froide. Les soldats de Muerta, loin de s'avouer vaincus, commençaient à s'organiser !

La lutte se transforma en une mêlée aveugle, les rebelles étaient stoppés dans leur avancée.

Le premier assaut avait été meurtrier pour les fidèles du dictateur. Les cadavres piétinés jonchaient le sol. La contre-offensive était aussi sanglante, mais pour les révoltés cette fois !

Otaleira accomplit de véritables prodiges. De ses grands bras ouverts un poignard dans une main, un fusil dans l'autre, il arrêta la ruée de six soldats qui roulèrent à terre sans avoir compris ce qui leur arrivait.

Jalil fit un formidable plongeon au-dessus de la mêlée. Il se dégagea, disparut et réapparut enfin.

— Par ici ! hurla-t-il à Damian en désignant l'entrée d'une immense salle.

La masse compacte des combattants roula dans la direction donnée par le jeune rebelle.

C'était le poste de contrôle des androïdes, les consoles informatiques étaient pour la plupart éteintes, l'assaut des réprouvés avait surpris les responsables, et les robots dormaient encore dans leurs hangars. Sous l'impulsion du jeune révolutionnaire, le matériel

sophistiqué fut arraché, détruit, piétiné par une foule ivre de joie destructrice. Les rares techniciens présents furent massacrés, en quelques secondes.

— Là-haut ! cria Damian. C'est par là.

Il venait de désigner un escalier qui débouchait dans le poste désormais dévasté et qui, selon les précieuses indications du professeur Canto, donnait sur la grande salle du gouvernement.

Alors que le combat continuait dans le hall d'entrée et dans les couloirs, accompagnés d'une poignée d'hommes, Jalil, Damian et Otaleira foncèrent vers l'escalier. Le sol était entièrement dallé de marbre et les murs recouverts de tableaux représentant Muerta dans des scènes de la vie quotidienne ; installé derrière son bureau, saluant la foule, passant en revue un détachement de son armée, ou inaugurant une école. Le culte de la personnalité dans toute sa naïve stupidité.

Les rebelles grimpèrent les marches de l'escalier à une vitesse folle.

Arrivé en haut des degrés Otaleira jaillit hors du groupe et entreprit de défoncer la porte de la salle du gouvernement avec une hache.

\*  
\* \*

Richard Blade précéda le professeur Canto à l'intérieur de son laboratoire.

À l'intérieur de ce domaine réservé, ronronnait une batterie d'ordinateurs dont les carrosseries de métal et de plastique occupaient la presque totalité de la salle principale, plongée dans la lumière blafarde des néons.

Nullement rassuré d'être enfin parvenu dans son laboratoire sans réels problèmes, Virgil Canto se montrait de plus en plus inquiet, épiant le moindre bruit.

— Notre arrivée va être signalée, enregistrée, prévint-il.

Blade inspecta les plafonds et les murs blancs et n'y repéra aucune caméra de surveillance.

— Là... Là... fit d'un seul coup le savant dans une sorte de halètement.

Son visage était aussi pâle et exsangue que, les néons.

Alerté par un bruit bizarre ressemblant à celui d'un petit moteur électrique de maquette téléguidée, Blade se retourna à la vitesse de l'éclair. Il découvrit une sorte de gros insecte, monté sur de courtes

pattes métalliques, et dont le corps n'était autre, qu'une caméra vidéo. L'engin se déplaçait comme un crabe. Probablement alerté par son système de détection, il s'arrêta. Son objectif s'allongea puis se raccourcit, accompagné du bourdonnement caractéristique de la mise au point électrique.

Richard Blade poussa sans ménagement le professeur Cantoz sur le côté. Le savant partit à la renverse en réprimant un cri. Blade plongea à son tour sur le sol du laboratoire. L'insecte électronique marqua un temps d'arrêt dans son opération optique.

Avant que le petit robot n'ait eu le temps de procéder à une nouvelle mise au point, Blade roula sur lui-même et lui décocha un furieux coup de pied. L'engin fut projeté à plusieurs mètres. De son ventre, griffant le dallage, jaillirent des gerbes d'étincelles multicolores.

Blade pensa que les gardiens chargés de recueillir les documents filmés, logés quelque part dans la citadelle, avaient beaucoup de chance. Ils assistaient à un feu d'artifice gratuit. Il décida de leur offrir le bouquet final en abattant une console d'ordinateur sur le robot caméra agonisant. Après quelques secondes, des volutes de fumée s'échappèrent marquant la « mort » de l'objet.

— Vous avez cassé un de mes appareils ! cria le professeur Cantoz en se relevant.

— Et ce n'est qu'un début, répliqua Blade.

Il fonça en direction de la longue rangée d'ordinateurs et entreprit de renverser les premières machines de la file. Les caisses compactes firent un bruit considérable en atterrissant sur le sol. En quelques minutes, le laboratoire se transforma en un véritable cimetière de problèmes arithmétiques et d'algorithmes enchaînés.

\*

\* \*

À l'extérieur de la citadelle, Kral et ses fidèles aidés par les maquisards du Sud venaient d'entrer à leur tour en action.

La deuxième vague de résistants déferlait maintenant sur la ville, empêchant les soldats de Muerta de s'organiser.

Le premier assaut eut lieu dans un des faubourgs de la capitale. Un détachement de policiers, regroupés derrière un barrage en fit les frais.

Au moment même où la première ligne de policiers venait d'épauler leurs fusils, les archers des maquisards touchèrent leurs cibles avec une précision diabolique. Le premier rempart de policiers

s'effondra transpercé de flèches.

Kral lança ses hommes à l'assaut du barrage de la police. Le colosse blond, crinière au vent dirigea lui-même la manœuvre. Sans se préoccuper des balles qui sifflaient autour de lui, il se mit à courir sus à l'ennemi et plongea derrière la barricade, résolu à en découdre.

Ses hommes, galvanisés par son courage l'imitèrent.

L'arrivée de ces diables terrifia les policiers. Ils abandonnèrent le combat, totalement démoralisés.

Tétanisés, les yeux fixes et grands ouverts, certains passèrent directement de la stupéfaction à la mort.

D'un seul coup, alors qu'un policier glissait à ses pieds, ses bras levés en une pauvre tentative de protection, un autre bondit vers Kral. La baïonnette de son fusil d'assaut s'enfonça profondément dans le ventre du colosse blond. Kral crispa ses mâchoires, attrapa le policier par les cheveux et le balança violemment à plusieurs mètres, dans un monticule de corps empilés, après avoir brisé sa nuque comme une allumette.

Le colosse empoigna la lame qui l'avait meurtri et la jeta au loin. Le sang coula tout de suite de sa blessure.

Il serra les dents et leva les yeux vers le ciel pour y chercher un second souffle. Il perçut une longue plainte parmi les abois du vent et les sifflements.

Kral sentait une boule de feu qui lui torturait le ventre.

— Il faut continuer ! cria-t-il pourtant. En avant !

\*

\* \*

Poussant le professeur Cantoz devant lui, Richard Blade avait décidé d'entreprendre l'exploration de cette sinistre citadelle. Sachant que son parcours était probablement parsemé de pièges, il progressait lentement en fixant avec méfiance les ombres qui semblaient se cacher dans chaque recoin de mur.

Virgil Cantoz l'accompagnait en traînant péniblement les pieds, muet et abattu.

Blade était prêt à lui tordre le cou au moindre signe de trahison.

À travers les murs, une rumeur confuse leur parvenait. Des rafales de cris, des rumeurs de course, et des chocs puissants qui se répercutaient sous la voûte obscure de la salle où ils venaient de pénétrer.

Blade inspecta brièvement les lieux.

Le plafond était soutenu par de grands piliers hexagonaux. Sur les pierres étaient sculptés d'incompréhensibles motifs. Par des meurtrières s'ouvrant dans le plafond, la lumière extérieure filtrait, traçant dans l'air des pinceaux de couleur dans lesquels jouaient d'imperceptibles particules lumineuses. Des centaines d'oiseaux voltigeaient sous la voûte. Poussé par une brûlante curiosité, Blade n'hésita pas à s'approcher du fond de la salle où flottait une étoffe noire.

— Restez ici, ordonna-t-il à Cantoz, et je vous conseille de ne pas bouger.

La forme qu'il lui semblait apercevoir derrière le tissu suspendu venait de l'interpeller, de parler à son esprit, sans utiliser ni son, ni parole.

Richard Blade écarta l'étoffe. Un homme, très vieux, immobile, se tenait mi-assis mi-allongé sur un grand fauteuil en bois brut, de forme oblongue. Son corps semblait s'être desséché au fil des ans. Blade s'approcha un peu plus. L'homme n'irradiait aucun sentiment, ni bonheur, ni colère.

Il *était* tout simplement.

Il semblait extrêmement loin, étendu sur ce fauteuil comme une statue, sans gestes, laissant passer sur lui l'ombre des crépuscules et les rayons du soleil de l'aube.

L'homme lui donna l'impression de connaître toutes choses ; la quête et la venue de Blade, son origine, sa vie, ses peurs, ses espoirs. Il savait qu'un chercheur de secrets et de rêves se tenait devant lui, sans crainte.

Comprenant que le vieillard ouvrait la bouche pour s'adresser à lui, il se pencha.

— Je sais que vous souhaitiez me rencontrer, chuchota l'homme. Je vais utiliser le langage articulé, vous y êtes plus habitué qu'à la communication télépathique. Même si je lis en vous que ce n'est pas, et de loin, votre première expérience en ce domaine. Vous êtes un grand voyageur Richard Blade.

Il s'exprimait avec difficulté. Sa voix sifflante semblait un râle, pourtant, Richard Blade y décela une formidable énergie et une violence presque impossible à supporter. À l'intérieur de son être, il brûlait d'un feu démoniaque bien plus ardent que celui d'un volcan.

Il se redressa encore et parvint à se mettre debout. Pendant un moment, les deux hommes se contemplèrent sans se dire un mot. Puis, le vieillard fit quelques pas chancelants dans la grande salle.

— Es-tu vraiment immortel ? s'entendit prononcer Blade, habité d'un curieux mélange de sentiments de crainte et de curiosité.

— Oui, pour mon malheur, soupira le vieil homme avant de s'arrêter.

Le silence était glacial.

L'immortel fixa Blade. Une flamme brillait dans ses yeux. Un rayon de lumière emprisonna ses cheveux blancs, dans un halo fantomatique.

Avec difficulté, il fouilla à l'intérieur de son vêtement. Quelques secondes plus tard, la lame d'un poignard d'obsidienne brillait dans sa main osseuse.

Le regard de Blade ne pouvait se détacher des yeux du vieillard terrible.

Et dans ce regard passait un torrent de sensations de sentiments. L'ennui, le détachement, la haine de la vie, l'appel à la disparition, à l'extinction, au froid du tombeau. Pour la première fois Blade ressentait, au travers des sentiments de l'immortel, l'angoissante brûlure d'une vie trop lourde, trop longue, l'abîme de l'absence d'une mort souhaitée, appelée. La beauté douce et fraîche de la mort demandée. Pendant ce muet et tragique échange, le vieil homme s'était encore avancé de quelques pas.

Il courbait la nuque et soufflait lourdement, s'abandonnant à une étrange sensation de lassitude.

— Tu vas me tuer, fit-il dans un souffle, tu es venu pour cela. Je t'ai fait venir pour cela. Nul en ce monde ne peut faire ce que tu vas faire.

Sa voix avait retenti d'une manière saisissante et beaucoup plus forte que Blade ne l'avait entendu jusque-là.

Richard Blade avait la désagréable impression de ne pas contrôler ses gestes. Son corps obéissait à un autre, à une force mystérieuse. Il prit le poignard que lui tendait le vieil homme et le soupesa un moment entre ses mains.

Il pensa à la phrase prononcée par Bustos Domec « allonger la vie des hommes, ce n'est qu'allonger leur agonie et multiplier le nombre de leurs morts ».

D'un seul coup, l'immortel sembla se jeter dans ses bras. Avec une force surprenante pour un homme d'apparence frêle il serra Blade contre lui. Celui-ci, surpris tenta de l'écarter, mais son emprise était trop forte. Ses yeux n'étaient qu'à quelques centimètres des siens. Leur éclat sembla augmenter, Blade eut l'impression de s'y noyer.

Soudain Blade eut la sensation de « revenir », de redescendre dans le monde des vivants. Dans celui des mortels. Les yeux bleus du si vieil homme s'emplirent de buée, puis de larmes. Tout l'amour d'un père

que l'on délivre du trop long fardeau de la vie s'y lisait, l'amitié d'un camarade de combat à qui l'on tient la main tandis que la mort l'envahit. Blade sentit son cœur déborder, déborder des remerciements que lui adressait le trop vieil homme.

Soudain le contact se déchira, se distendit. Richard Blade voyait de nouveau la salle, le fauteuil. Mais le vieillard n'était plus serré contre lui. Il était par terre. À ses pieds.

Blade s'agenouilla, prit la tête du vieillard dans ses mains. Le manche du poignard en obsidienne sortait de sa poitrine. Il était venu s'empaler dessus. Voilà la raison de son accolade.

— Merci Blade d'Angleterre...

Son visage se crispa.

— Grâce à toi je redécouvre la douleur. Tu ne peux pas savoir combien est longue et vide une vie sans plaisir ni souffrance.

« Merci de m'avoir ôté le fardeau de la vie.

Il glissa sur le sol et s'éteignit sans un souffle.

## CHAPITRE XXII

Stadia n'en croyait pas ses yeux. Son groupe de femmes venait de recevoir l'appui inespéré de la population des Argos. Eux, les anonymes, les sans-grade, s'étaient rués au-devant des autopompes de la police spéciale, ravivant par cette action de bravoure les feux de la révolte. Ils faisaient tout simplement face aux engins mortels avec leurs corps, luttant désespérément contre les jets d'eau glacés qui les bouscullaient, les heurtaient violemment. Quand les premières lignes d'hommes s'écroulaient, d'autres venaient immédiatement prendre leur place aux avant-postes de ce combat inégal.

Mais le nombre finit par jouer, la lutte tourna à l'avantage des Argos. Ironie du sort, c'est grâce à leur nombre impressionnant que le peuple de miséreux remporta une victoire sur ceux qui avaient fait d'eux ce qu'ils étaient, des déclassés, des intouchables. Les quatre véhicules blindés furent ensevelis par une véritable marée humaine grouillante et vociférante. Les pilotes, extirpés de leurs machines par les Argos déchaînés, se retrouvèrent seuls, sans armes, ridiculement démunis face à ces hordes vociférantes. Aux quatre coins du boulevard de la Liberté, qui retrouvait au fil des minutes l'essence même de son nom. La foule écartela leurs corps enveloppés de carapaces, comme s'il s'était agi d'insectes nuisibles.

Profitant de cette aide providentielle, Stadia mena ses camarades jusqu'aux marches de la citadelle. Sur leur chemin victorieux, les femmes retrouvèrent Kral et sa troupe.

Le colosse était grimpé sur l'engin blindé qu'il venait de subtiliser à l'armée de Muerta, son corps ruisselait de sang.

Un violent raz de marée submergea le palais et s'infiltra par toutes les portes, balayant sur son passage les ultimes sursauts de résistance des derniers fidèles du dictateur.

\*  
\* \*

Les membres du gouvernement dirigé par Muerta étaient assis autour d'une grande table ronde.

Lorsque Otaleira pulvérisa la porte d'entrée et déboula dans la salle, tous se levèrent en même temps, laissait tomber leurs chaises



derrière eux.

Un gros ministre chauve, vêtu d'une redingote noire à boutons, se précipita les deux poings en avant vers Otaleira.

Le rebelle le stoppa net d'un uppercut à la mâchoire.

Le ministre s'écroula et se mit à gémir.

Damian et les autres entrèrent à leur tour dans la grande salle du conseil.

La décoration n'était pas plus luxueuse ou intelligente que celle dans l'escalier. Les murs croulaient sous les portraits de Muerta et, à part la table, il n'y avait aucun meuble.

Jalil se précipita jusqu'à la fenêtre et l'ouvrit. Les clameurs des rebelles pénétrant dans la citadelle envahirent la salle.

Certains des membres du conseil des ministres reculèrent horrifiés, comme s'ils craignaient de voir entrer des rebelles par la fenêtre.

— Cette fois-ci, c'est la fin, annonça Damian d'une voix forte. Vous avez perdu.

— Que voulez-vous ? répliqua un ministre au visage cadavérique.

— Nous voulons voir Muerta... répondit Damian en soutenant son regard.

Tous les ministres présents dans la grande salle éclatèrent soudain à l'unisson d'un grand rire tonitruant.

Otaleira et les autres se demandèrent si les membres du gouvernement de Muerta n'étaient pas, sous l'effet de la défaite, devenus subitement déments.

\*  
\* \*

Richard Blade avait repris sa marche à travers les nombreuses pièces et corridors de la citadelle.

Virgil Cantoz avait le visage comme craquelé par les rides.

— Qu'allez-vous faire de moi ? s'inquiéta-t-il.

— Vous entendez ces cris de joie ? répondit Blade. Il semble que nos troupes aient gagné la bataille. Vous êtes maintenant dans le mauvais camp.

Le professeur avançait pesamment, comme une bête que l'on mène à la mort.

Ils entrèrent dans une pièce, sans fenêtre, totalement encombrée de grandes caisses. Blade observa le contenu de l'une d'elles.

La caisse contenait une multitude de livres reliés.

« Probablement des auteurs interdits » pensa-t-il en redescendant de son perchoir.

Il allait poursuivre son exploration lorsque des bruits de pas le firent s'immobiliser.

Richard Blade se retourna. À la tête d'un groupe de rebelles, Damian et sa grande barbe noire se présenta, bientôt suivi de Jalil, Stadia et Otaleira. Tous avaient des visages fatigués mais radieux. Des visages de joie, de bonheur qui exprimaient à eux seuls toute la force du mot victoire.

D'abord prudents, ils s'avancèrent en surveillant les moindres recoins de la salle, puis entourèrent Blade.

— Tu ne devineras jamais ce que nous venons de découvrir, lança Jalil, la voix cassée par l'émotion.

— Encore une surprise, murmura Richard Blade.

## CHAPITRE XXIII

La progression du groupe de rebelles à travers les dédales de l'architecture cyclopéenne construite par Muerta ressemblait à une vertigineuse plongée dans l'infini.

Blade et ses compagnons marchèrent un long moment entre les murs titanesques, et parvinrent enfin devant une pièce dont l'entrée principale était obstruée par un amoncellement de pierres éboulées. Les rebelles les dégagèrent rapidement.

Damian pénétra le premier par la sombre ouverture d'où s'échappaient des gaz et des miasmes nauséabonds.

Blade se glissa à son tour dans le trou creusé par les rebelles, suivi par Jalil et Stadia.

Ils découvrirent un terrifiant décor de tombeaux et de monolithes de toutes tailles qui semblaient imprégnés d'une aura hideuse.

Sur les murs noirâtres, Blade revit les mêmes hiéroglyphes intraduisibles que dans la grande salle qu'il venait de visiter. Sur les grands piliers soutenant le plafond, on avait sculpté des têtes de spectres tenant des objets symbolisant la mort sous toutes ses formes. Les visages horribles des gnomes irradiaient tous un message macabre.

Au centre de la salle, au-dessus d'une volée de marches de pierre, Damian désigna du bras un trône posé sur une stèle.

— Viens, fit-il d'une voix rauque en commençant à gravir les marches.

Blade, suivi par les autres rebelles, l'imita sans prononcer le moindre mot.

Après avoir gravi une bonne moitié de l'escalier, Blade remarqua que le trône était vacant. Il devina que ce piédestal devait être le propre siège du guide suprême de la patrie.

— Regarde, lança Otaleira d'une voix teintée de désespoir, en parvenant au sommet de la pyramide.

Même si Richard Blade avait déjà, quelques minutes auparavant, éprouvé une puissante et éprouvante émotion, le spectacle qu'il contemplait le laissait tout de même pantois.

Posé sur le socle de pierre érodé par les années, un écran fait d'un obscur métal iridescent diffusait l'image d'un homme laid, au visage

barré d'une moustache, au front envahi par une mèche rebelle et dont les larges joues gonflées tremblaient irrésistiblement.

— Une machine, jura Otaleira, rien qu'une satanée machine !

Damian s'approcha de l'écran et augmenta le volume du son.

« Citoyens ! vociférait la voix de l'homme, peuple de Pangéa, je suis sûr que je peux compter sur vous pour produire un nouvel effort. Bien sûr, je le sais, il vous faudra travailler plus. Mais, vous ne devez penser qu'à votre patrie, à votre chef suprême. »

— Assez, ça suffit, soupira Stadia.

Otaleira se pencha derrière l'appareil et arracha d'un geste rageur les principaux câbles qui l'alimentaient.

L'image s'effaça immédiatement. Le faible grésillement qui suivit ne dura que quelques secondes et un silence pesant s'installa de nouveau dans la salle.

— Nous venons de tuer Muerta, laissa tomber Damian en serrant les poings.

Même s'ils étaient victorieux, les rebelles et leurs chefs avaient le goût amer de la défaite dans la bouche.

— Une machine nous a tenus en son pouvoir, reprit Jalil complètement effondré, cela dépasse l'imagination.

— Non, c'est plutôt le climat de peur, savamment et sans cesse attisé par ce discours, rectifia Blade. Rien que la peur, la peur de perdre sa famille, son travail, ses amis. Rien que la peur, et le monde peut s'installer pour longtemps dans un régime totalitaire. Muerta a existé, nous le savons tous, mais sans doute est-il mort trop tôt, ses sbires l'ont continué, grâce aux machines, aux images, et à la peur qu'ils ont su installer et développer. Et grâce aux divisions cimentées par l'égoïsme.

— Nous saurons nous rappeler de cette maudite leçon, assura Damian.

— Je l'espère, soupira Blade en redescendant les marches. Je l'espère de tout mon cœur.

Quelques heures plus tard, Damian et ses compagnons se retrouvèrent à l'extérieur de la citadelle. La foule qui les attendait les ovationna.

Kral était assis, le dos contre la carrosserie d'un véhicule blindé. Ses paupières étaient mi-closes et il ne respirait que par petites saccades.

Un homme à demi nu, aux épaules aussi herculéennes que son chef, était penché au-dessus de lui, tandis qu'un autre à genoux à ses côtés dans une attitude de prière, se recueillait.

— Nous avons gagné, souffla difficilement Kral.

Le mouvement de ses lèvres était lent, son corps déjà envahi par les brumes de la mort.

Seule sa phénoménale volonté lui avait permis de survivre jusqu'à là. Il voulait voir la victoire, avoir son goût de miel sur les lèvres avant de rejoindre le grand Tout. Les sons luttèrent péniblement pour sortir de sa bouche.

Doucement, Richard Blade lui expliqua l'épisode de la découverte de Muerta.

Kral leva les yeux et la surprise donna à son regard une expression de candeur et d'innocence.

Son corps fut agité par un soubresaut puis il serra très fort la main que lui avait tendu Richard Blade.

Il mourut comme il avait vécu, courageusement, sans une plainte.

Beaucoup de ses fidèles se cachèrent les yeux avec leurs mains pour ne pas montrer qu'ils pleuraient.

Lorsque Blade se releva, il aperçut Otaleira qui venait vers eux. Six de ses hommes escortaient les ministres, exposés aux hurlements vindicatifs de la foule.

— Ils vont apprendre à vivre en prison, fit Jalil en apercevant à son tour son compagnon et ses prisonniers.

Blade approuva d'un hochement de tête puis apostropha Otaleira.

— Vous oubliez quelqu'un, lança-t-il en poussant le professeur Cantoz devant lui.

— Vous n'allez pas faire ça ! implora le vieux savant.

— Donnez-moi une seule raison pour que vous n'alliez pas rejoindre vos complices ? répliqua Blade.

Otaleira s'avança et attrapa son nouveau prisonnier d'une poigne de fer.

Virgil Cantoz se mit à pleurer comme un enfant. Otaleira le dévisageait comme s'il était une bête immonde. Le professeur tomba à genoux. Écœuré, l'ex-rebelle le releva et le poussa sans ménagement jusqu'au groupe de ministres.

La troupe se remit tout de suite en route sous les huées de la foule.

— Quelquefois, hélas, il faut utiliser les mêmes méthodes que les tortionnaires, expliqua Blade. Ses anciens maîtres vont probablement lui faire payer très cher sa trahison.

Le ciel gronda soudainement. Tous levèrent les yeux. Quelques nuages se déchirèrent pour délivrer les rayons brûlants du soleil.

Richard Blade n'avait pu rêver de meilleur épilogue.

## CHAPITRE XXIV

La première tâche à laquelle s'attela le peuple désormais réuni fut de libérer Pangéa de toutes les traces de la dictature de Muerta. Avec d'autant plus d'ardeur qu'ils avaient peu participé aux combats libérateurs. Nature humaine...

Damian et ses hommes, avant de s'attaquer aux principales réformes avaient jugé nécessaire de faire disparaître à jamais le symbole de ce qu'ils considéraient comme un monde déchu : le palais forteresse du tyran.

En remontant l'avenue de la Liberté qui avait gagné son nom dans le sang, Stadia à ses côtés, Richard Blade jouissait de cette renaissance. Il comprenait un peu mieux ce qu'avaient dû ressentir et vivre les révolutionnaires qui avaient renversé les despotes de son monde. Bien sûr il y avait des excès, des vengeances, mais Blade était certain que ceux qui avaient souffert à ses côtés se battraient avec acharnement pour construire leur société, une société plus fraternelle.

— Sais-tu ce qu'on m'a appris ce matin ? demanda Stadia, coupant involontairement le fil de ses pensées.

— Bonne ou mauvaise nouvelle ?

— À toi de choisir...

— Des marchands récupèrent des morceaux de pierre de la citadelle, fit-elle en laissant glisser la pointe de sa langue rose sur ses lèvres charnues, ils pensent sûrement que ces fragments de pierres auront un jour une valeur marchande.

Blade lâcha un long soupir.

Le soleil risqua un rayon entre deux grands blocs d'immeubles. Le boulevard jusque-là plongé dans l'ombre, fut de nouveau envahi par la lumière.

Le couple, marchant main dans la main, croisa un groupe d'hommes affairés à déraciner une cabine. Blade se souvint qu'il s'agissait du petit réduit contenant un ordinateur chargé de contrôler la vie et la santé des habitants de la capitale.

— Je ne saurais expliquer pourquoi, mais une liberté si soudaine me fait peur, s'inquiéta Stadia.

— La liberté ce n'est pas aussi simple que beaucoup le croient. Cela s'apprend. On commet des erreurs. Mais il y a une seule chose

importante à retenir : rien ne se construit sans tolérance. C'est ce que j'ai dit à Damian. Il faut punir les chefs, les responsables, mais songer aussi à l'avenir. Il ne faudrait pas que les générations à venir s'affrontent à cause de Muerta. Dans mon monde il y a un proverbe superbe : Pardonne, mais n'oublie pas.

Le couple se trouvait dans le singulier paysage où le voyageur de la dimension X avait vu débiter son aventure. Mais cette fois-ci ils avaient fait le voyage dans un véhicule automobile.

— Je te sens très loin de moi, fit la jeune femme en relevant la tête.

Blade demeura silencieux et passa le bras autour des épaules de sa compagne, il se dirigea vers la fente dans le rocher qui, quelques jours auparavant, seulement quelques jours ! Lui avait sauvé la vie.

Arrivé sur les lieux, il passa lentement la main sur la roche humide pour trouver l'ouverture dans le rocher.

— Où vas-tu ? demanda Stadia.

Blade allait lui répondre qu'il voulait rejoindre Bustos Domec pour converser avec lui sur le mystère de l'immortalité quand il sentit soudain une sorte de migraine s'emparer de son cerveau, un étau invisible martyrisant son crâne.

Il maudit intérieurement les ordinateurs de la tour de Londres, et leur intervention intempestive.

Faisant un effort surhumain, il serra Stadia dans ses bras puis l'embrassa fougueusement.

— Quelle énergie ! s'exclama la jeune fille, rassurée par l'ardeur de son compagnon.

Mais, sa joie fut de courte durée.

Blade devenait d'une pâleur cadavérique, les contours de son corps se faisaient flous.

— Mais que se passe-t-il ? chuchota-t-elle. Tu deviens transparent !

Blade fit un ultime effort pour résister au terrible étau qui lui broyait la tête.

— Je crois que mon monde me rappelle, Stadia... Salue Bustos Domec pour moi. Dis-lui qu'il avait raison...

Son corps était maintenant prisonnier du processus de retour.

Stadia eut la fantastique et redoutable impression qu'une main divine venait d'effacer purement et simplement les contours de la silhouette de Blade. Sa vision se brouilla, elle voulut serrer son compagnon entre ses bras mais elle n'atteignait plus que ses vêtements, son corps s'était volatilisé.

Elle se prit la tête entre les mains et cria.



## ÉPILOGUE

Richard Blade avait encore un peu de la brume de Pangéa dans le regard alors qu'il évoquait les acteurs de cette prodigieuse aventure.

— Et dire que tout le monde sur Terre ne rêve que d'immortalité, commenta J en dégustant une gorgée d'un excellent whisky. Dieu, le diable, le sort le destin ou le hasard, enfin tout ce que vous voudrez, nous en préserve !

Les murs lambrissés du club typiquement british où J invitait maintenant régulièrement Richard Blade à un débriefing informel à la fin de chaque mission, avaient pris l'habitude d'abriter des secrets depuis près de cent cinquante ans. Mais il ne faisait aucun doute que les histoires que Blade ramenait des dimensions parallèles où l'expédiait l'acariâtre Lord Leighton étaient les plus incroyables.

— Ah si Lord Leighton ressemblait un peu à Bustos Domec...

— Allons mon cher Richard, le caractère, un peu... difficile de notre ami scientifique, est aussi un des charmes du projet DX. Ne croyez-vous pas ?

*Achevé d'imprimer en novembre 1993  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. : 2603 —  
Dépôt légal : décembre 1993

*Imprimé en France*